PS[AB – Neuphilologische]

SHL
WITHDRAWN

UNIVERSITY OF LONDON
LIBRARY

SHL
WIT AWN

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/neuphilologische-mitteilungen_1917_18

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

ACHTZEHNTER JAHRGANG

1917

HELSINGFORS 1917
AKTIEBOLAGET HANDELSTRYCKERIET

SHL
WITHDRAWN

Inhaltsverzeichnis.

I Aufsätze.

Seite

Hagfors, E., Stellung, Ziel und Aufgaben des deutschen Unterrichts unserer Lycéen in der Zukunft 34

Långfors, Arthur, Paul Meyer, in memoriam 89

Ojansuu, Heikki, Zu den finnisch-germanischen Berührungen 18

Sjöros, Bruno, Beiträge zur Kenntnis des Suffixes -ung, -ing in den germanischen Sprachen 24

Tallgren, O. J. L'expression figurée adverbiale de l'idée de promptitude. Essai pour contribuer à un chapitre de la future Sémantique polyglotte 112

Tallgren (O. J.) e *Öhmann (E.)*, Studî su la lirica siciliana del Duecento, IV 93

Wallensköld, A., Un fragment de chansonnier, actuellement introuvable, du XIIIe siècle 2

II. Besprechungen.

Andersin, Hanna, Engelsk grammatik för nybegynnare, utgiven av *Anna Bohnhof* och *Hanna Granström (U. Lindelöf)* 49

Brøndal, Viggo, Substrater og Laan i Romansk og Germansk *(A. Wallensköld)* 165

Collin, Carl, Tyska översättningsövningar *(I. Hg.)* 60

Collin (Carl) — Hungerland (Heinz), Praktisk hjälpreda vid tysk stilskrivning för skolor och självstudium *(Ivar Hortling)* 52

—»—, Anmärkningar till prepositionerna i tyskan *(I. Hg)* 60

Cotter (Arthur) and *Bohnhof (Anna)*, English Commercial Correspondence, Advanced Course (*Hanna Granström*) 174

Engelske Forfattere for Gymnasiet, Nr. 1–9 (*A. B.*) . . . 175

Good, John Walter, Studies in the Milton Tradition *(U. Lindelöf)* . . 51

Grammont, Maurice, Traité pratique de Prononciation française *(A. Wallensköld)* 48

—»—, Le vers français *(J. Poirot)* 157

Hanssen, Federico, Gramática histórica de la lengua castellana *(O. J. Tallgren)* 138

Juret, C., Glossaire du patois de Pierrecourt *(Walter O. Streng)* . . . 44

Korlén, Artur, Kortfattad tysk språklära *(Ivar Hortling)* 56

Seite

Landry, Eugène, La théorie du rythme et le rythme du français déclamé *(J. Poirot)* 156
Nyrop, Kr., Kongruens i Fransk *(O. J. Tallgren)* 168
Storm, Joh., Større Fransk Syntax, II *(A. Wallensköld)* 46
Vogt, Friedrich, Des Minnesangs Frühling. Zweite Ausg. (*Hugo Suolahti*) 172

III. Nachrichten über die Tätigkeit des Neuphilologischen Vereins.

A nos lecteurs 1
Protokolle des Neuphilologischen Vereins (27. Nov. 1915—15. März 1917) 61
—»— (28. April — 27. Okt. 1917) 177
Verzeichnis der Mitglieder des Neuphilologischen Vereins am Ende des Jahres 1917 182

IV. Eingesandte Literatur.

Zur Besprechung eingesandte Arbeiten 80, 186
Schriftenaustausch 81, 187

V. Mitteilungen 86, 187

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Wallensköld
Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti
Professor der germanischen Philologie

Nr. 1/4

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk (= francs) direkt bei der Redaktion, 4: 32 durch die Post und 5:— durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an Prof. A. Wallensköld, V. Hamng. 5, zu senden.

XVIII. Jahrg.
1917

A nos lecteurs

Pendant toute l'année 1916, la publication de notre revue a été arbitrairement suspendue. Grâce au nouveau régime qui règne maintenant dans notre pays après le rétablissement de la constitution de la Finlande, nous sommes heureux de pouvoir continuer notre œuvre modeste dans le domaine de la philologie moderne.

Mai 1917.

La Rédaction.

Un fragment de chansonnier, actuellement introuvable, du XIII^e siècle.

Dans son *Rapport sur une mission littéraire en Lorraine*, publié dans les *Arch. des miss. scient. et litt.*, 3^e série, t. I (1873), pp. 247—291, M. Fr. Bonnardot a rendu compte, aux pp. 263, 283—284 (n^0 IX), d'un fragment de chansonnier du XIII^e siècle, de quatre pages, qu'il avait trouvé aux «Archives de la Moselle». D'après lui, G. Raynaud (*Bibl. des chans. fr.*, t. I, 1884, p. 243: n^0 III) et Ed. Schwan (*Afrz. Liederhss.*, 1886, pp. 49—50: ms. *e*) ont indiqué les chansons données par le fragment en question.

Ayant besoin en 1888, pour mon édition des chansons de Conon de Béthune, de consulter ce ms., qui contient quatre chansons du trouvère artésien, je fis le voyage de Paris à Metz. A ma visite aux archives de cette ville, j'appris cependant que le fragment ne s'y trouvait pas, mais était entre les mains d'un particulier dont j'ai, malheureusement, oublié et le titre et le nom. Ce monsieur, chez qui je me rendis aussitôt, m'accorda fort gracieusement la permission de me servir du ms. Profitant de l'occasion, je copiai le fragment d'un bout à l'autre, et je pus constater qu'il contenait *neuf* chansons ou fragments de chansons, et non *dix*, comme l'avait cru M. Bonnardot. L'erreur de celui-ci venait de ce que les deux feuillets étaient pliés de telle façon que le feuillet 2 se trouvait en tête, la chanson n^0 1 (ordre de M. Bonnardot) étant en réalité la partie postérieure de la chanson incomplète n^0 10 (cf. mon édition des *Chansons de Conon de Béthune*, Helsingfors, 1891, pp. 29—30). Comme les deux pages extérieures du fragment, tel qu'il était plié, présentaient, par endroits, un texte illisible, et que je n'avais que pour les chansons de Conon de Béthune le moyen de comparer les passages *presque* illisibles avec les passages correspondants des autres mss. (ce qui me permit, quelquefois, de déchiffrer un passage à moitié effacé), ma copie n'est pas aussi complète que je l'aurais désiré.

Voulant, pour l'édition des chansons de Thibaud de Champagne que je prépare, contrôler, à l'aide des autres mss., quelques passages incertains du fragment de Metz, je m'adressai, en octobre 1913, à M. E. Hauviller, directeur des Archives départementales de la Lorraine, pour lui demander s'il pouvait me communiquer le fragment en question. M. Hauviller a bien voulu me répondre que ce ms. lui est *complètement inconnu*, ne figurant sur aucun des inventaires et répertoires des Archives de la Lorraine. De même, M. Bonnardot a eu l'obligeance de me faire savoir qu'il ne sait pas qui possède actuellement le fragment.

Dans ces conditions, j'ai pensé que ma copie, bien que, à certains égards, imparfaite, mérite d'être publiée.

Après les mots que je ne suis pas sûr d'avoir bien lus, je mets, entre crochets, un point d'interrogation. Les caractères en italiques représentent les abréviations résolues. Par un trait vertical j'indique la fin d'une ligne (la page est à une colonne).

D'après mes notes, la chanson IV seule est munie de musique. Les chansons V et VI ont des portées, et les chansons II, III, VIII et IX ont de l'espace libre pour la musique.

* * *

I

(*Rayn. n⁰ 472.*) [1])

II 12 . . . . . en moi le hardement *(f. 1 r⁰)*
qe ia celi a cui mes cuers se rent
face sauoir mon cuer *et* mo*n* pen/se
diex tant mauront mi oel enamore
16 de son bel cors dont me fisent present

[1]) La chanson est donnée aussi par le ms. *T* (sigle de Schwan), f. 59 v⁰, avec le nom d'auteur: *Vilains d'Arras.* — Elle a été publiée, d'après le ms. *T*, par A. Dinaux, *Trouvères, jongleurs et ménestrels du Nord de la France* etc., t. III (Paris 1843), p. 466.

III Quant/ ie recorc ce kil iont troue
mont me delit ens el douc pensement
en li a tant valor/ sens *et* biaute
pris *et* honor tot bo. . ensegnement
si ne sai mais fin ne comencement /
de retraire sa tresgrande biaute
tout est en li riens ni a oublie
dieus qi la fist fors merci/ seulement

IV Se de merci ne[?] truis desespere
doie dire kenli nen ai noient
naie par dieu/ ne lai pas esproue
cainc ne li quis droit *et* si men reprent
mes cuers de ce kil set a essi/ent
ke ele i est si li ont encuse
mi douc espoir bien si sunt acorde
mi desirrier . . on/kes ni sunt lent

Le ms. *T.* présente les divergences de sens suivantes avec notre texte: Str. I (v. 1—8) et str. II (v. 9—12 jusqu'au second hémistiche), qui manquent dans *e*:

I Beau mest del pui q̄ue (*sic*) ie voi restore
pour sostenir amour ioie *et* iouent
fu establis *et* de ioliete
ence le voil essauchier boinement
en sorketot men fait comandement
amors qui ma entel lieu asene
ou ie plus voi ma mort ke ma sante
se ie par li nen ai alegement
II Bien voi kamors a mon cuer esproue
por cou le fait amer si hautement
soie merci quant tant la honore
mais ie ne truis . . . . . .

— 13 a cui amors me — 16 gent c. — 19 : ken (*les deux points avant un mot servent à indiquer le commencement du vers*), bonte: (= *la fin du vers*) — 20 tout boin — 21 sai iou f. — 25 merchi me t. — 26: doi ie — 27 mie proue: — 28 d. a (*sic*) si men renpren*t*: — 29 s. vraiement: — 31 : si — 32 desirier ki onques ne — 33 : De desirier, achieues: — 34 : les leur voloirs, sai c. — 35 : fine a. — 39 : kele en — 41 waudemont — 43 maintenrai, mon ae: — 44: viure

V Ien[?] desirrier qe ieusse achieue
le lor uoloir màis ie ne so[?] come*n*t/
se bone amors qi tout a sormonte
par sa pitie en celi ne deschent
en cui mes cuers/ a pris herbergement
amors li mist de ce li sai bon gre
car en tel liu le ma emp*r*isone/
dont ia nistra sans merci kil atent

VI A wademont ten va isnelement
chancon/ henri me di que iai uoe
ke seruirai amors tout non [?] ae
nuire [?] ne puis plus honoreem*en*t/

II

(*Rayn. n^0 741*) [1]).

I Tout mi desir *et* tout mi grief torment
vienent de la ou sont tout mi pen/ser
grant paor ai por ce ke toute gent
qi ont veu son gent cors esmere
sunt si sou/pris de bone volente
nes dieus lai*m*me iel sai a essiant
grans meruelle est q*ua*nt/ il sen sueffre tant

II Tous esbahis me uois esmeruellant
ou dieus trouua/ si estrange biaute
q*ua*nt il la mist cains [?] entre la gent
mo*n*t/ nos en fist grant debonairete
trestout le mont en a enlumi/ne
ken sa valor sunt tout li bien si grant
nus le lauoit ne v*os* en die autant/

---

[1]) Cette chanson, qui est donnée aussi par les mss. *B*, *C*, *K*, *M* (*bis*), *N*, *O*, *P*, *R*, *S*, *T*, *U*, *V*, *X*, *Z* et *a*, sera publiée dans mon édition des chansons de Thibaud de Champagne.

III Bone auenture auiengne fol espoir
qi les amans fait uiure *et* esioir
desp*er*ance/ fait languir *et* doloir
et mes fols cuers me fait cuidier garir
sil fust sages il me/ feist morir
por ce fait bon de la folie auoir
kentrop grant sens uoit on bien mes/cheoir

IV Ki la uodroit souent ramenteuoir
il nauroit mal nelesteust garir/
car ele fait trestous les maus valoir
cui ele wet belement aquellir
dieus tant/ me fu gries chose al dep*ar*tir
amors m*er*ci faites li asauoir
cuers ki nai*m*me ne puet/ grant ioie auoir

V Souegne v*os* dame del douc acuel
qi ia fu fais par si g*r*ant desir/rier
qe norent pas tant de pooir mi oel
qe ie v*er*s vous les osaisse enuoier
ne ma bou/che ne v*os* osa proier
ne por dire dame ce qe ie wel
tant fui coars ke encore me*n* duel/

VI Dame se ie uos puis mais araisnier
ie parlerai mont mies qe ie ne suel
sam*or*s/ me lait qi trop me mainne orguel

VII chanchons va ten droit a Raoul noncier
kil/ serue amors *et* face bel acuel
et chant souent com oiseles el bruel/

III

(*Rayn. n⁰ 407*) [1]).

I De bone amor vient science *et* bontes
et amors vient de ces deus au/ . . . *(f. 1 v⁰)*
. . . . . vn ki bien i a garde
4 ne ia un ior ne seront de parti
par un . . . ./. ont entreus establi
li coreor qi auant sunt ale
de mon cuer ont fait lor chemin/ ferre
8 tant lont mene ia ne seront parti

II Li coreor sunt la nuit en clarte
./ le ior sunt por la gent obscurci
li douc regart li mot douc sauoure
12 la grans/ biautes *et* li bien ke gi vi
. . . meruelle se ie men esbahi
de li a dieus le mont en lu/mine
car ki auroit le plus bel ior deste
16 les li seroit obscurs amiedi

III En amor/ a [?] paor *et* hardement
cil doi sunt troi *et* del tierc sunt li dui
et grant valors est a/ ioie atendans
20 ou tout li bon ont retrait *et* refui
por cest amors l. . . pitaus dau/trui
qe nus ni faut selonc son auenant
ie ai failli da . . . . . ale. . .nt
24 a uostre/ ostel si ne sai ou ie sui

IV Iene [?] voi plus mais ad . . . . com . . .
car tos consaus/ ai laissies por cestui
ma bele ioie ou m . . . . . ainc [?]

---

[1]) Cette chanson, qui se trouve aussi dans les mss. *B*, *C*, *I*, *K*, *M* (*bis*), *N*, *O*, *P*, *R*, *T*, *U*, *V*, *X*, *Z* et *a*, sera publiée dans mon édition des chansons de Thibaud de Champagne.

28 ne sai le quel m . . *ua*nt/ . eu . . . . fui
ne me firent lors mi . el point danui
ains m . . . . . nt
dedens le giex[?] dun amoros . . ent
32 encor i est li . . ls . . . . eceu

V Li/ col . fu grans ne fait fors empirier
ne nus mires ne me por . . . . . .
. . . ele no*n*/ ki le . . . . . er
36 se de . . . . i dagnoit . . . . .
. . en[?] porroit le cop m . ./ . . os . . .
. . ut le fust dont iai tel desir . . .
. . . . po . . . del . . . . . p . . sachier/
40 kele . . . . dedens al cop don . .

VI D . . . . . ai autre . . . . . .
par cui/ v*os* os mon corage enuoier
fors ma chanco*n* . . . . . ./

IV

(*Rayn.* n^0 *711*) [1])

I Tant ai amors seruie longement
. . . . . ./ reprendre
se ie men part . . . . . .
4 conne doit . . tos iors folie/ . . prendre
. . cel[?] . . fos ki ne sen set defendre
. . . . . tor/ment
. . . . . nroit des or mais por . . fant
8 car chascuns tans[?] doit sa saiso*n*/ . . endre

[1]) Cette chanson, qui se trouve aussi dans les mss. *A*, *B*, *C*, *F*, *K*, *M*, *N* (f. 13 r^0 *a*), *O*, *P*, *R*, *S*, *V*, *X*, *Z*, *a* et (les neuf premiers vers) le ms. Paris, Bibl. Maz. 753, f. 290 v^0, sera publiée dans mon édition des chansons de Thibaud de Champagne.

II Ie ne sui pas si com cele autre gent
qi ont ame puis i welent co*n*/tendre
et dient par mal vilain . . talent
mais nus ne doit . . . ./ seruir [?] uendre
nencontre lui . . . ire ne mesprendre
mais . . . . . /. . . . . bonement
kendroit de moi welie qe tout amant
aient g*ra*nt bien/ qu . . . . ni puis prendre

III Amors mont fait grant bien deske . . /
keles mont fait amer sans trecherie
la plus cortoise *et* la mellor ausi [?]
mien essie*n*t/ ki onkes fust enuie
amors le wet *et* ma dame men prie
qe ie men parte *et* ie/ . . . . . *(f. 2 r°)*
. . . . . .
. . . . . ./ partie

IV Autre chosene ma amors meri
de ce que iai este enssa baillie
mais ce [?] ma . . ./ par sa pitie gari
quant deliure ma par sa segnorie
q*ua*nt eschapes ne sui sans per/dre uie
ainc [?] de mes iex si . . ne eure ne ui
si cuic ie faire encor maint giu parti
et/ maint sone . . . . . rauerdie

V Al comencier se doit on bien garder
dentre/prendre chose demesuree
mais bone amors ne laisse home [?] a penser
ne bien choi/sir ou mete sa pensee
anchois ai*m*me on en une autre contree
ou on ne puet ne/ uenir ne aler
con ne fait la ou on puet recourer
par ce est bien la folie esp*ro*uee/

V

(*Rayn.* n° *1128*) [1])

I Cest rage *et* deruerie
et destrece damer
ma fait dire folie
4 *et* damor mesp*ar*ler/
nus ne men doit blasmer
seele atort mi fausnie
amors qe iai seruie
8 ne me sai/ ou fier

III Amors de felonie
v*os* vorrai esprouer
tolue mas lauie
12 *et* mort sans/ defier
kil . mas fait penser
ou ma ioie est perie
cele cui ie emprie
16 me/ fait dautre esperer

III Plus est bele kimagene
cele dont ie v*os* di
mais molt [?] / a vil corage
20 anoieus *et* failli
qele fait tout ansi
com la leuue sauage
ki des leus/ dun boscage
24 trait le pior a li

IV Na pas g*ra*nt vasselage
fait sele ma trai
nus ne/ len tient por sage

[1]) Cette chanson, qui se trouve aussi dans les mss. *M* et *T*, a été publiée, d'après les trois mss., dans mon édition des chansons de Conon de Béthune, p. 232 (n° VI).

qi son estre ai . . :
mais puis kil est ensi
kele a tort mi desga/ge
ie li ren . son homage
et si me part de li

V Mult est la t*err*e dure
sans seue *et* s*a*ns/ amor
ou ai mise ma gure [?]
mais ni cuedrai nulior
fruit ne fuelle ne flor
sest b*ie*n/ tans *et* mesure
et raisons *et* droiture
qe li rende samor/

VI

(*Rayn. n*⁰ *1623*) [1]).

I Lautrier . . ior apres la saint denise
fai a betune ou iai este souent
gi [?] fui/ rep . . de gent de male gise
qi mont mis sus menchoigne a essiant
q*e* iai chante/ des dames laidement
mais il . . . . ma chancon bien aprise
iene chantai/ fors dune seulement
qi bien forfist qe ueniance en fust prise

II Ce nest pas/ drois qe . . . desconfise
si v*os* dirai bien raison *et* coment
por ce sen fait dun fort larro*n*/ iustice
doit ce [?] desplaire as mellors de noient
nenil par dieu qi adroit ce [?] entent

[1]) Cette chanson, qui se trouve aussi dans les mss. *C*, *M*, *T* et *U*, a été publiée, d'après tous les mss. connus, dans mon édition des chansons de Conon de Béthune, p. 237 (n⁰ IX).

mais/ la raisons est si arriere mise
qe ce con doit loer blasment la gent
et loent . . . nus/ autres mesprise [?]

III Ala mellor del roiaume de france
uoire d . . . . ai/ mon cuer atorne
et neporquant paor ai *et* doutance
qe sa valors ne me tiengne/ en uiute [?]
car tant reduit [?] orgilleuse biaute
et dieus men doinst trouer bone esp*er*an/ce
quen tout le mont na orguel ne fierte
camors ne puist plaissier par sa pois/ . . ce *(f. 2 v°)*

VII

(Rayn. n° 1837, str. III; suit immédiatement le couplet précédent) [1]

I Deus que ferai dirai li mon corage
et irai ali por merci demander
oie par dieu/ car teus est li vsages
co*n*ne done mais riens sans demander
et se gi sui out*ra*geus de parler/
si mait diex ni doi auoir damage
ne sen doit pas ma dame amoi irer
mais a amors/ ki me fait dire outrage/

VIII

(Rayn. n° 629) [2]

I Cancon legiere a entendre
ferai car bien mest mestiers

---

[1]) Cette strophe, qui se trouve aussi, avec deux strophes précédentes, dans les mss. *M* et *T*, a été publiée, d'après les trois mss., dans mon édition des chansons de Conon de Béthune, p. 223 (n° III).

[2]) Cette chanson, donnée aussi par les mss. *R* et *T*, a été publiée, d'après les trois mss., dans mon édition des chansons de Conon de Béthune, p. 218 (n° I).

qe chascuns le puist/ aprendre
et con le chant uolentiers
car par autre messagier
niert ia ma dolors mos/tree
ala mellor qi soit nee

II Tant est sa valors montee
orgiex *et* hardemens fiers/
seroit se ie ma pensee
li descouroie p*re*miers
mais besoins/ *et* desirriers
et co conne puet atendre
fait maint hardeme*nt*/ emprendre

III Tant ai cele mon martyre
tous iors a toute la gent
qe bien le deuroie di/re
a ma dame seulement
camors ne li dist nient
ne porq*ua*nt sele moublie
ne loblierai/ ie mie

IV Por quant se ie nai aie
de li ne retenement
bien fera *et* cortesie
saucune pities/ lemprent
al descourir mon talent
se gart bien del escondire
sele ne me wet ocire

V Fos/ fui q*ua*nt ne li ai dite
ma dolor qi est si grans
bien deust estre petite
par droit tant sui/ fin amans
mais ie sui si mescheans
qe q*ua*nkes drois mi auance
me retout ma mesce/ance

VI Tos i morroi (*sic*) en soffrance
mais la biautes mest garans
de ma dame *et* la sa*m*/blance
qi tos mes maus fait plaisans
si qe ie muir tos ioians
qe tant desir sa merite/
qe ceste mors me delite

VII Noblet ie sui fins amans
si ainc la mellor ellite
dont onkes chanco*n*s fust dite/

IX

(*Rayn. n⁰ 891*) [1].

I Quant voi le tans del tout renoueler
qe li roisier foillissent/ en verdor
et ioi el gaut les oisellons chanter

---

[1]) Cette chanson se trouve aussi dans les mss. *M*, f. 126 v⁰, *T*, f. 23 v⁰, *Z*, f. 35 v⁰ et *a*, f 73 r⁰, sous le nom de *Colars li Boutelliers*. Elle a été publiée par A. Dinaux, *Trouv., jongl. et mén.*, t. III (1843), p. 137, d'après le ms. *T*; par Fr. Corazzini, *Saggio d'un codice di canzonette in antico francese* (Per le nozze Bosco-Lucarelli-Cessa, 1876), p. 7 (v. Raynand, *Bibl.* II, p. 93, n⁰ 891); ainsi que par G. Steffens dans *Archiv f. d. Stud. d. neu. Spr. u. Lit.*, t. LXXXVIII (1892), p. 340 (ms. *Z*).

Les mss. *M*, *T* et *Z* présentent les divergences de sens suivantes avec notre fragment:

2 *Z* flourissent — 3 *Z* el boi ces — *MTZ* prin tans — 6 *TZ* :que; *MTZ* nos nis penser: — 8 *MT* iespoir — 9 *MTZ* :doit; *M* f. amans; *MT* haute amor:, *Z* haute hounour: — 10 *MTZ*: iaurai ioie — 11 *MT* la tristor: — 13 *MTZ* p. dex — 15 *MTZ* me vint — 19 *M* doi voi — 20 *MT* ne len doi bl, *Z* nen doi bl,. — 21 *M*: ce font li, *TZ*: *con* fait li; *Z* regarder: — 22 *MTZ* grant dolor — 24 *MTZ* les en doi a. — 28 *Z* : ia nen ere; *MT*: douce dame de ce sui ie toz fis: — 29-35 *manquent dans MT* — 30 *Z* preu: — 31 *Z* adies garnis: — 32-35 *dans Z*:

ki mout ma fait de seruir volentieu
et dendurer le mal damours penieu
ia nen ere nul iour recreans vis
douce dame de ce sui ie tous fis

4 por le pris tans dont sentent la doucor/
a dont mestuet souspirer nuit *et* ior
car iaim si haut qe ie nos mespenser
ken ma da/me puisse m*er*ci trouuer

II Si fas espoir qe se por bien amer
puet fins amis ioir de/ bone amor
ien ioirai samors gerredoner
wet le trauail la/ painne *et* le tristor
12 qe ie sueffre por toute la mellor
qe on/ puist de iex ueoir ne esgarder
sa grant biaute me fait chier comperer

III En traiso*n*/ me wet mon cuer embler
16 ses dous regars garnis de g*ra*nt sauor
se ien ai mal ie*n* doi/ ocoisoner
ses iex rians *et* sa fresce color
et/ non doi voir or ai ie dit folor
20 se ie men duel/ ie ne . . . . blasmer
tout fait li mien par lor fol esgarder

IV Cest voirs mi oel mo*n*t/ en gr . . . . or mis
mais ie nen doi nul tenir a faidiu
24 ains les doi mout amer ce/ mest auis
q*ua*nt il ont mis mon cuer ensi haut liu
mais nai pooir qe de lamort mes/chiu
seen son cuer ne sest mise mercis
28 ia niere tenses ne garantis

V Mais en so*n* cors/ qi tant est escheuis
doit bien auoir cuer deboinaire *et* piu
de cest espoir sui tout ades/ . . . .

* * *

Les mss MT ajoutent cet envoi (je le donne d'après M, en mettant entre crochets une variante de sens de T):

36 Maistre Guillaume or vos proi ie por diu
que loiaument maintenez a [parmaintenes] toz dis
loial amor sen serez plus iolis

Comme le lecteur a pu le voir par le texte précédent, le fragment est écrit dans le dialecte de l'Ile-de-France, mêlé de quelques traits picards (cf. mon édition des *Chansons de Conon de Béthune,* p. 30).

Quant à la place du fragment dans la filiation des mss., j'avais déjà pu, lors de mon édition des *Chansons de Conon de Béthune* (v. p. 37), constater que les mss. *MT* forment groupe contre *e* (+ *C*[2]). Par contre, je n'admettais qu'avec hésitation (v. p. 38—39) le groupement *MTe* contre R^1, vu l'insignifiance des variantes (*Te: dist* — R^1*: dit;* voir l'éd. présente, n° VIII, v. 19). C'étaient les seules conclusions qu'on pouvait tirer des quatre chansons de Conon de Béthune.

Or, des cinq chansons restantes (les n^{os} I, II, III, IV et IX de la présente édition), quatre, qui sont données par plus de deux mss. (les n^{os} II, III, IV et IX), nous permettent de fixer, d'une façon plus nette, la place de *e* dans la filiation des mss. Comme, dans mon édition prochaine des chansons de Thibaud de Champagne, j'examinerai en détail le classement de tous les mss. qui donnent les chansons de ce trouvère, je me contenterai ici d'indiquer brièvement le résultat de cet examen en ce qui concerne le ms. *e* (n^{os} II, III et IV).

La chanson n° II, qui se trouve dans dix-sept manuscrits (*MtTe,RaZ*; *MSBOVNKPX*; *CU*), présente une filiation de mss. fort embrouillée. Néanmoins, il semble ressortir de toutes ces leçons souvent contradictoires que *e* se rattache au grand groupe de mss. que Schwan (v. *ouvr. cité*, p. 72) appelle s^1 (mss. *MTeZa* + R^1, v. Schwan, *ouvr. cité*, p. 86), et particulièrement au groupe μ^1 (mss. *MT*), mais que *MtT* forment groupe contre *e*.

La chanson n° III se trouve également dans dix-sept manuscrits (*MT,RaZ*; *MtBOVNKPX*; *CUeI*). Ici le ms. *e* va souvent avec le groupe s^{III} (v. Schwan, *ouvr. cité*, p. 222), et notamment avec le ms. *U*. D'autre part, il se rattache, comme dans la chanson précédente, au groupe s^1. Il paraît donc être un ms. éclectique, son copiste ayant puisé dans plusieurs sources.

La troisième chanson de Thibaud de Champagne (n^0 IV), qui est, elle aussi, donnée par dix-sept manuscrits (*RZaA*; *MtFe*, *BOSTNKPV*: *C*: ms. Bibl. Maz. 753), rattache, par endroits, notre fragment très étroitement aux mss. *Mt* et *F*, ce qui indique une troisième source pour le ms. *e*.

Il nous reste encore la chanson n^0 IX, donnée par les cinq mss. *M*, *T*, *Z*, *a* et *e*. Les variantes de cette chanson nous permettent de corroborer le résultat obtenu pour les chansons de Conon de Béthune, savoir que *MT* forment groupe contre *e*. Comme appui de cette assertion, je cite avant tout le fait que, dans *MT*, manquent les vers 28—34, le copiste d'une source commune de ces mss. ayant sauté de l'avant-dernier vers de la str. IV au dernier vers de la str. V. Une preuve secondaire du même groupement est 8 *MT: iespoir — eZ: espoir.*

Par ce qui précède on voit que le ms. *e*, étant un ms. éclectique, a très peu de valeur pour la restitution du texte critique des chansons. En outre, le fragment est en lui-même un assez mauvais manuscrit, plein de leçons incorrectes, dont beaucoup lui appartiennent en propre (cf. mon édition des *Chansons de Conon de Béthune*, p. 77-79).

* * *

Dans ses *Afrz. Liederhss.* (p. 50), Schwan avait émis l'hypothèse que le fragment *e* et le fragment *D* (Bibl. munic. de Francfort-sur-le-Mein, n^0 29, pièce 1) pourraient avoir fait partie du même ms. En effet, les deux fragments comptent à peu près le même nombre de lignes sur chaque page (*e*: 33+29+30+32 lignes, *D*: 34+32 lignes) et présentent la même orthographe francienne, mêlée de picardismes. Même la graphie des deux fragments témoigne de l'identité du scribe, autant qu'un petit échantillon fac-similé du fragment *e* me permet de le constater. La seule chose qui puisse encore faire hésiter, c'est que dans *e* toutes les chansons sont anonymes, tandis que *D* donne des noms d'auteur.

A. Wallensköld.

Zu den finnisch-germanischen Berührungen.

1. Finn. *kynttilä*, estn. *küünal* 'candela' < (anord. *kyndill*) aschw. *kyndel*.

Das finnische und estnische Wort hat schon Thomsen, Den gotiske sprogklasses indflydelse på den finske, zusammengestellt und auf das anord. *kyndill* zurückgeführt. Die lautliche Beziehung der Wörter ist jedoch bisher unerklärt geblieben. Im Finnischen ist auffällig das geminierte *tt* (statt *kyntilä* würde man *kỳntilä* erwarten), im Estnischen *üü* (= *ü*) statt des zu erwartenden *ü*, ebenso *a* (<*ä*) statt *e* in der zweiten Silbe (**künnel*, nicht *künal*).

Die älteste finnische Form ist die bei Agricola begegnende *künttelä:* Kyntele Marc. 4, Luc. 11, Kyntelete Matth. 5, kynttelialghan ibidem. Das Wort scheint in der Form *küntel* ins Finnische entlehnt worden zu sein. Es hat sich an den im Finnischen üblichen Wechsel *t* ∽ *tt* angelehnt, so dass *küntel* eine Genetivform *künttelen* (*künttelin*) gegeben hat, vgl. *tytär* ∽ *tyttären*. Die Entlehnung des Wortes ins Finnische hat wahrscheinlich erst nach dem Übergang *nd* > *nn* (**randan* > *rannan*) stattgefunden. Sonst wäre im Finnischen ohne Zweifel ein Flexionsverhältnis *künnel* ∽ *küntelen* (*küntelän*) entstanden, vgl. *kannel* (< **kandel*) ∽ *kantelen*. Inbezug auf den Endvokal des Wortes sind solche Formen zu vergleichen wie *vahder*, aber auch *vahtera*, *ahven* und *ahvena*, *manner* uud *mantera* u. a; die Formen mit *a* begegnen besonders in den südwestlichen Mundarten des Finnischen, durch deren Vermittelung das Wort *kynttilä* wohl ins Finnische gekommen ist. Hinsichtlich des *i* der zweiten Silbe vgl. solche gewöhnlichen Wörter wie *sapila*, *hamila*, *apila*, *vispilä* (< *vispel*) u. s. w. (In der Umgebung von Åbo auch *vispelä, apelja*.)

Ins Estnische ist das Wort wahrscheinlich in der Form **kündel*, Gen. *küntelen* (*küntelän*) aufgenommen worden. Es hat die Lautveränderung *nd* > *nn* mitgemacht, die im Estnischen ins 14. Jh. fällt (vgl. Andikevaere in den 1240:er Jahren, Annekever 1406 = das heutige Annikvere). Das *ü* der

ersten Silbe beruht auf einer Volksetymologie. Das Wort hat sich im Sprachbewusstsein an *küs'* (*küs'*), Gen. *künè*, *küne* = finn. *kynsi*, *kynnen* angelehnt. (Nordestn.) *küs'* (*küs'*) ∽ *künè* (*küne*) hat früher *künsi* ∽ *kündèn* (〉 *künnèn* 〉 *künnè*) gelautet. Indem *künsi* lautgesetzlich die Form *küs'* gegeben hat, ist *ü* vor *s* (aus dem Nom. Sing. und den meisten Kasus des Plurals) in der ganzen Flexion verallgemeinert worden. Vgl. E. N. Setälä, Yhteissuom. Äännehist., S. 362—3. Der Inlaut *a* 〈 *ä* des estnischen Wortes lässt sich wohl durch Analogie erklären, vgl. Beziehungen wie *kündra* (*künra*) ∽ *künar* = finn. *kynärä*. Für meine Ansicht spricht, dass *künel*, wie ich aus Wiedemanns Wörterbuch sehe, faktisch vorkommt: *künel*. Gen. *kündle*, *künle* begegnet im Dörptschen Sprengel mit revalestnischer Sprache.

Wotisches *küntteli* ist, wie schon Setälä bemerkt hat, eine Entlehnung aus dem Finnischen. Das wotische *tschüntelia* 'Wachskerze in den Kirchen' ist wohl — wie aus dem *ü* zu schliessen ist — eine Entlehnung aus dem Estnischen. Dies muss ein verhältnismässig altes Lehnwort sein, da es sich an der fürs Wotische bezeichnenden Lautentwicklung *k* 〉 *t'š* beteiligt hat.

Ungeachtet der weiten Verbreitung des Wortes kann es kaum, wie man allerdings gewollt hat, für ein altes Lehnwort gehalten werden. Ohne Zweifel gehört es zu den Lehnwörtern, die mit dem Christentum aufgenommen worden sind.

2. Finn. *myyriäinen* 〈 germ. **miurīō*n* ?

Setälä hat in FUF XIII, S. 326 f. die Vermutung ausgesprochen, dass das in den Bibelübersetzungen von 1642 und 1685 begegnende Wort *myyriäinen* ('myyriäisen' und 'Myyriäiset'), welchem im schwedischen Texte 'Myrona' und im deutschen 'Eimmeisen' entspricht, auf eine germanische Form **miurīō*n* (〉 aschw. *myra* f., adän. ndän. *myre*, f., aschw. *myr* f.) zurückzuführen sei.

Da sowohl in dem Wörterbuch von Schroderus (von 1637) als auch in den Bibeln von 1642 und 1685 das Wort *myy-*

riäinen (lies *mūriäinen*) < **mŭyriäinen* in der Bedeutung 'Maulwurf' erscheint, scheint mir die Annahme näher zu liegen, dass *myyriäinen*, das in der Bedeutung von 'Ameise' sonst in alten Quellen und auch in der Volkssprache ganz unbekannt ist, an den erwähnten Stellen ein Euphemismus ist: man hat das im westlichen Teile des Landes übliche Wort *kusiainen* vermeiden wollen, welches das Sprachbewusstsein des Volkes von jeher mit dem Worte *kusi* (urina) verknüpft hat. Ein derartiges Wort hätte sich ja nicht gut mit dem biblischen Stile zusammengereimt.

Dass statt *kusiainen* das Wort *myyriäinen* gewählt wurde, wird wohl auch dem Einflusse der Lautgestalt des schwed. *myra* zuzuschreiben sein.

3. *Vakoilla, vako(o)ja.*

Das finnische Substantivum *vakooja* (mundartlich *vakoja*) 'Spion, Kundschafter, Späher' und das Verbum *vakoilen*, Inf. *vakoilla* 'spionieren' habe ich früher, Neuphil. Mitt. 1911, S. 109, aus einem vorauszusetzenden Substantivum **vako* < germ. *vakō*ⁿ, anord. *vaka* f. 'Wache', 'vigilia', ags. *wacu* f. id., mnd. *wake* f. 'Wachen, Wache' hergeleitet.

Das Verhältnis des finnischen Wortes zum germanischen muss jedoch etwas anders erklärt werden, als wie ich mir die Sache damals gedacht habe.

Zuerst ist zu erwähnen, dass das Verbum früher *vakoi-* (> *vako-*) gelautet hat, 3. Ps. Sg. Präs. Ind. *vakoipi*; z. B. HERRA wacoipi ſite wanhurſkaſta/henen Sielunſa wihapi ſite Jumalatoinda, ia iotca wärytte racaſtauat, Agricola, Psaltari 1551, VII b. Die entsprechende Stelle in der schwedischen Bibelübersetzung aus dem Jahre 1541 lautet: HERREN pröffuar then rettferdigha' hans ſiäl hatar thñ ogudachtigha, och them ther gerna orett bruka, Psalter, Kapitel XI. Vgl. auch die deutsche Bibel von 1545: Der HERR prüfet den Gerechten/ Seine Seele haſſet den Gottloſen vnd die gerne freueln. — Caiki he weijuuet wertä vloſwodhataxens. Jocainen wacopi ſite toiſta/ ſadhaxens hende häuitte, Agricola, Weisut ia Ennustoxet v. 1551 CXXII a

(= Micha, Kapitel VII). Die schwedische Bibel von 1541: The fara effter at vthgiwta blodh/ hwar och en jaghar then andra /at han ſkal förderffua honom; die deutsche Bibel von 1545: Sie lauren alle auffs blut/ Ein jglicher jagt den andern, das er jn verderbe/ . . — In der Stammform *vakoi* erscheint das Verbum noch allgemein in der Bibel von 1642. Es seien nur folgende Beispiele angeführt. Nämät owat mieſten nimet/ jotca Moſes läbetti wacoiman maata: . . . . COſca Moſes läbetti heidän wacoiman Canaan maata/ ſanoi hän heille: . . . Num. XIII: 17, 18 Vgl. die schwedische Bibel von 1618: Thetta äro nampnen aff männerna ſom Moſe vthſende til att beſpeya landet. . . . Tå nu Moſe vthſende them til at beſpeya landet Canaan: ſadhe han til them: . . . Ja te tulitta caicki minun tygöni/ ja ſanoitte: läbettäkäm miehet meidän edelläm wacoiman maata Deut. I: 22. Auf schwedisch: Så kome j til migh alle, och ſadhen: Lät oſſ ſenda någhra män fram för oſſ ſom beſpeya oſſ landet . . . JOſua Nunin poica läbetti ſalaiſeſt caxi wacojata Sittimiſt/ ſanoden: mengät ja cadzelcat maata ja Jerihota . . . Mutta ſe ilmoitettin Jerihon Cuningalle: cadzo/ tänä yönä tulit tänne miehet Iſraelin lapſiſt/ wacoiman maata. Nijn läbetti Jerihon Cuningas Rahabin tygö/ ſanoden: tuo ne miehet ulos/ jotca ſinun huoneſes tulit/ ſillä he owat tullet wacoiman caickea maata, Jos. II: 1—3. Auf schwedisch: JOſua Nun ſon ſende hemligha vth twå ſpeyare jfrå Sittim/ och ſadhe them: Gåår och beſeer landet och Jeriho . . . Tå wardt Konungenom j Jeriho ſagdt/ Sij/ j thenna nattenne äro någhre män inkompne jfrå Iſraels barn til at beſpeya landet. Tå ſende Konungen j Jeriho til Rahab/ och lät ſäya henne: Så oſſ vth the män ſom til tigh j titt hws kompne äro thy the äro kompne til at beſpeya alt landet.

Das Verbum *vakoi* ist unzweifelhaft eine Substantivableitung. Es kann auf ein Substantivum *vako* zurückgehen, genau so wie man neben dem Verbum *croittaa* der alten Sprache das Substantivum *ero* hat. Aber ganz ebensogut können wir von einem Substantivum **vaka* ausgehen (vgl. in der älteren Sprache *lihoi-* ∽ *liha*, *lahjoi-* ∽ *lahja*, *vesoi-* ∽ *vesa*, *aikoi-* ∽ *aika* u. s. w.). Noch wahrscheinlicher ist, dass

dem Stamme *vakoi-* ein Substantivum **vakka* zugrunde liegt. Es ist zu beachten, dass in dem südwestlichen Dialekt des Finnischen in Verbindung mit einem Diphthongen auf *i* die schwache Konsonantenstufe auch dann erscheint, wenn *i* im Auslaut steht; so bei Agricola z. B. aigoinut, aighonut, aijwonut, aijwodhen; siehe meine Untersuchung über die Sprache Agricolas, S. 44 und 94. — *vakoi-* < **vaǩkoi-* wäre demnach ein ähnliches südwestliches Wort in der Schriftsprache und unseren Mundarten wie z. B. *iäinen* < **iɣäinen*, vgl. *ikä.* und *valaisee*, vgl. walghaise, walgaise der älteren Sprache.

Dieser Auffassung scheint zu widersprechen, dass neben *vakoi-* auch schwachstufiges *vagoi-* vorkommt. So in der Bibel von 1642: Ja he menit ja wagoit maan/ 3innin corweſta Rehobin aſti Num. XIII: 22. Vgl. die schwedische Bibel von 1618: The gingo vp och beſpeyadhe landet jfrå then öknenne 3in alt in til Rehob. — Coſca he menit matcaans/ ja waelſit mäille/ ja tulit Eſcolin wirran tygö, nijn wagoit he ſen, Deut. I: 4. Die schwedische Bibel von 1618: Tå the ſamme gingo åſtadh/ och drogho vp på berghet och komo til then becken Eſcol: ſå ſkodhadhe the thet/ . . . .

Noch im Wörterbuche von Lönnrot findet sich *vaon. vakoa* 'utforska, kunskapa, rekognoscera, bespeja, spionera'; *v. jotakuta* 'jaga efter ngn' (bibl.).

Es ist jedoch möglich, dass die Formen mit *ɣ* durch den sog. Stufenübergang zu erklären sind, wie er auf unserem Gebiete nicht selten vorkommt. Als Muster hätten solche Fälle dienen können wie *takoa* ∽ *taɣon*, nach welchen in den südwestlichen Mundarten z. B. älteres *aiɣoin* ∽ *aiɣoja* sich zu *aiɣoin* ∽ *aikoja* (= jetziges *aikoa*) entwickelt hat.

Das Substantivum **vakka*, worauf ich oben aufmerksam machte, begegnet in der Tat in unserer Literatur einmal bei Agricola in der schwachstufigen (südwestfinnischen) Form *vako*[1] < **vakoi* < **vaǩkoi*: Cuſſa nyt on ſe Jalopeuran Aſumus,

[1] Die schwache Stufe ist natürlich ebenso aufzufassen wie bei Agricola in dem Worte 'oruoij' und 'oruo' (< *orvoi* < **orβoi*).

ia Jalopeurain penickain wacowarpe/ ioſſa ſe Jalopeura/ ia ſe Naraſialopeura ninen Jalopeurain penickain canſa aſuij. Weisut ia Ennustoxet CXXV a Nahum II. Vgl. die deutsche Bibel von 1545: WO iſt nu die Wonung der Lewen/ vnd die Weide der Jungenlewen/ da der Lewe vnd die Lewin mit den Jungenlewen wandeleten/ . . Auf schwedisch (= 1541): Hwar är nu the Leyoners boning/ och the vnga Leyoners weedemark/ ther Leyonen och Leyinnan medh the vnga Leyon wiſtadhes/ . . . Genetz hat in Virittäjä II, S. 181, das Wort wacowarpe als »laiduin» 'Weide' »(jalopeuran) vakoilemisvarvikko» gedeutet.

Welches die genauere Bedeutung des Wortes nun auch sein mag, hat man keinen Grund, das Substantivum *vako* von dem Verbum *vakoi-* zu trennen. Was den Schlussvokal betrifft, ist seine Beziehung zu dem früheren *a* eine ähnliche wie in den Wörtern *aitovieri* (< *aitoivieri*) ~ *aita*, *karjopolku* ~ *karja* u. s. w.

Diese meine neue Erklärung hat der früheren gegenüber den Vorteil, dass die Vertretung des germanischen Explosivlautes im Finnischen unseren Erwartungen völlig entspricht.

Heikki Ojansuu.

Beiträge zur Kenntnis des Suffixes *-ung, -ing* in den germanischen Sprachen.

Die Frage nach dem Suffixe *-ung, -ing* und seinen verschiedenen Formen in den germanischen Sprachen ist schon seit langer Zeit eifrig erörtert worden, und mehrere verschiedene Ansichten haben sich darüber geltend gemacht. Dies gilt vor allem denjenigen Formen des Suffixes, in denen der Nasal fehlt z. B. *konog, pfennig*, welche Formen in allen alten germanischen Sprachen vorkommen, vielleicht mit Ausnahme nur vom Got. [1] und Ags. Meinesteils glaube ich, dass bei der Erörterung dieser Formen nicht das ganze vorliegende Material berücksichtigt worden ist, und dass daher auch nicht die Ansichten, die dargestellt worden sind, aufrecht zu erhalten sind.

Die Frage nach der Entstehung der nasallosen Formen dürfte zuerst von Sievers (Beiträge IV S. 533 f.) behandelt worden sein. Nach Sievers hat das Suffix *-ing* seinen Tiefton und seine ungeschwächte Form da erhalten, wo es dem Sprachbewusstsein deutlich als eine Ableitungsendung erscheint z. B. ahd. *müeding, jungeling;* wo dies nicht der Fall war, ging der Tiefton verloren, und in solchen Wörtern fiel der Nasal aus, wie im ahd. *cúnigès, phénnigè:* dasselbe gilt auch von Präs-Part.-Formen wie *klage(n)de*, die also eine Ultimabetonung hätten. Der Meinung von Sievers hat Paul (Beiträge VI S. 139) sich angeschlossen, aber später (ibid. S. 545 f.) meint er, dass die dentallosen Formen des betreffenden Suffixes zu alt sind, um mit den oben exemplifizierten Partizipformen gleichgestellt werden zu können. Da aber eine Entwicklung *-ĭng* > **-īg* im Germanischen unbekannt ist, so müsste,

[1] Falls es im Gotischen wirklich eine Form *skilligs* giebt (Wilmanns, Deutsche Gramm. II S. 368), so kann dies als eine nasallose Form neben gewöhnlichem *skilliggs* betrachtet werden, aber es kann ja auch als nur eine ungewöhnlichere Schreibform mit vor dem *s* einfach gezeichneten *gg* aufgefasst werden.

nach Paul, ein vom Vernerschen Gesetz abhängiger Suffixwechsel *-*īh*:-*ing* vorhanden sein, wovon man durch partielle Ausgleichung -*īg* : -*ing* erhielt.

Mir scheint, als wären die Einwände Pauls gegen die Erklärung von Sievers richtig, aber andrerseits ist auch seine eigne Erklärung nicht glücklich: es ist nicht ansprechend anzunehmen, dass Formen mit einem in den germanischen Sprachen so gewöhnlichen Sekundärsuffix auf einer Ausgleichung von Formen beruhten, von denen die eine keine Spur nachgelassen hätte. Schröder hat (Zeitschr. f. d. Altert. XXXVII S. 124 ff.) die Erklärung von Sievers wieder aufgenommen, aber mit einer Modifikation: »der Nasalschwund in der nachtonigen Silbe stellt sich am frühesten ein, wenn im Silbenanlaut *n* steht.» Schröder hebt ferner hervor, dass die einzigen sicheren Belege aus dem Ahd. *honag*, *cunig*, *phennig* seien und betrachtet spätere Formen auf -*ning* als Analogiebildungen nach Wörtern auf -*ling*, -*ring* u. a. Die Analogiebildung habe sich auch auf Wörter erstreckt, wo -*ng* nie existiert hat z. B. *eining*, *maning*. Wenn Namen wie *Harting* auch ohne Nasal erscheinen, so beruhte dies auf einem Einfluss »mechanischen Suffixtausches», der durch Namen mit ursprünglichem -*ig* gestützt wurde. Eine Abweichung von der Regel bildete nur -*ung*, das nie die Form *-*ug* hatte. Betreffs der oben berührten Präs.-Part.-Formen erinnert Schröder daran, dass die am frühesten und am häufigsten erscheinenden Formen auch *n* vor der Endung haben.

Diese Ansicht ist im allgemeinen mit grösseren oder kleineren Modifikationen von anderen Verfassern angenommen worden, auch von Paul (Mhd. Gram.[3] § 84 Anm. 7), der seinen früheren Standpunkt aufgegeben hat. Andere Verfasser sind Brugmann, Lautl. d. idg. Sprachen I § 336. 2, Wilmanns, Deutsche Gramm. II § 275 Anm., Weinhold, Kleine mhd. Gramm.[3] § 20, 74, Holthausen, As. Elementarbuch § 193, Lübben, Mnd. Gramm. § 31 (der ein vorhergehendes *n* jedoch nicht für notwendig hält und hinzufügt, dass nicht nur das *n* sondern auch das *g* der akzentlosen Silbe

bisweilen wegfiel: *penni*). Franck, Mndl. Gramm. S. 81, Heuser, Altfries. Leseb. § 33 (der darauf hinweist, dass in einigen Texten ein regelmässiger Wechsel existiert, so dass *-ng-* im Inlaut, *-g* im Auslaut steht, z. B. *kinig*: *kininga(r)*, *skillig*: *skillinga*, *Pippig*: *Pippinges*). Aus dem Angelsächsischen habe ich nur *hunig* verzeichnet.

Betreffs der nordischen Sprachen hat Noreen (Altschw. Gr. § 318 u. Anm.) in der Hauptsache sich der Regel Schröders angeschlossen, indem er meint, dass »eine Art von Dissimilation» stattgefunden habe, als die Silbe mit *m* oder *n* anfing: in den übrigen Fällen beruhte das Fehlen des *n* auf Analogieeinfluss[1]. Es dürfte nicht nötig sein, Rydqvists Meinung (Sv. språkets lagar I S. XXI), dass die nasallosen Formen auf Assimilation von *n* (*ŋ*?) und *g* beruhten, zu widerlegen, und sie ist auch von niemand aufgenommen worden. Leffler (Om v-omljudet S. 34 Note 3) hält es für wahrscheinlich, dass der Nasalstrich über dem Vokal weggelassen worden ist, eine Erklärung, die in Betracht der Verbreitung und Häufigkeit, welche diese Formen in den übrigen altgermanischen Sprachen haben, nicht stichhaltig sein dürfte. Ausserdem versteht man nicht, warum der Nasalstrich eben in diesen Ableitungssilben so oft ausgelassen worden wäre, auch in Handschriften, in denen dies sonst nicht der Fall ist. Ottelin (cod. Bureanus S. 85 ff., 135 ff,) schliesst sich mit Zaudern der Meinung Noreens an und scheint mehr geneigt zu sein anzunehmen, dass *g*, *gg* in den betreffenden Formen nur graphische Varianten für *ng* seien; dazu kann bemerkt werden, dass solche graphischen Varianten im höchsten Grade eigentümlich wären, dass sie in den übrigen Hss. keine Parallelen hätten und dass die Erklärung sich auf die anderen germ. Sprachen nicht anwenden liesse. Die Bemerkung Ottelins, dass in diesem Falle, wie in gewissen anderen Fällen, Übereinstimmung zwischen der Schrift des Cod. Bur. und der Runen-

[1]) Ob der Ausdruck »eine nasallose Suffixform» auf einen Wechsel zwischen verschiedenen Suffixen hindeuten soll, weiss ich nicht.

schrift herrsche, erklärt natürlich nichts und scheitert ausserdem an dem Vorhandensein ähnlicher Formen in den übrigen altgerm. Dialekten. Pipping (Stud. i nord. Fil. VII.1, S. 30) meint, dass die betreffenden Formen darauf beruhen können, dass das beschleunigte Tempo, das der Akzentreduktion folgte, eine Vereinfachung der Artikulation, besonders nach schwachtonigem Vokal zur Folge hatte: War der Vokal nasaliert, geht *ŋg* in *g* über, »wenn man anstatt zuerst den Mundkanal und dann den Nasenkanal zu schliessen, diese beiden Artikulationen gleichzeitig ausführt. Wenn *ŋg* einem nicht nasalierten Vokal folgt, wird diese Verbindung zu *g(g)* gewandelt, sobald man es unterlässt, die hin- und hergehende Bewegung des Gaumensegels auszuführen, welche erforderlich ist, um einen Nasal zwischen zwei unnasalierten Lauten erzeugen zu können.» Diese Erklärung beschreibt freilich den phonetischen Verlauf der Erscheinung, giebt aber nicht die Grenzen und Bedingungen des Ausfalls an, und es ist fraglich, ob die Akzentreduktion und das beschleunigte Tempo schon zur Zeit der frühesten ahd. Formen sich haben geltend machen können; ausserdem scheint es eigentümlich, dass dann nicht diese *-g*-Formen, sondern im Gegenteil die *-ng*-Formen in späterer Zeit bei der fortgesetzten Akzentabschwächung, welche ja in hohem Grade die schwachtonigen Silben reduzierte, gesiegt haben. Viele Umstände deuten aber darauf, dass der Vokal hier nasaliert war, und dann ist die Beschreibung Pippings kaum aufrecht zu erhalten. Ein klusiles, kurzes *g* im Auslaut kommt in dem Germanischen nicht vor, und somit besteht die Vereinfachung der Artikulation nicht darin, dass man das Schliessen des Nasen- und Mundkanals gleichzeitig ausführt, sondern darin, dass man den Mundkanal gar nicht, den Nasenkanal aber nach dem *i* schliesst. Die Darlegung Pippings setzt voraus, dass man aus *ng* erst *g* (klusil) erhält, welches dann *ʒ* gäbe; was mir sehr unwahrscheinlich scheint. — Ekholm (Stud. i nord. Fil. VII. 2, S. 33 f.) schliesst sich an Ottelin und Pipping an, und bemerkt noch, dass man den Nasal in *-ning*, *-nung* vielleicht

deswegen ausgelassen habe, dass man eine lästige Anhäufung gleichartiger Buchstaben vermeiden wollte, aber, wie Ekholm selbst bemerkt, man sieht nicht, warum in anderen Handschriften *-og(h)* statt *-ong* geschrieben ist. Kock hat, so viel ich weiss, sich über die Erscheinung nicht ausgesprochen, sondern nur konstatiert, dass zu *-ing*, *-ung* Nebenformen ohne Nasal existieren (Ark. f. nord. Fil. XI. S. 128).

Ausser den schon dargestellten Einwendungen gegen die angeführten Erklärungen möchte ich noch betonen, dass die Dissimilation nur partiell ist: wie alle späteren Verfasser hervorheben, ist es ja nicht ein *n* sondern ein *ŋ*, das fehlt, während der vor dem Vokal stehende Konsonant, der den Ausfall hätte erzeugen sollen, ein *n* (oder *m*) ist. Dieser Ausfall kann also nicht mit ahd. Präs. Part. *senende* > *sende* u. s. w. verglichen werden. Ferner sind die Formen, in denen das *ŋ* fehlt, obgleich der vor dem Vokal stehende Konsonant nicht ein *n* ist, bedenklich zahlreich z. B. mnd. *kundige*, *schillige*, *lovige*, afr. *skillig*, mndl. *scelegh* und andere überaus zahlreiche Formen auf *-ling*, aschw. *Falukopogr. kærling* usw.

Schliesslich ist etwas Auffallendes zu bemerken, dass, wenn ein Konsonant in der Tat ausgefallen wäre, der vorhergehende Vokal keine Ersatzdehnung erlitten hätte. Paul (Beitr. VI S. 546) meint freilich, dass man langen Vokal vor *ŋ* hatte, aber er stellt das gar nicht in Verbindung mit dem Ausfallen des Nasals. Natürlicherweise erscheint bisweilen langer Vokal, z. B. wo der Stamm auf langen Vokal ausgeht; dann ist die Länge aber ursprünglich und hängt nicht von sekundärer Entwicklung ab, z. B. got. *sineigs* 'alt'. Das Gesetz von der Ersatzdehnung ist ja doch gemeingermanisch und wenigstens in den nordischen Sprachen sehr streng durchgeführt, und vorläufig ist kein Umstand vorgebracht worden, der auf eine Vokallänge in den nasallosen Formen hindeutete.

Es ist wohl nicht zu verleugnen, dass, wenn die hier behandelten Formen, die in den altgermanischen Sprachen so offenbare Gleichheiten aufweisen, eine Erklärung erhielten, welche ohne Einschränkungen sich auf die verschiedenen

Sprachen verwenden liesse, eine solche Erklärung den bisher vorgeführten Deutungen vorzuziehen wäre. Ich will unten eine solche Erklärung zu geben suchen.

Zuerst ist es aber nötig, von dem in die Diskussion eingezogenen Material einen Teil zu sondern, der mit Unrecht, meines Erachtens, mit den Wörtern auf *-ing*, *-ung*, *-ang* zusammengebracht worden ist. Schon oben hob ich hervor, dass der mit dem Zeichen *n* bezeichnete Laut nicht derselbe war in *senc(n)de*, *liume(n)t* wie in Wörtern auf *-ng*, indem man in jenen ein dentales *n*, in diesen ein *ŋ* hatte. Die Dissimilation hätte also auf der partiellen Gleichheit der letzteren beruht, und noch geringer war die Gleichheit, wenn der vorhergehende Konsonant ein *m* war. Nun hat Paul, wie gesagt, hervorgehoben, dass die betr. Partizipformen verhältnismässig jung seien; alle stammen aus mhd. Zeit, und so ist auch mit *liume(n)t* und dgl. Formen der Fall. Nun ist es aber unzweifelhaft auffallend, dass die Dissimilation in fast allen alten germanischen Sprachen früher (schon im Ahd., As., Afries.) in die Formen eingetreten wäre, wo die Gleichheit schwächer war (z. B. *kunig*), und erst später in Formen, wo völlige Gleichheit herrschte (z. B. *senede*) Da nun dazu kommt, dass keine dieser drei Sprachen und auch nicht die nordischen Sprachen eine gleichartige Erscheinung in anderen Fällen aufweisen, so muss es wohl anerkannt werden, dass die *ŋ*-losen Formen der Wörter auf *-ng* nicht in derselben Weise wie *senede*, *liumet* zu beurteilen sind, sondern dass der »Nasalausfall» derselben als etwas Besonderes für sich betrachtet werden muss.

Wie bekannt ist *-ing -ung* ursprünglich kein einheitliches Suffix, sondern ist aus dem ieur. an die *n*-Stämme getretenen *-qo*, *-qā* hervorgegangen. Ebenso ist allgemein anerkannt, dass das in dieser Weise gebildete Suffix oft an ein Nomen trat, ohne dadurch der Bedeutung desselben einen erweiterten oder spezifizierten Umfang zu geben (siehe z. B. Wilmanns, Deutsche Gr. II S. 251 ff., Brugmann, Vergl. Gramm. II. 1. S. 251 ff., Torp, Gamalnorsk ordb. S. LIV). Es liegt nun

ganz nahe nachzusehen, wie das Suffix *-qo -qō*, als sekundäres Suffix gebraucht, in den germanischen Sprachen erscheint, wenn der Stamm nicht auf *n* ausgeht. Der labiale Charakter des *q* ist ja im Germanischen fast gänzlich geschwunden, und in den meisten Fällen (ausser z. B. nach *s*) erscheint ja das Suffix als der Konsonant *h* oder *ʒ* (Brugmann, a. a. O. § 84 ff, Wilmanns, a. a. O. § 275 ff., Torp a. a. O.). Wir haben also im Germanischen die Formen *-aʒa*, *-uʒa*, *-iʒa*, *-ēʒa*. Die Anwendung des Suffixes kann sowohl primär als sekundär sein. Primär ist es nur selten gebraucht, z. B. ahd. *harug*, anord. *hǫrgr*, ahd. anord. *trog*, anord. *borgr*. Sekundär ist das Suffix viel angewendet, meistens um Adjektiva mit der Bedeutung »einer Sache angehören» zu bilden, aber auch ohne die Bedeutung wesentlich zu verändern, z. B. ahd. *gorug*, *entrig*, got. *sineigs*, anord. *kunnigr*, *heilagr*, *gǫfugr*. Als ein mit diesem Suffix abgeleitetes Substantiv wird das Wort *Honig* betrachtet (germ. also *hunaʒa-*), so in den meisten etymologischen Wörterbüchern, z. B. Tamm, Svensk etym. ordb. S. 317 f., Kluge, Deutsches etym. Wbuch[7] S. 212, Falk-Torp, Norw.-dän. etym. Wb. I, S. 417, Torp, Nynorsk etym. ordb. S. 228.

Einer anderen Ansicht sind die meisten der früher erwähnten Verfasser (vgl. jedoch Noreen, Altschw. Gr. § 130 .1), welche meinen, dass das Wort ursprünglich ein *-ng* gehabt habe und dass der Nasal *ŋ* nachher abgefallen sei. Nur nasallose Formen finden sich im aschw. *hunagh*, mnd. *honec*, mndl. *honnich*, ags. *hunig*, as. *honig*, afries. *hunig*; Formen mit dem Nasal *ŋ* und ohne denselben kommen im Adän., Ahd., vor; nur das Aisl. hat keine Formen ohne *ŋ*: *hunang*.

Wenn wir uns nun den modernen Sprachen zuwenden, finden wir, dass die Mehrzahl von denselben die Formen auf *-iʒ* durch solche auf *-ing* ersetzt hat. Mir scheint, als gäbe die für dieses Wort aufgestellte Etymologie eine direkte Anweisung, wie die hier erörterte Frage gelöst werden soll: Da die Distribution der Wörter mit *-ʒ-* und *-ng*-Suffixe zwischen Substantiva und Adjektiva wohl, wie Paul (PBB

VI S. 545) meint, eine sekundäre Entwicklung ist, scheint es gar sonderbar, dass so wenige Substantiva, welche doch einst vorhanden gewesen sind, bis in die literarische Zeit bewahrt wären. Meines Wissens ist kein Grund hierfür angeführt worden, und ich glaube, dass eben solche Substantivstämme in den Wörtern auf *-g(h)* vorliegen, die statt (oder neben) *ng*-Ableitungen auftreten. Meiner Ansicht nach sind jene Formen in folgender Weise zu fassen: Die Formen auf *-iz*, *-uz* gehen nicht aus Formen auf *-ing*, *-ung* hervor, sondern sind direkt mit dem ieur. Suffix *-qo* abgeleitet. Wir haben also mit zwei parallelen Bildungen zu tun, mit Formen, die neben einander, mit derselben Bedeutung, aber mit verschiedener Ableitung existierten, und wir hatten also einst eine ziemlich grosse Anzahl Substantive mit dem Suffix *-qo* abgeleitet in den verschiedenen altgerm. Dialekten.

Ist dies der Fall, so ist es klar, dass Analogieeinflüsse in weiter Ausdehnung sich haben geltend machen können, und, da in den germanischen Sprachen die *-ing-*, *-ung*-Formen schon sehr früh in entschiedener Majorität waren, ist es auch klar, dass sie, wie die modernen Sprachen es auch zeigen, die Parallelbildungen auf *-iz*, *-uz* verdrängen würden. Von diesen sind daher nur einzelne Formen übrig geblieben, wie d. *König*, *Honig*, engl. *honey* und vielleicht noch einige. So viel ich habe finden können, begegnen keine formalen Hindernisse, auch nicht, wie schon hervorgehoben wurde, in Bezug auf die Bedeutung. Dass die meisten Formen mit dem Suffixe *-z* in Wörtern, wo ein *n* oder *m* vor dem Vokal steht, erscheinen, beruht, meiner Ansicht nach, auf einer ganz natürlichen Tendenz, den Formen, die schon einen Nasal hatten, nicht ein Suffix mit noch einem mehr oder weniger homorganen Laut hinzuzufügen, da es ja ein anderes, gleichbedeutendes Suffix gab. Der starke Analogieeinfluss von den *-ng*-Formen wird auch von anderen Verfassern anerkannt: ich erinnere an die Formen ahd. *wening* für *wenig*, mnd. *ningens* für *nigens*, anord. *maningh* für *manigh*, *ørtungh* für *ørtugh*. Ich

glaube aber, dass der Analogieeinfluss, wenigstens in den nordischen Sprachen, sich weiter erstreckt hat.

Es versteht sich von selbst, dass auslautend nach Vokal ein $\hat{g}$, nicht ein *g* stand. Im Aschw. werden aber Formen auf *-iĝ*, *-uĝ* im Auslaut oft mit *g*, nicht mit *gh* (d. h. $\hat{g}$) geschrieben; ich verweise besonders auf Cod. Bur., wo hierhergehörige Formen ziemlich zahlreich sind. Meiner Meinung nach beruht diese Schreibung auf dem Einfluss der *-ng*-Formen, wo ja das *g* ein Klusil ist; es ist auch zu bemerken, dass auch sonst in der Hs. eine Verwechslung von *g* und *gh* vorkommt. Andrerseits findet sich eine Schreibung mit *-ngh* oft statt des *-ng*, und die Deutungen dieser Schreibform weichen sehr von einander ab. Auch hier glaube ich, dass man nur mit einer analogen Schreibform zu tun hat, d. h. mit *gh*, von den Formen auf *-iĝ -uĝ* eingeführt, die regelrecht mit *gh* bezeichnet werden sollten. Zur Schreibung *-ngh* hat sicher auch der Umstand beigetragen, dass das *gh* oft infolge etymologischer Schreibung in Verbindungen erscheint, die in derselben Weise wie *ng* d. h. *ŋg* oder *ŋŋ* (in Formen wie *eghna* von *eghin*) ausgesprochen wurde. In einigen Fällen erscheinen noch Schreibungen mit *gg*: *konogge*, *paniggom* u. a. Nun sind aber Schreibungen wie *konongg*, *pæningg* sehr gewöhnlich: allgemein wird angenommen, dass diese Schreibungen so entstanden sind, dass *ng* als ein Zeichen für nur den *ŋ*-Laut galt und dass daher noch ein *g* hinzugefügt wurde, um die Aussprache *ŋg* zu bezeichnen. Von diesen Formen ist *gg* durch Analogie in *konogg* u. s. w. eingeführt worden.

Was schliesslich die Formen anbetrifft, in welchen das Zeichen *n* fehlt, obgleich *ng* in denselben ursprünglich ist, z. B aschw. *lagan* für *langan*, *ægla* für *ængla*, ist es natürlich, dass ebenso wenig wie in den Suffixableitungen *ŋ* dissimilatorisch ausgefallen sein kann, ebenso wenig dies in diesen Wörtern der Fall gewesen sein kann, um so weniger da der Nasal hier nicht in einer schwachtonigen Silbe stand. Freilich lässt es sich denken, dass derartige Schreibungen auf Analogieeinflüssen der Wörter beruhen, welche

bald mit *-ing*, *-ung*, *-ang*, bald mit *-igh*, *-ugh*,- *agh* erscheinen, aber wahrscheinlicher ist es wohl doch, dass diese wenigen Formen auf einem Fehlen des Nasalstriches beruhen. Dies scheint um so mehr annehmbar, als ähnliche Formen nicht in den anderen germ. Sprachen vorkommen, wenigstens nicht in beträchtlicher Menge.

Natürlich habe ich mit dem, was ich oben angeführt habe, nicht sagen wollen, dass jede Form auf *-ŋ* unbedingt ursprünglich d. h. mit diesem Suffix gebildet sein muss: im Gegenteil ist es sehr wahrscheinlich, dass mehrere Formen durch Analogiebildung entstanden sind, wie z. B. Schröder (a. a. O) ausdrücklich hervorhebt, wie ja auch die ursprünglich denominativen *-ng*-Formen auch als deverbative Suffixe, wenigstens im Deutschen und Schwedischen, gebraucht worden sind.

Wenn die hier vorgetragene Auffassung der Entstehung der nasallosen Formen des Suffixes *-ng* sich als richtig erweisen sollte, wäre somit die Theorie von einem gemeingermanischen Ausfall des Nasals *ŋ* aus der Welt geschaffen, und wo ein solcher sich noch zeigt, z. B. im Mnd., würde es auf einzelsprachlichen Umständen beruhen.

Bruno Sjöros.

Stellung, Ziel und Aufgaben des deutschen Unterrichts unserer Lycéen in der Zukunft.

Durch die noch gültigen Lehrpläne vom Jahre 1914 wurde die Stundenzahl des deutschen Unterrichts beträchtlich vermindert. Durch die Verordnung vom 8. August 1916, nach welcher die schriftlichen Übungen der drei obersten Klassen in Übersetzungen aus dem Deutschen in die Muttersprache bestehen sollen, und durch welche somit eine entsprechende Umwandlung der schriftlichen Schlussprüfung in Aussicht gestellt wurde, ist dem deutschen Unterricht ein verändertes, neues Ziel vorgelegt worden. Durch die beiden genannten Tatsachen wird die augenblicklich auf dem Gebiete des deutschen Unterrichts herrschende Lage der Dinge charakterisiert und bestimmt.

Aber der gewaltige Umsturz, der sich in unserer politischen Welt eben vollzogen hat, wird wohl sehr bald auch auf dem Gebiete der Schule seine Folgen zeigen, indem der gegenwärtigen gänzlich unpädagogischen und unbilligen Machtstellung des russischen Unterrichts an unseren Schulen ein Ende gemacht wird. Das wird notwendigerweise eine Umgestaltung der jetzt befolgten Lehrpläne zur Folge haben, und wir sehen uns also vor die Frage gestellt, welches die Stellung des deutschen Unterrichts an unseren Lycéen in der Zukunft sein soll.

Für die Beantwortung dieser Frage wird es vielleicht nicht unnütz sein, sich klar zu machen, ob auf dem Gebiete des deutschen Unterrichts die jetzige Lage der Dinge gegenüber der früheren in jeder Hinsicht einen entschiedenen Rückschritt bedeutet, oder ob darin auch etwas Berechtigtes zu finden ist, was wert wäre, bei der bevorstehenden Regelung der künftigen Stellung des deutschen Unterrichts aufrecht erhalten oder gar weiter entwickelt zu werden.

Als Ganzes haben die jetzt geltenden Lehrpläne von pädagogischer Seite eine scharfe Kritik hervorgerufen, wobei ihnen ein abfälliges Urteil zu Teil geworden ist (z. B. in Zeitungsaufsätzen der Signatur V. T. R.), und man wird sich

wohl kaum irren, wenn man annimmt, dass sie nach der Auffassung der Lehrer der deutschen Sprache dieses Urteil auch in dem Teile verdienen, der den deutschen Unterricht berührt. Anders kann es ja gar nicht sein. Eine Einschränkung der auch früher schon bescheidenen Stundenzahl eines für künftige Studierende so sehr wichtigen Faches, wie die deutsche Sprache ist, muss unter allen Umständen als ein bedenklicher Rückschritt bezeichnet werden. Und es würde mich sehr wundern, wenn unter den Lehrern des Deutschen auch nur einer zu finden wäre, der jetzt nicht mit allem Nachdruck die Forderung aufstellte, dass in den bald auszuarbeitenden neuen Lehrplänen dem deutschen Unterricht, wenn nur irgend möglich, wenigstens die Stundenzahl wieder hergestellt werden soll, die ihm vor 1914 zur Verfügung stand. [1])

Was nun aber das nächste Ziel des deutschen Unterrichts und die Form der schriftlichen Schlussprüfung betrifft, so bin ich gar nicht so sicher, dass ein künftiges Aufgeben des neuen, durch die Verordnung vom 8. August 1916 angegebenen Zieles und ein Beibehalten der bisherigen Form der schriftlichen Schlussprüfung wünschenswert wäre. Bisher war ja das Hauptziel, die entschiedene Hauptaufgabe des deutschen Unterrichts, den Schülern eine ziemliche Fertigkeit im schriftlichen Gebrauch der Fremdsprache, oder vielmehr im grammatisch korrekten schriftlichen Übersetzen aus der Muttersprache ins Deutsche beizubringen; daneben musste der Betrieb der Lektüre, das Streben, bei den Schülern das Verständnis fremdsprachlicher Texte zu entwickeln, sie in die fremdsprachliche Litteratur einzuführen, entschieden zurücktreten. Sucht man aber das neue Ziel zu erreichen, so bildet gerade umge-

[1]) Vor der Drucklegung dieses Aufsatzes höre ich eben, dass der von der Regierung mit dem Ausarbeiten neuer Lehrpläne beauftragte Ausschuss die Zahl der deutschen Wochenstunden auf 19 (vor 1914 Gesamtzahl 20) festgesetzt und diese so verteilt habe, dass der III. Klasse 4, allen übrigen 3 zufallen. Ich kann es nur lebhaft beklagen, dass somit die Unterstufe, wo der wichtige grundlegende Unterricht der Grammatik stattfinden soll, 1 Wochenstunde eingebüsst hat.

kehrt das letztere Streben, kurz gesagt die Lektüre, die Hauptaufgabe des Unterrichts, und daneben spielt das Übersetzen aus der Muttersprache, wenn es überhaupt gepflegt wird, nur eine ganz untergeordnete Rolle im Dienste der Erlernung der Grammatik. Wenn nun beim bevorstehenden Organisieren des deutschen Unterrichts zwischen den bezeichneten zwei Alternativen eine Wahl getroffen werden soll, so scheint mir der Vorzug der letzteren einzuräumen zu sein. Es sei gestattet, diese Ansicht kurz zu begründen.

Erstens ist es ja auch ohne weitere Begründung sofort klar, dass eine durch umfassende Lektüre und reichliche Übung im Herübersetzen erworbene Fähigkeit die Fremdsprache voll und sicher zu verstehen der überwiegenden Mehrzahl der Schüler sehr viel nützlicher und wertvoller ist als die Fertigkeit die Fremdsprache schriftlich zu gebrauchen oder in dieselbe zu übersetzen. Ein jeder, der, in welchem Fache es auch sei, eigene Studien treiben will, muss ja jene Fähigkeit besitzen, während es sehr fraglich ist, ob die meisten jemals in die Lage kommen, von der letzteren Fertigkeit Gebrauch zu machen. Und auch von dem unmittelbaren Nutzen abgesehen, muss man wohl denjenigen Didaktikern Recht geben, die — wie z. B. Budde in seiner Schrift: Die Theorie des fremdsprachlichen Unterrichts in der Herbart'schen Schule — das »materiale Ziel», d. h. eben das durch die Lektüre erschlossene Verständnis der Fremdsprache und die Einführung der Schüler in ihre Litteratur, als das vor allen formalen Fertigkeiten erstrebenswerte Ziel des fremdsprachlichen Unterrichts an Schulen von der Art unserer Lycéen betrachten. Denn darin liegt ja der eigentliche Bildungswert des fremdsprachlichen Unterrichts.

Ferner muss aber hervorgehoben werden, dass die Fertigkeit im Hinübersetzen, als Ziel des Unterrichts, geeignet ist, dem ganzen Unterricht der oberen Klassen eine schiefe Richtung zu geben, ihn in Bahnen zu lenken, die nicht als die natürlichen und richtigen bezeichnet werden können. Gleichviel nämlich, ob die Arbeit mit oder ohne Hilfe eines

Wörterbuches geschieht, hat die zu fordernde grammatische Korrektheit der Hinübersetzung zur notwendigen Folge, dass die Grammatik im Unterrichte der oberen Klassen eine allzu dominierende Stellung einnehmen muss, was wieder geeignet ist, bei den Schülern die Vorstellung entstehen zu lassen, dass man eine fremde Sprache in erster Linie aus der Grammatik und durch dieselbe lernt. In derselben Richtung wirkt noch kräftiger der Umstand, dass die Hinübersetzung, wenn wie bisher mit Hilfe des Wörterbuches auszuarbeiten, bei dem Schüler beinahe gar keinen eigenen, mit dem Gedächtnis zu beherrschenden Wortschatz voraussetzt, ihn also nicht antreibt, sich durch gründliche und sorgfältige Lektüre einen solchen zu erarbeiten, sondern ihn in dieser wichtigen Beziehung von dem Wörterbuche abhängig lässt.

Ganz anders gestaltet sich nun das alles, wenn der Unterricht hauptsächlich auf das Ziel hin gerichtet ist, die Schüler zum Verständnis der Fremdsprache hinzuführen, und wenn demgemäss die schriftliche Schlussprüfung die Form einer ohne Hilfsmittel zu bewerkstelligenden Herübersetzung hat. Diese setzt beim Schüler vor allen Dingen einen reichhaltigen, dem Gedächtnis fest eingeprägten Wortschatz voraus. Der Schüler ist also durch die Macht der Umstände, durch die ganze Richtung des Unterrichts dazu genötigt, sich durch fleissige und sorgfältige Lektüre einen derartigen Wortschatz anzueignen, und dann bei der Schlussprüfung sich auf diesen, auf sich selbst und seine eigenen Kenntnisse, nicht auf das Wörterbuch zu verlassen. Er muss selbständig arbeiten. Der Schwerpunkt seiner Schularbeit wird folglich eben dahin verlegt, wo er nach gesunden didaktischen Grundsätzen liegen soll, nämlich auf die Lektüre. Zweitens aber setzt bei ihm die Herübersetzung auch grammatische Kenntnisse voraus. Ohne eine genaue Kenntnis der Formenlehre, ohne Sicherheit im Unterscheiden der verschiedenen Biegungsformen der Fremdsprache ist eine Herübersetzung, die dem wiederzugebenden Texte wirklich gerecht wird, gar nicht denkbar; ebensowenig ohne richtige Satzanalyse und genügende Beherrschung des Wich-

tigsten aus der Syntax, z. B. der verschiedenen Rektionsverhältnisse. Die Grammatik darf also beim Unterricht keineswegs vernachlässigt werden; im Gegenteil muss besonders der Unterricht der Formenlehre immer mit allem Nachdruck betrieben werden; der syntaktische Kursus kann wohl mehr auf das Wichtige und Hauptsächliche beschränkt werden. Aber die Grammatik wird beim Unterricht auch nicht dominieren, sondern im Dienste der Lektüre stehen. Jedenfalls wird auch bei dieser Einrichtung des Unterrichts genügend dafür gesorgt sein, dass in der Schule ein hinreichend breiter und fester grammatischer Grund gelegt wird, worauf der Schüler später, wenn es gilt, eine praktische Sprachfertigkeit zu erwerben, selbständig weiter bauen kann. Und mehr darf man wohl in formaler, grammatischer Hinsicht von der Schule billigerweise auch nicht verlangen, zumal von einer, die mit dem Unterricht so vieler Fremdsprachen belastet ist wie die unsere.

Ein Vorwurf, den man der Herübersetzung als Form der schriftlichen Schlussprüfung oft machen hört, ist der, dass sie eine den Schülern allzu leichte Aufgabe bilde. Auch ich habe früher, als ich noch von der Sache nur eine ganz geringe Erfahrung hatte, dies befürchtet. Je mehr ich aber Gelegenheit gehabt habe Erfahrung zu sammeln, um so weniger habe ich jene Befürchtung begründet gefunden. Allerdings muss ich sofort hinzufügen, dass meine Erfahrung sich nur auf Schüler beschränkt, deren Muttersprache Finnisch ist; aber diese bilden ja die überwiegende Mehrzahl der hier in Betracht kommenden Schüler. Ich glaube nunmehr, dass es nicht schwer hält, die zu übersetzenden Texte so zu wählen, dass sie wenigstens finnischen Schülern Schwierigkeiten genug bieten; und dasselbe habe ich von berufener Seite mit Bezug auf schwedische Schüler versichern hören. Schwierigkeiten erwachsen namentlich daraus, dass die Übersetzung nicht nur dem Original möglichst genau entsprechen, sondern auch inbezug auf die muttersprachliche Form billigen Ansprüchen genügen soll. Und dass eine gute Herübersetzung eines zweckmässig

gewählten Textes auf die Kenntnis der Fremdsprache wie auf Denkvermögen, Sorgfalt und Genauigkeit des Schülers ganz genügende Anforderungen stellt, glaube ich auf Grund von Erfahrung auch behaupten zu können. Es kommt hinzu, dass der Schüler, wie ich schon gesagt habe, bei einer Herübersetzung ohne Wörterbuch selbständiger arbeiten muss als bei einer Hinübersetzung mit Hilfe des Wörterbuches. Die erstere Aufgabe setzt bei ihm manches voraus, was aus keinem Wörterbuche zu haben ist, während bei der letzteren der Erfolg in allzu hohem Grade von einem mehr oder weniger fleissigen und gewandten Gebrauch des Wörterbuches abhängt. Eben deshalb finde ich auch, dass die erstere Aufgabe für einen besseren Prüfstein des Denkvermögens und der intellektuellen Reife des Schülers zu halten ist als die letztere.

Auf Grund des oben Gesagten trage ich kein Bedenken dafür zu stimmen, dass bei der bevorstehenden Feststellung des dem deutschen Unterricht vorzulegenden Zieles die Hinübersetzung fallen gelassen wird und die schriftliche Schlussprüfung endgültig die Form einer Herübersetzung erhält. Ich mache noch darauf aufmerksam, dass durch eine solche Verfügung das Ziel des Unterrichts ein einheitlicheres würde, als es bisher war, und der ganze Betrieb des Unterrichts eine einheitliche Gestaltung erhielte, was wohl auch ein Vorteil zu nennen ist. Bisher schloss das Ziel zweierlei Verschiedenes in sich ein: erstens Fertigkeit im Hinübersetzen, welches stufenweise immer mehr die Hauptaufgabe wurde, und zweitens Pflege der Lektüre, Einführung in die Litteratur. Ein beträchtlicher Teil der auch in ihrer Gesamtheit wenig zahlreichen Stunden musste zu schriftlichen Übungen gebraucht werden, durch welche die Lektüre in keinerlei Weise befördert wurde. Wird nun die Hinübersetzung, als das pädagogisch weniger wertvolle Moment, durch schriftliche Herübersetzung ersetzt, so wird eine grössere Einheitlichkeit gewonnen, indem auch die schriftlichen Übungen im Dienste der Lektüre stehen, eine wirksame Kontrolle der Art und Weise bilden können, wie der Schüler die Lektüre betrieben hat, und ihn anspornen darauf Sorgfalt und

Arbeit zu verwenden. Da nun auch die Grammatik keine dominierende Rolle spielt, sondern im Dienste der Lektüre steht, so kann man also sagen, dass die ganze zur Verfügung stehende Zeit zur Lektüre verwendet wird und die ganze Arbeit auf ein einheitliches Ziel gerichtet ist. Während bisher zwei Ziele dem Unterricht vorschwebten, eine Zersplitterung der Zeit stattfand, und beide Ziele nur mangelhaft erreicht wurden, kann man wohl bei einem einheitlichen Ziele hoffen, dass dieses auch besser erreicht wird, dass also von einer Einführung des Schülers in die Litteratur der Fremdsprache wirklich die Rede sein kann, was bisher wohl nicht der Fall gewesen ist. Dass wir ihn, auch wenn die ganze immerhin bescheidene Stundenzahl zu diesem Zwecke gebraucht wird, nicht sehr weit auf diesem Wege werden führen können, brauche ich wohl kaum hervorzuheben.

Unter der Voraussetzung, dass der deutsche Unterricht in der oben angegebenen Weise eingerichtet wird, möchte ich hier noch ein paar methodische, die schriftlichen Übungen betreffende Punkte zur Besprechung aufnehmen.

Es wurde oben darauf hingewiesen, dass die Herübersetzung beim Schüler eine gründliche und sichere Kenntnis der Formenlehre der Fremdsprache voraussetzt, und dass daher der Unterricht der Grammatik auf der Unterstufe künftig mit demselben Nachdruck wie bisher betrieben werden muss. Ich glaube deshalb auch, dass durch die Veränderung der Form der schriftlichen Schlussprüfung keine Veränderung der schriftlichen Übungen bedingt wird, die zur Einprägung und Befestigung der Formenlehre auf der Unterstufe bisher gebraucht wurden. Diese Übungen der III., IV. und V. Klasse werden also wie bisher in Diktaten, Ergänzungs- und Umformungsübungen, schriftlicher Beantwortung von Fragen über den Inhalt eines vorher durchgearbeiteten Lesestückes und endlich auch Übersetzungen aus der Muttersprache ins Deutsche bestehen können. Ich will betonen, dass ich die letztgenannten Übungen als sehr nützlich für die gründliche Befestigung der Kenntnis der Formenlehre ansehe und sie auf der Unterstufe

auch in dem Falle empfehlen möchte, dass die Schlussprüfung in einer Herübersetzung besteht. Diese Ansicht möchte ich durch den Hinweis auf die ganz analogen Verhältnisse auf dem Gebiete des lateinischen Unterrichts stützen. Die Schlussprüfung im Lateinischen hat ja schon längst die Form der Herübersetzung, aber dennoch werden, wenigstens an der Schule, wo ich arbeite, Hinübersetzungsübungen für nötig gehalten, solange es gilt, die Elementargrammatik den Schülern einzuprägen.

Ferner wurde oben angedeutet, dass die schriftlichen Herübersetzungen vom Lehrer als Kontrolle darüber benutzt werden können, wie die Klasse das bei der Lektüre Gelernte behalten hat. Das geschieht am direktesten, wenn der Lehrer gelegentlich die der Klasse zur Übersetzung vorzulegenden Sätze dem bei der Lektüre behandelten Texte entnimmt. Selbstverständlich darf er dabei die Sätze des Textes nicht unverändert abschreiben, sondern soll sie möglichst vollständig umbilden, neu zusammenstellen. Hierbei benutzt er natürlich vorzugsweise die im Texte enthaltenen idiomatischen Ausdrücke und Wendungen, die selteneren Wörter, die schwierigeren Konstruktionen. Es ist den Schülern verboten, in der Stunde, wo schriftlich übersetzt wird, irgend etwas zu fragen. Alles wird als bekannt vorausgesetzt und die Unkenntnis einer Vokabel oder einer Konstruktion als schwerer Fehler angerechnet.

Auch davon war schon oben die Rede, dass die Herübersetzung als Form der Schlussprüfung bei den Schülern vor allen Dingen einen reichhaltigen Wortschatz voraussetzt. Es bildet daher eine von den wichtigsten Aufgaben des Lehrers, dafür zu sorgen, dass die Schüler sich einen solchen allmählich aneignen. Die alten bekannten Mittel zu diesem Zwecke: reichliche und vielseitige Lektüre — auch Ferienlektüre nebst wirksamer Kontrolle derselben —, reichliche Behandlung lexikalischer und phraseologischer Dinge bei der Präparation der Textaufgaben und gründliches Abfragen derselben in der folgenden Stunde, wird der Lehrer wohl nur

nachdrücklicher und zielbewusster als bisher zu gebrauchen haben. Es scheint mir aber, dass zu diesen alten Mitteln künftig noch etwas hinzukommen müsste. Ich glaube, es wäre sehr wünschenswert und nötig, bei den Schülern die Fähigkeit zu entwickeln, die Bedeutungen von Wörtern, die zwar als solche unbekannt und bei der Lektüre nicht vorgekommen, aber von bekannten Grundwörtern gebildet sind, sich selbst klarzulegen und herzuleiten. Mit anderen Worten: es wäre nötig, einen Teil der Grammatik, der bisher wohl allgemein zu sehr vernachlässigt wurde, zum Gegenstand einer viel bewussteren und systematischeren Behandlung zu machen, ich meine die Wortbildungslehre. Es wäre den Schülern von Nutzen, z. B. die Präfixe und Suffixe der Fremdsprache, ihre Aufgaben, die Bedeutungen, die sie den Wörtern der Sprache verleihen, genau kennen zu lernen. Damit nun aber dies mit Erfolg und ohne zu grossen Zeitaufwand geschehen könne, müsste den Schülern notwendig eine gedruckte Darstellung der Hauptpunkte der Wortbildungslehre zu Gebote stehen, ein Abriss, der dem Lehrer als Leitfaden dienen würde und mit dessen Hilfe die Schüler das in der Schule Gelernte zu Hause dem Gedächtnis einprägen könnten. Ich gebe deshalb hier dem Wunsche Ausdruck, dass eine der Schulstufe angepasste Darstellung der Wortbildungslehre als Anhang zur deutschen Grammatik von Lindelöf-Öhquist, die wohl an unseren Lycéen am allgemeinsten gebraucht wird, wo aber eine Wortbildungslehre bis jetzt gänzlich fehlt, möglichst bald erscheinen möge.

Und nun zum Schluss noch Eins. Wenn die schriftliche Schlussprüfung die Form einer Herübersetzung erhält und der Unterricht demgemäss eingerichtet und betrieben wird, so liegt eine Gefahr nahe, nämlich die, dass der Unterricht des Deutschen, also einer lebenden Sprache, sich leicht demjenigen einer toten vollkommen gleich gestalten kann, sodass dabei nur Grammatik gelernt und übersetzt wird, die lebende, gesprochene Sprache aber keine Rolle spielt und nicht zu ihren Rechten kommt. Dies wird der Fall sein, wenn die

Lehrer sich beim Unterricht nur auf das beschränken, was zur Erreichung des nächsten Unterrichtszieles unumgänglich notwendig ist, — und es ist ja sehr menschlich, sich nicht mehr Mühe zu machen, als man gerade notwendig muss. Jene Gefahr ist nun aber sehr leicht zu vermeiden. Das hängt nur von dem guten Willen der Lehrer ab. Sie können, wenn sie nur wollen, bei den Schülern immer das Gefühl frisch und lebendig zu erhalten suchen, dass diese es mit einer lebenden, gesprochenen Sprache zu tun haben. Dazu braucht es nur, dass die Lehrer erstens selbst die Fremdsprache im Unterricht möglichst viel sprechen, und zweitens den in einer Stunde präparierten Text in der folgenden nicht nur übersetzungsweise, sondern, wenn er sich nur dafür eignet, auch gesprächsweise, durch Fragen und Antworten in der Fremdsprache behandeln. Damit ist in dieser Beziehung das getan, was bisher getan wurde und was von der Schule verlangt werden kann: es ist ein Grund gelegt worden, worauf der Schüler später, wenn es nötig wird, selbst weiter bauen kann. Darf man nun jenen guten Willen bei unseren Lehrern der deutschen Sprache voraussetzen? Ich bezweifle es nicht und bin überzeugt, den Kollegen nicht zu viel zugemutet zu haben. Will man aber die Sache nicht ohne Garantieen dem guten Willen der Lehrer überlassen, so ist wohl die mündliche Prüfung auf der Universität leicht so zu gestalten, dass sie in dieser Hinsicht ein Kontrollmittel abgiebt.

E. Hagfors.

Besprechungen.

C. Juret, Glossaire du patois de Pierrecourt. (Beihefte zur Zeitschrift für rom. Philologie, Heft 51). Halle a. S. 1913.

Die vorliegende Arbeit behandelt die Mundart im nordwestlichen Teile des Departements Haute-Saône: das Dorf Pierrecourt liegt etwa eine Meile südlich von Champlitte im Arrondissement Gray. Hiernach dürfte diese Mundart zunächst mit der des südlichen Dep. Haute-Marne und westlichen Côte-d'Or, etwa mit der Sprache in Dijon zu vergleichen sein, eine Annahme, die auch dadurch gestützt wird, dass das Dorf bis zum Jahre 1731 zur Diözese von Langres und später zu Dijon gehört hat.

Die Arbeit zerfällt in zwei Teile, von denen der erste die phonetische Entwickelung der Laute und der zweite, der weitaus grössere Hauptteil, den Wortschatz behandelt. Die phonetische Transskription ist mit ein paar kleineren Ausnahmen dieselbe wie die des Atlas linguistique de la France.

Der Verfasser hat schon früher, in der Revue de phil. franç. et de litt., 1909, eine eingehende Untersuchung der phonetischen Entwickelung seiner Mundart und der der umgebenden Mundarten vorgenommen, so dass ich betreffs des ersten Teiles dieser Arbeit auf die ebenerwähnte Zeitschrift verweisen kann. Was den Wortschatz betrifft, muss ich mich infolge mangelnder Speziallitteratur auf einige Einzelheiten beschränken. Vgl. meine Arbeit »Himmel und Wetter in Volksglaube und Sprache in Frankreich» (in den Annalen der Finnischen Akad. d. Wissenschaften, 1915), m. Register.

S. 56 liest man: »*ărkāsyēl* (<) arc-en-ciel. — Pas d'autre expression». Vgl. etwas östlicher das *ouaichon* (*S. Dêl*), d. h. *arçon* in den Punkten 45, 56 in Haute-Saône und 57 in Vosges, bei Merian, Die frz. Namen des Regenbogens, 19 S u. Karte. — S. 128. »*răbās* (f,) grosse averse. — Se rapporte à fr. bas?» Dasselbe Wort finde ich in den benachbarten Departements in derselben Bedeutung: *raibaisse* »forte averse, grande pluie» (Perron, Broye-les-Pesmes, in Mém. de la Soc. d'Emulation du Doubs), *rabas'* »grosse pluie battante de courte durée» in Jura (Richenet, Le patois de Petit-Noir) und *rabasse* »averse soudaine» (Cunisset-Carnot, Vocables dijonnais). In Betracht dessen, dass man häufig einen Platzregen mit Bezeichnungen für »Schlagen» benennt, wäre man geneigt, das darauf bezügliche Wort mit den

spez. in Westfrankreich so gewöhnlichen Platzregennamen von dem Typus *abat(d'aive)*, *abat (d'eau)* in Zusammenhang zu bringen, vielleicht als postverbale Bildungen wie diese zu betrachten; vgl. hiermit die in Forez belegte Redensart »le tonnerre» oder »la pluie *rabâte*», wo dies letztegenannte Wort ein *rabâter* vorauszusetzen scheint.

Der Verfasser drückt sich über die Verhältnisse in seinem Dorf folgenderweise aus: »Les anciens usages ont presque tous disparu, de même que les contes d'autrefois. La vie du paysan est devenue monotone». Gleichen Schritts mit dieser Einförmigkeit des Volkslebens und diesem Absterben der alten Sitten und Sagen dürfte auch eine Verarmung der Sprache oder ein allgemeiner Übergang zur Schriftsprache sich vollzogen haben. Ein paar Beispiele. Das ebenerwähnte *rûbâs* ist in dem Glossaire du pat. de Pierrecourt die einzige volkssprachliche Bezeichnung in dieser Gegend für Platzregen. In Plancher-les-Mines, gleichfalls im Dep. Haute-Saône, belegt Poulet in seinem »Essai d'un vocabulaire étym. du pat. de Plancher-les-Mines» ein Wort *doche* (frz. *douche*, ital. *doccia*, vgl. REW. 2787 u. 2788 a) für »ondée», und dieses Wort kommt auch, wie z. B. aus der Zusammenstellung in »Himmel und Wetter», II, s. 58, ersichtlich ist, in benachbarten Departements vor: so ein *dûf* »ondée, averse», *dôche* »averse» in Doubs, *doûeche, dohh'* »averse» in den Vogesen (vgl. auch das Verbum *dôchai, docher* »pleuvoir à verse» daselbst). Es ist wahrscheinlich, dass dieses Wort, welches also sowohl südlich und nördlich von Haute-Saône als auch im östlichen Teile dieses Departements (n. Poulet) belegt worden ist, früher auch in Pierrecourt wenigstens bekannt gewesen ist.

Ein anderes Beispiel. Für »Staubregen» erwähnt unser Glossaire nur ein *pyâ̊ŭ̈ŭ̈jnĕ̀* »bruiner», welches wohl dem afrz. *plouvignier* entspricht und sich über ein weites Gebiet sowohl in Ost- als Westfrankreich erstreckt (s. »Himmel u. Wetter», II, S. 38). Neben diesem kennt aber das schon obenzitierte Wörterbuch von Poulet auch ein *serignī* für »bruiner», ein Ausdruck, dem wahrscheinlich eine Vorstellung von »Abendfeuchtigkeit», »Abendtau» zugrundeliegt; vgl. afrz. *serein* »vapeur humide qui se produit en été après le coucher du soleil» (Gdfr.), nfrz. id. »humidité qui tombe après le coucher du soleil» (Dictionn. général) und mundartl. *sérẽ, srẽ* für »rosée du matin ou du soir» besonders in Westfrankreich (s. »Himmel u. Wetter», II, S. 96). — Sowie oben hervorgehoben worden

ist, steht zwar die Mundart von Fierrecourt näher zu der von Côte-d'or oder zu der burgundischen Dialektgruppe überhaupt als zu der östlicheren der Franche-Comté. Doch ergiebt sich ein ähnliches Resultat, wenn man die betreffende Ausdrucksweise von Pierrecourt auch mit der in den westlichen, benachbarten Mundarten vergleicht: so sind in der Gegend von Dijon ausser dem obenerwähnten *rabasse* ein *gareau* für »averse» und daneben ein Verbum *raviner* für »pleuvoir avec force» (Cunisset-Carnot) belegt worden, und ein Typus *lavasse, lavace* (vgl. afrz. »En temps de *lavasses* et de pleuyes soudaines», Gdfr.), welches auf dem burgundischen Gebiet bekannt sein dürfte (Fertiault, Dictionnaire du langage pop. verduno-châlonnais; Combier, Dictons en patois de Gremolles, und Mignard, Vocabulaire comparé du dialecte et du patois de la province de Bourgogne) und sich über ein weites, spez. ost- und südfranzösisches Gebiet erstreckt (s. »Himmel u. Wetter», II, S. 51), ist in Pierrecourt unbekannt.

Ein Vergleich mit der obenerwähnten Mundart des Dorfes Petit-Noir in dem benachbarten nördlichen Teile des Dep:s Jura, wo ausser dem obenerwähnten *rabas'* wenigstens zwei andere Bezeichnungen für »Platzregen» zu belegen sind: ein *gherô* (über dieses und das entsprechende, obenerwähnte *gareau* vgl. »Himmel u. Wetter», II, SS. 73, 74) »forte ondée de passage» und *rènsé* »averse de pluie» (Richenet), fällt auch nicht zu Gunsten der Mundart von Pierrecourt aus, wenn es auf den Reichtum von Bezeichnungsweisen ankommt. Ein Verbum *rèsi̯* (= rincer) kommt in Pierrecourt allerdings auch vor und figürlich sogar, wenn von dem Regen die Rede ist: »ĭ sŏ ĕvü̯ byè *rèsi̯*», d. h »wir sind vom Regen durchnässt»; ein besonderer Platzregenname aber, wie *rènsé* oben — eine Bezeichnung, die auch anderswo bekannt ist (s. »Himmel u. Wetter», II, S. 53) —, geht wenigstens der heutigen Mundart von Pierrecourt ab.

Walter O. Streng.

Joh. Storm, Større Fransk Syntax. II. Præpositioner. Kristiania og Kjobenhavn, Gyldendalske Boghandel — Nordisk Forlag, 1914. XII + 161 p. in-8⁰.

Encore plus que dans la première partie de sa *Grande Syntaxe Française* (cf. *Neuph. Mitt.* 1911, p. 33—34), l'auteur donne, dans la seconde partie, à son exposé le caractère d'un

simple recueil de citations systématiquement ordonnées. Le texte propre à M. Storm se borne essentiellement aux rubriques et à quelques brefs éclaircissements utiles. L'élément personnel dans la composition de l'ouvrage semble, par conséquent, jouer un rôle peu important, et, pourtant, quel labeur immense et délicat se cache sous cet entassement d'exemples! C'est que M. Storm n'a pas groupé ses exemples à la légère, mais bien d'une façon méthodique et logique, en tenant compte du développement historique de la langue. Comme l'auteur ne donne que rarement les motifs de ses groupements, il nous est quelquefois difficile de comprendre ses divisions et subdivisions, ainsi que la place de tel ou tel fait syntaxique. Je me bornerai à indiquer quelques cas où il m'a été impossible de bien saisir l'idée de M. Storm.

S. 7, l. 9 d'en bas: L'exemple *Sauter à bas du lit* se trouve parmi d'autres où *à* sert à indiquer «la distance» (*A peu près, A portée de canon*, etc.). Je le rangerais plutôt à côté de ceux (3 a) où il s'agit d'un mouvement dans une certaine direction (cf. *Je sautais à terre* p. 2, l. 9 d'en bas). De même l'exemple *Arriver à un point* (p. 8, l. 10) me semble appartenir au groupe 3 a. — Parmi les exemples d'un *de* instrumental correspondant à l'*ablativus copiae* du latin (*fournir, munir, couvrir de*, etc.), nous lisons p. 41, l. 5—6: *Je n'ai jamais su de combien elle était, ma dot.* N'y a-t-il pas là plutôt un *de* instrumental indiquant la matière dont se compose quelque chose (4 a *β*, p. 38)? — Les exemples *Payer de sa personne* et *Ce combat, où trois maréchaux de France donnaient de leur personne*, donnés p. 42 sous *e (prix)*, auraient mieux été à leur place p. 39, au troisième alinéa d'en bas (*assister, marcher, parler, payer de sa personne*), ou bien tout cet alinéa aurait dû être donné à la p. 42, à la suite de *e*, premier alinéa. — L'exemple *Les étables regorgeaient de bétail* (p. 43, l. 4) n'est pas à sa place parmi les cas où un *de* instrumental dépend d'un «adjectif». — Les exemples *un ciel parsemé d'étoiles* et *Un bracelet constellé de diamants* (*de* causal, p. 50, k, premier alinéa) appartiennent plutôt à la p. 41 (*planté, couronné, peuplé de*, etc.). — L'exemple *Avoir les qualités de ses défauts* (p. 57, § 8, a, dernier exemple) me paraît fournir le cas d'un génitif possessif ordinaire. — Les exemples *Ah! dit la dame entre ses dents* et *Il jurait entre ses dents* (p. 122, § 3, a) se sont, à coup sûr, égarés parmi ceux où *entre* veut dire «au milieu de» ou bien s'emploie en parlant de personnes qui sont ensemble (*Entre amis*); ils appartiennant au § 2.

Il se rencontre quelques assertions incorrectes au sujet des

explications étymologiques des prépositions: P. 108, note 2: *Aval* et *amont* ne sont pas dérivés des verbes *avaler* et *monter*; ce sont des locutions prépositionnelles primitives. *Avaler* est, au contraire, une formation parasynthétique de l'anc. fr. *a val*. — P. 120, chap. XXXIV, 1. *Dessus* ne vient pas de *de sur*, influencé par *dessous*. *Sus* est du bon a. fr. — P. 124, chap. XL, 1. L'*e* de *jusque* demande une explication à part (influence du fr. *que*?). *De-usque* aurait donné **jusc* (cf. lat. vulg. *cinque* > *cinq*). — P. 141, chap. LX, 1. La forme normale de l'anc. fr. était *soz*, pas *sotz*.

Il est regrettable qu'un assez grand nombre de fautes d'impression défigurent les exemples.

A. Wallensköld.

Maurice Grammont, Traité pratique de Prononciation française. Paris, Libr. Delagrave, 1914. 231 p. in-8°. Prix: 2 fr. 50.

M. Maurice Grammont, le savant professeur de l'Université de Montpellier, a eu l'occasion, durant les années de son enseignement, d'observer en détail les difficultés que présente aux étrangers et aux provinciaux l'étude de la bonne prononciation française. Il a voulu pour sa part contribuer à expliquer ces difficultés et à donner son avis sur ce qu'il considère comme le français de bon aloi. Voilà le but de son *Traité pratique de prononciation française*.

Pour le dire tout de suite, M. Grammont me semble avoir rempli sa tâche d'une manière excellente. Le livre est plein de remarques judicieuses et de comparaisons intéressantes avec la prononciation des Méridionaux, des Allemands, des Anglais, des Suédois, des Slaves, et même des Annamites, comparaisons amenées sans doute un peu au hasard par la présence d'élèves étrangers aux cours de M. Grammont. J'ai noté spécialement les passages si instructifs sur les différentes façons de prononcer l'*r* français (p. 66—68), sur l'*e* caduc (p. 105—119) et sur le mouvement musical des phrases (p. 151—192).

Ce qu'il y a de spécialement nouveau au point de vue méthodique dans l'ouvrage de M. Grammont, ce sont les morceaux de lecture dont l'auteur a fait suivre la plupart des chapitres. Ces morceaux de lecture, tirés des meilleurs auteurs français, sont choisis de telle façon qu'ils contiennent des exemples des problèmes phonétiques traités dans le chapitre

qui les précède, et servent ainsi d'exercices de répétition. A cet effet les phonèmes dont il s'agit sont mis en italiques. Mais ici, j'aurai une réserve à faire. L'auteur aurait dû de quelque façon distinguer, dans les morceaux de lecture, deux phonèmes confondus dans l'orthographe, tels les deux *o*, les deux *a* et les deux *e*. Maintenant, un lecteur étranger hésite forcément souvent entre l'une et l'autre prononciation, d'autant plus que, p. ex. pour la lettre *a*, le choix entre l'*a* postérieur et l'*a* antérieur est parfois difficile à faire.

Une petite remarque pour finir: en parlant de la longueur des voyelles toniques devant certaines consonnes finales (p. 16, 29, 37, etc.), M. Grammont mentionne aussi «*v* final». Mais *v* peut être suivi d'un *r*, témoin les exemples que donne l'auteur lui-même (*Louvre, poivre, chèvre,* etc.).

A. Wallensköld.

Hanna Andersin, Engelsk grammatik för nybegynnare. Utgiven av *Anna Bohnhof* och *Hanna Granström.* Helsingfors, Otava, 1915. 78 S. 8:o. Preis brosch. Fmk 1: 75. — Auch finnische Ausgabe: »Englannin kieliopin alkeet». Beide Bücher sind auch mit englischem Titelblatt versehen: »A short English Grammar».

Das vorliegende Lehrbuch ist, wie aus dem Vorwort hervorgeht, auf Grund eines Entwurfes der verstorbenen hochverdienten Lehrerin Frl. H. Andersin von Frl. A. Bohnhof und Frl. H. Granström herausgegeben worden. Mit Ausnahme der kurzen Laut- und Aussprachelehre (S. 69—78) ist das Buch durchgehends in englischer Sprache abgefasst. Ob dieses dem grammatischen Unterricht zum Vorteil gereicht, zumal wo dem englischen Sprachstudium so wenig Zeit gewidmet werden kann wie in unseren Schulen, ist eine Frage, über welche sich streiten lässt. Einzelnen in den Regeln vorkommenden schwierigeren Wörtern ist in Parenthese eine Übersetzung beigefügt worden. In dieser Beziehung hätten die Herausgeberinnen m. E. bedeutend freigiebiger sein sollen. Ausdrücke wie »limiting qualifier» (S. 4), »restrictive clauses» (S. 28) u. ä. hätten entschieden eine Übersetzung verdient.

Die Grammatik, die auf den Rez. überhaupt einen vorteilhaften Eindruck gemacht hat, wird ohne Zweifel dem englischen Unterricht in unseren Schulen gute Dienste leisten können.

SHL
WITHDRAWN

In bezug auf die grössere oder geringere Ausführlichkeit, mit welcher einzelne Teile des Stoffes in einer kurzen Elementargrammatik behandelt werden sollten, kann man selbstverständlich oft verschiedener Ansicht sein. Das wichtige Kapitel über die Verbalform auf *-ing* (§ 73) ist m. E. entschieden zu knapp; Beispiele mit possessiver Bestimmung der Gerundialform hätten nicht fehlen sollen. Im Vergleich damit ist z. B. die Behandlung der »Equivalents of the Swedish *det*» (§ 32) recht weitläufig — vor allem die ziemlich komplizierte Regel über den Gebrauch von *so*. Die Regeln über die Stellung des Adverbs (§ 26) sind nicht gut ausgefallen; aus der ersten Regel ist, wie aus den Beispielen hervorgeht, jedenfalls die Bestimmung »transitive» zu streichen.

An Einzelheiten sei noch angeführt:

§ 17 Note ist das Beispiel *a two-wheeled cart* zu streichen. — § 18 Note: streiche die Worte »when used without the article». — § 20. *lately*, übers. nyligen, nyss. — § 25 Note 1 ist die Regel nicht klar formuliert. — § 33 ist das Beispiel *I beg your pardon* zu streichen; die Regel 2 ist nicht gut formuliert. — § 34. In dem Beispiel *To help oneself is a duty* ist *oneself* keineswegs emphatisch, sondern reflexiv. — § 40. Da bei *who, whom, whose* die Stellung im Satze angegeben wird, hätte dieses auch bei *that* geschehen können. — § 49. Die Regel für *some* ist nicht richtig begrenzt und stimmt zu den gegebenen Beispielen nicht. — § 57. Die phonetischen Transkriptionen zu einigen Hilfverbsformen geben z. T. zu ausschliesslich die Kurzformen der schnellen Alltagssprache wieder. — § 59. Aus der Übersichtstabelle der modalen Hilfsverba sowie aus den Ausführungen in § 60 erhält man die durchaus falsche Vorstellung, dass *ought to* ein Präteritum zu *must* wäre. — § 65. In den Paradigmen hätte altem Herkommen gemäss das »regelmässige» Verb vor dem »unregelmässigen» stehen sollen. — § 66. In der zweiten Regel über den Gebrauch von *do* hätte hervorgehoben werden können, dass der fragende Ausdruck Subjekt des Satzes ist. — § 69. Zur gegebenen, unbefriedigenden Regel stimmen höchstens das 2. und 3. Beispiel. — § 71. Unter den Verben, denen ein Infinitiv ohne *to* folgt, hätten auch *let* und *make* Platz finden können. — § 81. Ein nützliches Beispiel zur Präp. *in* wäre *in the country* gewesen. — § 83. Unbegreiflich ist, warum zwar *either — or* unter den »alternative» aber *neither—nor* unter den »copulative» Konjunkt. steht. — § 84. Die Übersetzung des temporalen *as* ist nicht befriedigend. — § 85. In der Regel für *that* ist »generally», jeden-

falls für die Subjektssätze, ein viel zu starker Ausdruck. — Lautlehre § 4: Die Behauptung, engl. *u* nähere sich schwed. *o* kann leicht irreführen. Dass mit der komplizierten Beschreibung des Vokals in *but* dem Schüler wirklich geholfen ist, lässt sich bezweifeln. — § 6. Die Regel für auslaut. *-r* gilt nicht nur von »Kleinwörtern». — § 10. Die »Anmärkningar» sind in ihrer gedrängten Kürze nicht immer klar. — § 11. Unter Beispielen für »stummes» *g* vermisst man den Typus *gnaw*. — § 12. Die zweite Regel für *r* ist unklar abgefasst.

In bezug auf die Korrektur lässt das Lehrbuch leider nicht wenig zu wünschen übrig. Mehrere mal sind in die schwedische Ausgabe finnische Wörter hineingeraten; derartiges habe ich auf den Seiten 13, 20, 21, 26, 30 u. 37 notiert. Von Druckfehlern sind mir aufgefallen: S. 14, Z. 14 *onea* für *ones*; 14,16 *wathh* f. *watch*; 14,6 v. u. *Englich* f. *-ish*; 16,10 mœ f. mœə; 21,3 *forth* f. *fourth*; 21,2 v. u. hiepni f. heipni; 32,9 *verything* f. *everything*; 33,11 *witbout* f. *without*; 35.7 *walking* f. *working*; 35,9 ist die Transkription sehr nachlässig; 43,7 v. u. wird *I* mit »du» übersetzt; 44,6 v. u. rethoric f. rhetoric; S. 46—47 sind die Transkriptionen ai(ʃ)l, wi:(ʃ)l etc. ganz irreführend; 54,2—4 sind die Buchstaben mehrerer Zeilen sehr in Unordnung geraten; 57,1 *acame* f. *came*; 58,2 fryra f. frysa; 58,4 komna f. komma; 59, note 1 Engelska f. engelska; 77.3 faiəs f. faiəz. Einigemal kommen in bezug auf Kursivierung Inkonsequenzen vor, so S. 13,5 14,3 76.18 77,14 u. s v. u. 78,3. Auch sonst kommen einige kleinere typographische Inkorrektheiten vor. — Die finnische Ausgabe habe ich nicht genau durchgesehen; von den oben erwähnten Druckfehlern kommen mehrere auch dort vor.

U. Lindelöf.

John Walter Good, Studies in the Milton Tradition. University of Illinois Studies in Language and Literature, Vol. I, N:os 3 and 4. Urbana, 1915. 310 S. gr. 8:o.

Diese umfangreiche Abhandlung, eine Doktordissertation der Universität von Illinois, zeugt wie so viele andere amerikanische Abhandlungen aus den letzten Jahren von dem Eifer und dem Erfolg, womit das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen jenseit des Ozeans getrieben wird. Der Verfasser sucht in seinem Buche zu beweisen, dass der Einfluss Miltons auf die englische Litteratur und Kultur im achtzehn-

ten Jahrhundert viel grösser gewesen ist, als man überhaupt zuzugeben bereit gewesen ist, und dass dabei vor allem Miltons Hauptwerk *Paradise Lost* die stärkste Einwirkung ausgeübt hat. Der von einigen Gelehrten so stark hervorgehobene Einfluss von Miltons kleineren Gedichten ist nach der Ansicht des Verfassers mit demjenigen des grossen Epos gar nicht zu vergleichen, wenn auch besonders für die wachsende romantische Bewegung im letzten Drittel des 18. Jahrhunderts auch die kleineren Gedichte nicht selten vorbildlich wirken. Zur Stütze seiner These giebt der Verf. in mehreren ausführlichen Kapiteln chronologisch geordnete Übersichten sämtlicher Ausgaben von Miltons Werken sowie der biographischen und kritischen Behandlung und Würdigung des Dichters bis auf ca. 1800. Ausserdem führt er dem Leser ein 60 Seiten langes Zitatenverzeichnis von »Poetical Tributes to Milton» vor. In einer Reihe von nachträglichen Kapiteln bespricht der Verf. verschiedene spezielle Punkte, die mit seiner These in Berührung stehen. Eine ausführliche Bibliographie, wo unter den grösseren Miltonbiographien eigentümlicherweise das bekannte Werk von Stern (Milton und seine Zeit) fehlt, und ausführliche Indices schliessen das Werk. — Eine Anmerkung können wir hier leider nicht zurückhalten. Der Verfasser, der die englische Sprache auch in Zitaten und Büchertiteln durchgehends sorgfältig zu behandeln scheint, legt dagegen, sobald es sich um französische oder deutsche Zitate oder Titel handelt, eine geradezu empörende Nachlässigkeit an den Tag. So, um nur ein paar Beispiele anzuführen, steht S. 13 *lectures* für *lecteurs*. *l'eubli* f. *l'oubli*, *Weiner Beiträge Englischen Philogogie (!)* für *Wiener Beitr.* etc.; S. 20 *littérraire*, *la conventions*, *Les Poetes Anglaise* (dieses auch s. 280).

U. Lindelöf.

Carl Collin — Heinz Hungerland, Praktisk hjälpreda vid tysk stilskrivning för skolor och självstudium. Lund 1914.

Die vorliegende Broschüre ist eine vermehrte Auflage des Büchleins »Schwedische Synonymen und ihre Entsprechungen im Deutschen» (Några svenska synonymer och deras återgivande på tyska) von denselben Verfassern. Sie soll hauptsächlich in den obersten Klassen der schwedischen Gymnasien zur Anwendung gelangen und zwar als Ersatz zusammenhängenden Grammatiktreibens, als eine Art Nachschlagebuch

und zugleich Wiederholungskursus der Grammatik, vor allem derjenigen Teile derselben, die besondere Schwierigkeiten bereiten. Der Zweck des Buches ist ein praktischer. Daher seine Verdienste und — Fehler. Als erfahrene Pädagogen (diesen Eindruck habe ich wenigstens von den Verff. bekommen) bieten die Verff. eine gute Auswahl grammatischer und lexikalischer Vokabeln, Wörter und formelhafter Wendungen in alphabetischer Reihenfolge, die ohne Zweifel geeignet sind, das Interesse sowohl der Lehrer als gewissenhafter Schüler zu fesseln.

Wissenschaftliche Ansprüche befriedigt die Zusammenstellung aber durchaus nicht, es mangelt ihr an Vollständigkeit und System und Genauigkeit, was aber in diesem Falle weniger bedeutsam ist.

Nach obenstehender Vorbemerkung gehe ich zu einer kurzen Besprechung einiger Einzelheiten über.

S. 5. Zu den unter 3) verzeichneten Bestimmungswörtern, nach denen das Adjektiv im Nom. und Akk. das Biegungszeichen *-e* bekommt, füge man *andere* hinzu. — *S. 6* steht: »5) Das Adjektiv wird stark flektiert nach den persönl. Pron. im Nom. Sing. Sonst schwach. Merke doch *Uns Deutschen* (Dat.) und *Uns Deutsche* (Ack).» M. E. könnte die Regel eher lauten: *Nach den persönlichen Pronomina wird das Adjektiv stark flektiert.* Es heisst nämlich, wie bekannt, z. B. *mir armem Manne* usw. 7) »Nach allen anderen Wörtern und Biegungsformen (?) schwach». Hier fehlt eine Hindeutung auf die Kardinalzahlwörter, die unter 1)—6) gar nicht erwähnt wurden, und nach denen das Adj. doch stark flektiert wird. — 9) »Adjektive auf *-el, -en, -er* verlieren im Positiv und Komparativ das *-e*», z. B. ein edles Herz. Die Regel ist in der Tat überflüssig und ausserdem sehr schlecht formuliert (*Edel* ist ja auch der Positiv, das *e* bleibt aber doch!). Die Verff. schreiben selbst (S 95): Ich bin des sicheren Glaubens. Man merke weiter Ausdrücke wie »meines eigenen Landes», »eines tapfern Mannes», »eines eingeschriebenen Briefes» usw. — *S. 7* 11) »Zwei gute, alte Freunde, aber: diese zwei guten, alten Freunde». Hier wäre eine Erinnerung an die Regel am Platze gewesen, dass sich das Adj. nach dem zunächst stehenden *flektierten* Bestimmungswort richtet. — Adverb. »Als Adverb wird die unflektierte Form des Adjektivs gebraucht, die die Steigerungsformen des Adjektivs hat, den Superlativ aber *immer* durch *am — sten* bildet.» Die Formulierung von allgemeingültigen Regeln ist überhaupt sehr misslich; auch hier wirkt sie durchaus nicht überzeugend (man vergleiche z. B. *eiligst*, nicht *im geringsten*,

aufs bestimmteste u. ähnl.). — *S. 9* »entweder—oder». Es wäre nützlich gewesen, auch auf die Wortfolge aufmerksam zu machen: Entweder tut er es, oder *er tut* es nicht. — »Beten, zu Gott beten». Es heisst auch: Willst du nicht Gott bitten, dass . . . — *S. 10.* »Die Bergnamen sind Maskulina und stehen mit dem best. Artikel. Ausnahmen: Neutra sind Bergnamen auf Gebirge sowie (!) die Eiffel, die Loreley . . .» Die Formulierung ist nicht gut ausgefallen. Die Bergnamen stehen wohl mit dem Artikel. Das steht fest. Ferner könnte in einer Anmerkung hervorgehoben werden, dass die meisten Bergnamen männl. Geschlecht haben, die mit »Gebirge» zusammengesetzten sind selbstverständlich sächlich, Feminina sind . . . usw. Loreley schreibt man *Lorelei.* — *S. 11* 1) »Der best Art. wird bei Personennamen nicht ausgesetzt». Dieselbe Behauptung wird S. 63 unter dem Stichwort *Personnamn* wiederholt. Richtiger wäre es m. E. von der Behauptung auszugehen, dass die Personennamen sowohl mit als ohne Artikel stehen (Otto oder der Otto). Dies ist nützlich auch für die richtige Auffassung von der Biegung der Personennamen — Das Verzeichnis von Ausdrücken, in denen im Deutschen der Artikel nicht gebraucht wird, könnte ergänzt werden (z. B. Nach Verlauf, von Ansehen, von Jugend auf, von Kindheit an, von Herzen gern, zu Herzen nehmen, über Nacht, fünfter Teil usw.) — *S. 13* »bliva (u. S 63 »Perfectum particip» 2) als passivbildendes Hülfsverbum werden, Perf. part. *worden:* er ist verhaftet worden». Es gibt aber Adjektive, die an Partizipien erinnern, wie z. B. bekannt (vgl. gekannt). Eine Verwechslung beider gibt oft Anlass zu Fehlern. Es wäre daher nützlich gewesen, auch ein Beispiel wie »Er ist bekannt *geworden*» heranzuziehen. — *S. 24.* Unter den »männlichen Flüssenamen» hätten auch der Don, der Glommen, der Lech erwähnt werden sollen. Ferner sind auch andere spanische und italienische Flüssenamen als diejenigen auf *-o*, männlich (z. B. der Guadiana, der Tiber). *Njemen* soll in *Niemen* verbessert werden. — *S. 36* »hålla på att». Als deutsche Entsprechung hätte auch der Ausdruck *in etwas begriffen sein* mit aufgenommen werden können (der Mensch ist ein im Werden begriffenes Naturerzeugnis). — *S. 37* »hämta». Der Bedeutungsunterschied zwischen *holen* und *bringen* geht aus den angeführten Beispielen nicht deutlich hervor. — *S. 43.* In bezug auf die Satzzeichen wird gesagt, dass ihr Gebrauch im allgemeinen demjenigen des Schwedischen entspricht »Doch wird Komma ausgesetzt 1) vor den Konjunktionen aber und sondern, Beisp.: ich kenne ihn seit langer Zeit, aber er

ist nie mein Freund gewesen». Zu bemerken ist aber, dass man auch im Schwedischen Komma vor *men*, *utan* gebraucht, wenn diese Konjunktionen einen Satz einleiten. — *S. 51.* »Weisst du, ob er es hat bezahlen müssen?» Ohne jede Erklärung wird dekretiert, dass »in diesem Falle» das Hülfsverbum haben »also» vor dem Infinitiv steht. Eine ausführlichere Erklärung wäre vonnöten gewesen, etwa so: Wenn das Prädikat aus einer zusammengesetzten Form eines modalen Hülfsverbums in Verbindung mit einem Infinitiv besteht, steht die finite Form von haben auch in dem Nebensatze voran. — *S. 53* »jetzt, nun». Keine Beispiele werden gegeben, um den Bedeutungsunterschied nachzuweisen (der übrigens schwer aufrechtzuerhalten ist). — *S. 66.* »Pres. part. 3) wird bei den Verben bleiben und finden sowie haben durch den Infinitiv ausgedrückt (der t-Laut ist bei hastiger Aussprache (!) verstummt)». Warum man eben bei den genannten Verben es mit der Aussprache so eilig gehabt hätte, bekommt man nicht zu wissen. — *S. 79* »slå sig ner: niederlassen». Soll sein: *sich* niederlassen. — *S. 82* »stiga upp: aufsteigen. Beisp.: Er stieg auf einen Stuhl». Wenn einmal stiga upp *auf*steigen heisst, soll doch das Beispiel lauten: Er stieg auf einen Stuhl *auf*. — *S. 85.* »Die Endungen des Superlativs». Bemerke: Partizipien auf -et bekommen das Zeichen -st, diejenigen auf -t -est, z. B. der geeignet*ste*, der geliebt*este*. — *S. 86.* Unten stehen die Verben gearbeitet, geantwortet, gepredigt. Sie stehen wohl als Beispiele von Verben, deren Stamm auf -d (!) und -t endet. Die Form gepredigt gehört aber nicht hierzu. Predigen ist wie bekannt ein Lehnwort (lat praedicare), und eignet sich auf keinen Fall als Beispiel von der genannten Gruppe von Verben. — Ebenso wenig eignet sich der übrigens richtige Satz »Sie ist als Mann gekleidet» (S. 88) als Beispiel von der Anwendung der Konjunktion als »um vollständige Übereinstimmung auszudrücken». — *S. 93.* »Geht Ihr mit ins Theater?» *Ihr* soll hier mit kleinem Anfangsbuchstaben geschrieben werden. — *S. 95.* In Verbindung mit dem Ausdruck »Er glaubt alles zu wissen» könnte auch der Satztypus »Er glaubt sich reich» erwähnt werden — *S. 99.* »*Ausser* kann als Konjunktion gebraucht werden». Dasselbe gilt aber auch von *statt*, *während* und einigen anderen Präpositionen. — *S. 101.* »Weder er noch sie ist reich». Diese Konstruktion ist die einzig richtige. — *S. 106 ff.* Unter Wörtern, die leicht verwechselt werden können, sind auch folgende zu nennen: Freund,

Freude; Hochzeit (nicht schwed. »högtid»!); der Strauch, der Strauss; gelingen, gelangen; läuten, lauten; ziehen, zeihen.

Endlich sei noch bemerkt, dass die von den Verff. gebrauchten zahlreichen Verkürzungen auf den Leser störend wirken. Solche sind anv. (= användes), änd. (= ändelse), uttr. (= uttryck, uttrycka), subst. infinitiver och subst. adjektiv (= substantiverade infinitiver och adjektiv), sål. äv. (= således även) u. a.

Wer sich von Kleinigkeiten nicht stören lässt, wird aber in dem Büchlein gute und zum Teil sogar interessante Beobachtungen und Hinweise finden.

Ivar Hortling.

Artur Korlén, Kortfattad tysk språklära. Stockholm 1915.

In dieser Zeitschrift wurde Korléns grosse deutsche Grammatik schon früher[1]) ziemlich ausführlich besprochen, und ausserdem wurden einige Prinzipfragen, wozu Korléns Standpunkt den Anlass gab, im Neuphilologischen Verein erörtert.[2]) Es wurde hervorgehoben, dass Korlén der Lautlehre eine vielleicht allzu grosse Aufmerksamkeit widmet; in der Flexionslehre kommen, statt Wortparadigmen, Reihen von vollständigen Sätzen zur Anwendung; die gewöhnliche Einteilung des Deklinationssystems der Substantive (schwache, starke und gemischte Deklination) ist übergeben worden, und als besondere Deklinationsgruppen werden die Typen »der Gedanke des Gedankens die Gedanken» und »das Sofa des Sofas die Sofas» aufgeführt. Die Deklination des Adjektivs hat bei Korlén eine wesentliche Vereinfachung erfahren, indem nur *eine* Biegungsweise anerkannt wird, die charakteristische Biegungszeichen aufweist und zwar entweder am Bestimmungswort oder dem Adjektiv selbst. Das Anredewort »Sie» wird auch als 2. Pers. Sing. bezeichnet. Eine wesentliche Abweichung von früherem Brauch ist der Plan des Verfassers, der Einteilung der Syntax eine Anordnung nach Satzteilen zu Grunde zu legen, ein Verfahren, das nicht ausschliesslich Vorteile hat. Was die Lehre vom Konjunktiv betrifft, stellt Verf. das Vorhandensein eines Präsens Konjunktiv der 1. Sing. sowie 1. und 3. Plur. — ausser bei dem Verbum *sein* — in Abrede. Mit Recht wurde auf die Breite der Dar-

[1] Vgl. Neuph. Mitt. 1914, S. 35 ff.

[2] Vgl. Neuph. Mitt. 1914, S. 219 ff.

stellung, die Fülle der Beispiele und andere Vorteile der Korlénschen Darstellungsweise aufmerksam gemacht.

Die vorliegende »Kurzgefasste deutsche Grammatik» soll für Fortsetzungsklassen der Volksschulen sowie für kommunale Mittelschulen und Realschulen abgezweckt sein. Dass die Sprachformen in ihrer tatsächlichen Anwendung, d. h. in ganzen Sätzen, vorgeführt werden, scheint mir gut begründet zu sein. Ausser der üblichen lateinischen Terminologie wendet Verf. auch eine Verschwedischung der Kunstausdrücke an (z. B. *grundform* = Nominativ, *föremålsform* = Akkusativ, *mottagareform* = Dativ, *ägareform* = Genitiv; bemerke auch die Reihenfolge der Kasus). Die Aussprachebezeichnung ist die des internationalen Hülfsalphabets mit kleineren Veränderungen und Vereinfachungen, die hier ganz am Platze sind.

Mit grossem Vergnügen folgt man den Ausführungen des Verfassers.

Sie zeugen nämlich stets von dem selbständigen grammatischen Schriftsteller, der bisweilen originell und kühn ist, immer aber Vertrauen einflösst. Das Ganze macht den Eindruck von Einheitlichkeit, ein Vorzug, der hervorgehoben zu werden verdient.

Einige Einzelbemerkungen seien mir erlaubt. Was die Bildung der »scha»-, ich- und ach-Laute betrifft, bezweifle ich, dass die Darstellung des Verfassers die allein richtige ist. Ein einfacher Versuch, den jedermann machen kann, überzeugt einen nämlich davon, dass man zur Hervorbringung eines *sch* gar nicht, wie Verf. meint (S. 2), die »Zähne zusammenzubeissen» braucht; auch darf man den vorderen Teil der Zunge an den vorderen Gaumen nicht drücken, denn da entsteht ein Verschlusslaut; ebenso ist es von keinem Belang, die »Lippen vorzuschieben, trichterförmig gerundet». Zur Hervorbringung eines ach-Lautes ist es praktisch genommen gleichgültig, ob die Zähne zusammengebissen sind oder nicht usw. Es scheint dem Rez., als könnten teoretische Erwägungen über die Lautbildung (wenn nicht in ihrer allerelementarsten Form!) vollständig wegfallen, besonders wenn es wie hier eine kurzgefasste Grammatik gilt.

Was die deutsche Aussprache betrifft, steht Rez. grundsätzlich auf einem etwas abweichenden Standpunkte. [1]) Es scheint

---

[1] Vgl. meinen Aufsatz in den Neuph. Mitt. 1911 (S. 109 ff.) »Über die Aussprache des Deutschen», sowie Ivar Hortling, Tysk grammatik. Helsingfors 1912.

mir nämlich, dass die Bühnenaussprache, die wie bekannt ihren Einzug hält an den deutschen Universitäten und in den *Schulen*, auch bei uns die normgebende sein sollte.

Der Nasallaut scheint den Schweden besondere Schwierigkeiten zu bieten. Darauf hin deuten auch ein paar Wörter, die der Verf. in Lautschrift fälschlich wiedergibt, nämlich Bonbon (S. 19) und Teint (S. 22). Nach dem Verf. ist die Aussprache *bɔŋbɔŋ* und *tɛŋ*, was in *bɔ̃:bɔ̃:* und *tɛ̃:* zu verbessern ist, also mit Nasal und langem Vokal.

An einigen Stellen könnte man kleine Inkonsequenzen nachweisen, so z. B. wenn Verf. (S. 10) für schwed. *kön* den lat. Ausdruck genus anführt, in demselben Stücke aber nur von *ental* und *flertal* (= singularis und pluralis) redet. — In dem Kapitel von den modalen Hülfsverben (S. 68 f.) gibt Verf. sowohl Singular- als Pluralformen von *dürfen, können* und *wollen;* konsequent hätte der Pluralstamm auch von *mögen* und *müssen* angeführt werden können. — Das Verbum *wissen* wird im Zusammenhang mit den genannten Verben mit aufgenommen, was ja in bezug auf die Bildung des Präsens berechtigt ist. Es wäre aber nützlich gewesen, darauf hinzuweisen, dass dem Verbum *wissen* ein »starkes Partizip» fehlt, sowie dass ein Infinitiv*objekt* nach wissen mit *zu* steht. — S. 99. Eine besondere Benennung für die Bestimmungen eines Adjektivs und Adverbs fehlt.

Die Darstellung ist im allgemeinen klar und überzeugend. An einigen Stellen hätte allerdings eine andere typographische Anordnung grössere Übersichtlichkeit verliehen (vgl. z. B. die Behandlung der Pronomina u. a.). — Etwas dunkel oder wenigstens weniger gelungen scheint dem Rez. die Rede von dem »-*e* der Mehrzahlgrundformen der Substantive auf -el, -en, -er» (S. 17). Auch haben wie bekannt viele von diesen Substantiven den Umlaut (vgl. Acker, Apfel, Boden, Bruder, Faden, Garten, Graben u a. m.) — S. 47, *Märk 2* könnte eine glücklichere Formulierung bekommen haben. — S. 30. »Adjektive, die Sprachen bezeichnen.» Die Behauptung des Verfassers, dass das Adjektiv »doch flektiert wird in dem Ausdruck *das Deutsche* ist eine schwere Sprache» wirkt etwas willkürlich. Ist es doch bekannt, dass diese Adjektive gebeugt werden, wenn der bestimmte Artikel unmittelbar vorangeht, sonst nicht. — S. 18. »Welche ist die Farbe» (statt: *welches* ist d. F.). — S. 34. »Er soll sich unser nicht schämen brauchen» (= zu schämen b.). — S. 50. »Såsom antworten böjas (d. h. mit *-ete* im Imperf.) ord på -ten, -den och -nen». Vgl. doch meinen (mein*te*), verei-

nen (verein*te*) u. ähnl. — S. 32 ein Druckfehler: tausend [-zent] pro: [-zənt] [1].

Noch ein paar Prinzipfragen. Verf. gibt S. 26 u. a. folgende Beispiele: Heinrich ist *der fleissigste* von allen, Heinrich ist *am fleissigsten* von allen; diese Qualität ist *die beste* (oder: *am besten*); es ist *das beste*, Sie nehmen sie (oder: *am besten* . .).

Der prädikative Superlativ wird bekanntlich zuweilen mit *am* gebildet. Das geschieht aber nur dann, wenn der betreffende Gegenstand mit anderen *nicht verglichen* wird; oder aber, wenn wir es mit einem *adverbialen Superlativ* zu tun haben. Ein Satz wie »Heinrich ist *am fleissigsten* von allen» dürfte sich nicht verteidigen lassen, wohl aber das zweite Beispiel (diese Qualität ist *am besten*); das letzte Beispiel ist kein Deutsch. Der Superlativ nähert sich hier einem Adverbial, schon deshalb müsste nur *am besten* gebraucht werden (auch der Nebensatz klingt sehr gekünstelt, besser: dass Sie sie nehmen).

S. 89 spricht der Verf. von »Efterställda försättningsord» (= *nach*gestellte *Vor*setzwörter), was ja ein Unsinn ist. Es kann aber bezweifelt werden, ob wir es in den angeführten Beispielen überhaupt mit Postpositionen zu tun haben. In Sätzen wie »Der Kellner setzte ihm einen Teller Suppe *vor*; man hört Ihnen den Ausländer *an*; sie riefen ihr *zu*» sind die kursivierten Wörter *Adverbien*. Sie werden nämlich hier als mehr oder weniger selbständige Satzglieder gebraucht. Man vergleiche Ausdrücke wie Jemandem etwas ablauschen (man lauschte ihm das *ab*), sich einer Person annehmen (er nahm sich meiner *an*), in denen wohl *ab* und *an* auf keinen Fall für Postpositionen gehalten werden können (man beachte die Rektion, die durch die verbale Bedeutung bedingt ist). Ebenfalls scheint mir die Kasusform in den Ausdrücken *jemandem* (etwas) vorsetzen, anhören, zurufen von der verbalen Bedeutung abhängig zu sein, keineswegs Rektionsformen, die etwa durch »Präpositionen» bedingt wären. Man vergleiche weiter: *jemandem* etwas nehmen, rauben, stehlen, bei denen kein verstärkendes Adverb nötig ist (wie im Schwedischen), sowie die Ausdrücke auf mich *zu*, von Jugend *auf*, von Kindheit *an* u. ähnl. wo *zu*, *auf* und *an* reine Adverbien sind.

Ivar Hortling.

---

[1] Vgl. die Vorrede des Verf. S. V, Z. 15 v. o.

Collin—Hungerland, Anmärkningar till prepositionerna i tyskan. Lund, 1914.

Das Büchlein enthält eine Menge wertvoller Anweisungen zum richtigen Gebrauch der Präpositionen. Bei mündlichen und schriftlichen Übersetzungen wird das Heftchen gute Dienste leisten. Was die Schwierigkeiten beim Gebrauch der deutschen Präpositionen betrifft, haben wir ungefähr ähnliche Erfahrungen gemacht wie die Verff. Auch enthalten unsere Lehrbücher zum Teil ähnliche Beispiele wie das vorliegende Heftchen. Doch, wer möchte es leugnen, dass eine Zusammenstellung, wie sie die Verff. gemacht haben, grossen praktischen Wert besitzt? Einige kleine Anmerkungen seien gestattet. S. 11: »Er hat grosse Stiefel an». M. E. ist *an* hier keine Präposition, sondern ein Adverb. Ebenfalls *auf* in dem Satze »Er setzte den Hut auf». — Eine etwas misslungene Formulierung haben einige Sätze bekommen. S. 13: »Om rum (= i fråga om rum) uttrycker bei belägenhet vid en stad» usw. — S. 16: »Obs! Recht an eine Wiese» ist dunkel. — S. 18: »12. Endast prepositionerna anstatt, ohne, um få styra infinitiv, *det senare* (?) dock endast i den finala betydelsen för att». — Die vielen Verkürzungen wirken störend, z. B. »i förb. med von» (= i förbindelse med von), »jem.» (= jemand), »följande uttr.» (= uttryck) u. a. m.

I. Hg.

Carl Collin, Tyska översättningsövningar. Lund 1913.

Enthält eine grosse Anzahl Übersetzungsaufgaben (Schwedisch-Deutsch) für die höheren Unterrichtsstufen. Die Texte sind im allgemeinen mit Sorgfalt ausgearbeitet (merke jedoch z. B. den ersten Satz im Stück 92!); sie sind zum Teil recht schwer, so dass sie ohne gründliche Vorbereitung von seiten des Lehrers von den Schülern nicht übersetzt werden können. Ein Vokabular ist deshalb sehr erwünscht.

I. Hg.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 27. November 1915. Anwesend: der Ehrenpräsident Professor *Söderhjelm*, der Vorstand und 14 Vereinsmitglieder, sowie als eingeladener Gast Doktor *E. A. Tunkelo*.

§ 1.

Das Protokoll vom 23. Oktober wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neues Mitglied wurde Stud. *Armas Lindstedt* aufgenommen.

§ 3.

Zu Revisoren wurden gewählt Frl. *Snabb* und Mag. *Cronvall* mit Frl. *Svea Silander* als Suppleant.

§ 4.

Prof. *Suolahti* erstattete in deutscher Sprache ausführlichen Bericht über Erik Wellanders Schrift Om betydelseutvecklingens lagbundenhet (Über die Gesetzmässigkeit der Bedeutungsentwickelung).

§ 5.

Prof. *Karsten* referierte einen Teil seiner bald erscheinenden grösseren Arbeit Germanisch-finnische Lehnwortstudien, worin die Chronologie der germanischen Lautverschiebung behandelt wird. Diese in der Sprachwissenschaft viel erörterte Frage steht in engem Zusammenhang mit der Frage nach dem ersten Auftreten der germanischen Völkerstämme mit einer Sprache ausgeprägt germanischen Charakters. Der Vortrag rief eine kürzere Diskussion hervor, wobei u. a. Professor *Pipping* die Beweisführung des Vortragenden in der Hauptsache überzeugend fand.

In fidem:
Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 29. Januar 1916. Anwesend: der zweite Vorsitzende Professor *Suolahti* und 23 Vereinsmitglieder, sowie als Gäste Professor *J. J. Mikkola* und die Doktoren *K. Cannelin* und *G. J. Ramstedt.*

§ 1.

Der zweite Vorsitzende, Prof. *Suolahti*, meldete, dass der Präsident des Vereins verhindert sei, in dieser Sitzung den Vorsitz zu führen.

§ 2.

Das Protokoll vom 27. November wurde verlesen und geschlossen.

§ 3.

Der Vorsitzende verlas folgenden Bericht der Revisoren über die Kassenverwaltung des Vereins für die Periode 1. Januar 1915 — 1. Januar 1916:

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1. Januar 1915 — 1. Januar 1916.

Einnahmen:

Kassenbestand am 1. Januar 1915	F. M.	613: 96
Zinsen für das Jahr 1915	»	17: 04
Jahresabgaben der Mitglieder	»	816: —
Abonnements und verkaufte Exemplare der Neuphil. Mitt.	»	389: 42
Vom Consistorium Academicum für die Neuphil. Mitt. angewiesen	»	500: —
Summe	F. M.	2,336: 42

Ausgaben:

Druckkosten	F. M.	1,341: 52
Sprachliche Revision der Neuphil. Mitt. 1915		160: 25
Porti und Expedition der Neuphil. Mitt. . .	»	136: 73
Anzeigen	»	91: 44
Jahresfest	»	21: 55
Bedienung und Einkassierung	»	48: 80
Verschiedenes	»	12: —
Kassenbestand am 31. Dez. 1915	»	524: 13
Summe	F. M.	2,336: 42

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Helsingfors den 18. Januar 1916.

Elin Snabb. *Uno Cronwall.*

Dem Kassenverwalter wurde Decharge erteilt.

§ 4.

Als neues Mitglied wurde vorgeschlagen und aufgenommen Student *Marjo Kupiainen.*

§ 5.

Professor *Mikkola* hielt einen Vortrag über die geographische Verbreitung gewisser phonetischer Erscheinungen.

Der Vortragende ging in seiner Darstellung von dem Griechischen aus und stellte einen deutlichen Lautübergang *u* > *y* > *i* fest. Dann ging er zu den albanischen Lehnwörtern im Kroatischen über, welche ähnliche Lautübergänge aufweisen und machte darauf aufmerksam, dass auch das Rätoromanische (Tirol, Schweiz), das dieselben Lautübergänge hat, früher mit dem dalmatischen Dialekt in ununterbrochener Berührung gestanden hat. Diese Erscheinung habe wahrscheinlich im Süden ihren Anfang genommen. Ferner könnten analoge Lautübergänge (*ē* > *eä*) in einem Gebiete nachgewiesen werden, das sich von der Balkangegend und der Mündung der Donau nordwärts, von Bulgarien über Rumänien und Polen, erstreckt. Prof. Mikkola berührte dann die Frage nach der Behandlung des *a* vor Nasal (*an* > *än*). Im Altgermanischen ging bekanntlich das *n* in der Verbindung *ns* verloren und der vorhergehende Vokal wurde nasaliert. Diese Erscheinung, die sich z. B. in dem germ. *Gans*, schwed. *gås*, niederd. *gōs* wiederspiegelt, hat sich bis südlich vom Finnischen Meerbusen verbreitet, z. B. ins Estnische. Überhaupt hob der Vortragende die Bedeutung der Einwirkung verschiedener politischer Staatsformen auf die Spracherscheinungen, in diesem Falle die Lautübergänge, hervor, während man bisher hauptsächlich rein linguistische Treibkräfte inbezug auf die Lautübergänge betont hat.

An der Diskussion, die der Vortrag hervorrief, beteiligten sich die Herren *Tallgren*, *Ramstedt* und *Mikkola*.

§ 6.

Professor *Lindelöf* besprach die bekannte Arbeit des schwedischen Gelehrten Doktor Emil Hägg: De svenska läroverkens förfall (Der Verfall der schwedischen Lehranstalten). Er fand überhaupt die Darstellungsweise des Verf. sehr fesselnd, obgleich er sich des Gefühles nicht erwehren konnte, dass Verf. seine Behauptungen und scharfen Angriffe nicht immer genügend motiviert und oft einem tendentiösen »J'accuse» anheimfällt. — Rez. gab zuerst ein kurzes Resumee über die seit 1905 bestehende Organisation der schwedischen Schulen. Dann betonte er, dass schon der Titel des Buches (»Verfall») kein entwicklungsgeschichtliches Gepräge trage, um so weniger, wenn der vermeintliche Verfall auf der Schulorganisation beruhen soll. Verf. findet, dass »die Milde und Nachgibigkeit», die überall in der modernen Schule, auch in den Nachbarländern Schwedens, Eingang gefunden hat, mit »der vollen Strenge des Gesetzes» vertilgt werden sollte. Selbst ein eifriger Anhänger der Lateinschule, findet Verf. den modernsprachlichen Unterricht ganz verfehlt, was er durch Vorführen der Resultate zu beweisen glaubt. Rez. fand die Urteile über die Kenntnisse der Schüler einfach »herzlos». Verf. richtet eine scharfe Anklage gegen die Tendenz, mit allen Mitteln auch die minderwertigsten Schüler zur Versetzung in höhere Klassen zu verhelfen, was er »Humanitätsduselei» nennt. Es bedürfe einer schonungslosen Auslese, um auf den höheren Stufen dem Unterricht ein wissenschaftliches Gepräge verleihen zu können. Rez. fand diesen Punkt sehr beachtenswert, bezeichnete es sogar als eine Lebensfrage für uns, dass ein Umschwung der Betrachtungsweise eintritt. Das zweite Kapitel betitelt Verf. »Pädagogik der Seidenhandschuhe», womit er das Bestreben bezeichnet, den Weg zur Erlangung von Kenntnissen womöglich zu schlichten. Besonders schlecht sei die Wahlfreiheit der Unterrichtsfächer ausgefallen, wie auch das vorschriftsmässige Gebot, das Gedächtnis der jüngeren Schüler so wenig wie möglich zu belasten. Auch sei es ganz verkehrt, den Unterricht möglichst »unterhaltend» zu machen, denn dadurch werde das Pflichtgefühl der Schüler abgestumpft. Verf. findet, dass die Lehrerausbildung in Schweden überhaupt befriedigend ist, die Unterrichtsmethode sei aber durchaus verkehrt. Was besonders den Unterricht der modernen Sprachen betrifft, habe die direkte Methode, die immer mehr Eingang gefunden, ein gründliches Grammatiktreiben versäumt, was wiederum zur Folge gehabt hat, dass

die Schüler gar keine Sicherheit besitzen in der Ausführung schriftlicher Arbeiten. Ausserdem seien die Lehrbücher durch und durch geringhaltig. An die Stelle der Realien sollte wirklich bildende Lektüre treten. Überhaupt habe der modernsprachliche Unterricht keine Bedeutung, wenn sie durch klassische Lektüre nicht unterstützt wird. Die schwedische Schule bedürfe einer gründlichen Reform. — Rez. betonte den Übelstand, worin wir uns befinden, dass keine Sprache im Schulunterricht eine wirklich zentrale Stellung einnimmt. Es wäre sehr misslich, die Lateinschule vollständig auszumustern.

Oberlehrer Doktor *Hagfors* glaubte, dass der Tadel Dr. Häggs, wenigstens im Hinblick auf den modernsprachlichen Unterricht, unsere Schulen nicht treffe. Wir treiben doch sogar sehr gründlich Grammatik, auch sind unsere Lehrbücher befriedigend. Dr. *Hortling* betonte, dass eine Aussonderung der vollständig unbegabten Schüler schon früh stattfinden sollte. Weiter glaubte er, dass die »moderne Richtung» darin sehr sündigt, dass sie es mit der ersten Hauptbedingung aller erzieherischen Tätigkeit, dem Gehorsam, nicht immer ernstlich meint. Das Auswendiglernen sei wohl zu empfehlen, doch könne es auch missbraucht werden, besonders wenn es sich um Fächer handelt, für die der Schüler keine Veranlagung besitzt. Auf eine wirklich bildende Lektüre sei grosses Gewicht zu legen. Die Idealmethode sei die direkte Methode. Für ihre Durchführung seien methodisch ausgearbeitete Lehrbücher vonnöten. Solche haben wir aber nicht, höchstens für die unteren Stufen. — Frau *Freudenthal* meinte, das Latein sei kein unumgängliches Bildungsmittel. Sie fand, dass unsere Schüler schon durch die vielen Sprachen, die sie zu lernen gezwungen sind, eine genügende grammatische Schulung bekommen. — Prof. *Suolahti* fand in den Ansichten des Verf. viel Beachtenswertes, anderes komme ihm veraltet vor. Meinte, dass es nützlich wäre, durch eine besondere Prüfung — »ein Mittelschulexamen» — die nötige Auslese zu veranstalten. Nur diejenigen Schüler, die eine solche Reifeprüfung bestanden hätten, sollten berechtigt sein, ihre Studien fortzusetzen. Dr. Hägg übertreibe die Bedeutung der klassischen Studien. Auch seine Kritik der neueren Methodik sei übertrieben und mache den Eindruck mangelnder Sachkenntnis. — Lektor *Granit* betonte die Bedeutung der Fachschulen. Weiter wollte er, dass der Unterricht womöglich interessant gemacht werden soll. Auch konnte er eine übertriebene Zucht nicht billigen. Für die grammatische

Schulung sei das Latein von grosser Bedeutung, in anderer Hinsicht könne sein Bildungswert durch moderne Litteratur ersetzt werden.

In fidem:
Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins von 26. Februar 1916. Anwesend: der Vorstand und 22 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 29. Januar wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder wurden aufgenommen Lektor *E. Arvela*, Stud. *Erik Anders Berg* und Frl. *Augusta Krook*.

§ 3.

Der Vorsitzende, Prof. *Wallensköld*, meldete, dass die Kriegszensur dem Erscheinen der »Neuphilologischen Mitteilungen» Hindernisse in den Weg gelegt habe. Es wurde daher beschlossen, das Herausgeben der Zeitschrift einstweilen einzustellen.

§ 4.

Zu Mitgliedern des Jahresfestkomitees wurden gewählt: Magg. *Nyman* (Vors.), *Svibergson* und *Furuhjelm* sowie Frll. *Snabb* und *v. Schoultz*.

§ 5.

Prof. *Wallensköld* hielt im Anschluss an Kr. Nyrops Büchlein Frankrig in französischer Sprache einen interessanten Vortrag über die Einwirkung der französischen Kultur auf die Weltzivilisation.

§ 6.

Dr. *Poirot* referierte einen Aufsatz von A. Meillet: La parenté des langues.

In fidem:
Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 15. März 1916 (Jahresfest). Anwesend: der Vorstand und 25 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Dozent *O. J. Tallgren* hielt in französischer Sprache den Festvortrag: »L'Espagne du moyen âge, pays roman et arabe».

§ 2.

Beim Souper teilte der Präsident den Anwesenden ein vom Ehrenpräsidenten, Prof. *W. Söderhjelm*, der verhindert war dem Feste beizuwohnen, an den Verein gerichtetes Grusschreiben mit. Mag *Å. Furuhjelm* hielt eine Rede an den Präsidenten, und eine Nummer der zum Fest herausgegebenen »Unphilologischen Mitteilungen» wurde von Mag. *E. Svibergson* vorgetragen.

§ 3.

Nach dem Souper führten eine Anzahl Mitglieder des Vereins einen zu dieser Gelegenheit verfassten Schwank auf, welcher zum Gegenstand die s. g. imitative Methode hatte (»Eine französische Musterstunde»). Musik und Tanz endeten das gemütliche Beisammensein.

In fidem:
Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 29. April 1916. Anwesend: der Ehrenpräsident Prof. *Söderhjelm*, der Präsident Prof. *Wallensköld* und 23 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Die Protokolle vom 26. Februar und vom 15. März (Jahresfest) wurden verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende verlas ein Glückwunschschreiben zum Jahresfeste von dem Ehrenmitglied des Vereins, Prof. *Gustafsson*, das nicht zeitig genug angelangt war, um bei dem Jahresfest vorgetragen werden zu können.

§ 3.

Als neue Mitglieder wurden aufgenommen: Lehrerin *Marie Weretennikoff*, Studd. *Gerda Wichmann*, *Edit Sjölund*, *Martha Snäll* und Kaufmann *Otto B. Hildén*.

§ 4.

Auf Antrag des Vorsitzenden beschloss der Verein, einen neuen Band der »Mémoires» herauszugeben. Der Vorstand wurde beauftragt, die nötigen Massregeln zu treffen, um die Ausgabe zu besorgen.

§ 5.

Mag. *K. A. Nyman* hielt in französischer Sprache einen Vortrag über die Visionslitteratur des Mittelalters. Der Vortragende berührte zuerst die während der ersten Jahrhunderte in der christlichen Kirche sich geltend machende mystische Richtung, die in der sogenannten Visionslitteratur gipfelte. Nach einem Versuch, psychologisch zu erklären, wie man sich die Entstehung derselben zu denken habe, ging er zur Behandlung der christlichen Visionen über, wobei er sich besonders bei der Apokalypse aufhielt. Darnach wurden die vornehmsten lateinischen Visionen behandelt, z. B. die von Irland herstammenden.

Das grosse Interesse des Mittelalters für das Leben nach dem Tode spiegelt sich aber nicht bloss in der eigentlichen Visionslitteratur ab. Die religiöse Litteratur überhaupt und vor allem die allegorisch-didaktische, bietet solche Motive in Hülle und Fülle. Die ersten Schauspiele, die auf der mittelalterlichen Bühne aufgeführt wurden, schöpften auch aus derselben Quelle. Auch französische Texte, die der Vortragende entdeckt zu haben meinte, weisen auf dasselbe Interesse hin. Ähnliche Motive sind auch in der mittelalterlichen Kunst behandelt. Besonders wurden die Skulpturen hervorgehoben, welche die französischen Kathedrale zieren. Endlich wurde das vornehmste Werk der Visionslitteratur, Dantes Divina Commedia, kurz berührt.

Anlässlich des Vortrages äusserte sich Prof. *Söderhjelm*.

§ 6.

Lektor *Ludvig Granit* hielt einen Vortrag über die Wahl der poetischen Litteratur. Der Vortragende warf im Anschluss an verschiedene Methodiker (Münch, Klinghardt, Thier-

gen, Jespersen, Walter, Viëtor, Sallwürk) einen Blick auf die Prinzipien, die sich bei der Wahl der poetischen Litteratur beim modernsprachlichen Unterricht geltend machen und betonte die Bedeutung der Poesie für die Bildung des Herzens. Die Zahl der Lehrer, die diese Bedeutung nicht anerkennen, sei gering. Bei der Wahl der poetischen Stücke sollten die Alters- und die Entwicklungsstufe der Schüler beachtet werden. Doch sei nachgewiesen, dass z. B. französische Gedichte, welche ein französisches Kind von 5—6 Jahren amüsiert, einem ausländischen Kind von 10 Jahren unterhaltende Lektüre bieten. Auf der Mittelstufe sollen die poetischen Texte leichtfasslich und sprachlich einfach sein. Die Dichter spielen dabei eine weniger wichtige Rolle, doch sollten Goethe, Heine, Geibel nicht fehlen. Im Französischen sollten einfachere Fabeln vorkommen, auch volkstümliche Dichtungen, z. B. von Béranger. Auf der Oberstufe sollten auch Balladen, schwierigere lyrische Gedichte von Goethe, Schiller, usw., sowie dramatische Poesie vorkommen.

Ferner sei auf das Zusammengehörigkeitsprinzip zu achten, d. h. es sollten Gedichte gewählt werden, welche mit der Prosalektüre im Einklang stehen. Lieber möchte man des Guten zu viel als zu wenig haben und lieber gar nichts als schlechte Gedichte. Aus welcher Litteraturperiode sollen die Gedichte gewählt werden? Diese Frage beantwortete der Vortragende folgendermassen. Im Französischen sind die dramatischen Meisterwerke des 17. Jh. (Molières Komödien) zur Schülerlektüre gut geeignet. Im Deutschen Schiller und Goethe. Von den modernen Schriftstellern eignet sich zur Lektüre nur Prosalitteratur.

Oberlehrer Dr. *Uschakoff* meinte, dass die Gedichte in dem grossen Lesebuche, das bis auf die Oberstufe zur Anwendung kommt, eine besondere Abteilung bilden sollten. Prof. *Wallensköld* fand dies aus praktischen Gründen nicht empfehlenswert. Dem Lehrer sei wichtig zu wissen, in welcher Reihenfolge die Gedichte gelernt werden sollen. Dr. *Laurila* hob hervor, dass die VII. Klasse sich für poetische Lektüre am besten eignet, vor allem sollten Balladen und Romanzen gelesen werden. Schiller sei eine Fundgrube, deren antike Motive einen Duft klassischer Bildung verleihen. Die Gefühlslyrik eigne sich hierzu weniger gut. Lektor *Granit* meinte, dass z. B. Goethes Gefühlslyrik in VIII. Klasse nicht fehlen sollte (»Über allen Gipfeln . ., Der du von dem Himmel bist . . «). Er teilte auch nicht die Auffassung Dr. Laurilas inbezug auf die Schillerschen Balladen.

Auf Vorschlag des Vortragenden trat der Verein folgenden Thesen bei:

1) Auf allen Stufen — nicht bloss auf der Mittel- und Oberstufe — sollen Gedichte gelesen werden, die sich zum Memorieren eignen. Dies lässt sich am einfachsten tun, wenn die Lesebücher eine reiche Auswahl poetischer Stücke enthalten.

2) Bei der Aufnahme von einzelnen Gedichten soll, sofern das nur geschehen kann, der Zusammengehörigkeit des Inhalts mit der Prosalitteratur nötige Beachtung geschenkt werden.

3) Die Gedichte sollen nicht nur im Hinblick auf sprachliche Schwierigkeiten gewählt werden, sondern auch mit Rücksicht darauf, wie sie sich für die betreffenden Alters- und Entwicklungsstufen der Schüler eignen.

4) Den Klassikern soll in der dramatischen Poesie vor den Vertretern der neuesten Zeit der Vorrang anerkannt werden.

5) In der deutschen Litteratur soll auf der Oberstufe das Hauptinteresse der Dichtkunst Schillers und Goethes geschenkt werden.

In fidem:
Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 30. September 1916. Anwesend: Vorsitzender Prof. *Wallensköld* und 17 Mitglieder.

§ 1.

In der Abwesenheit des Schriftführers übernahm der Unterzeichnete das Führen des Protokolls.

§ 2.

Das Protokoll vom 29. April wurde verlesen und geschlossen.

§ 3.

Der Unterzeichnete verlas folgenden

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins über das akademische Jahr 1915—1916:

»Im Laufe des Berichtsjahres fanden 7 Sitzungen statt, die durchschnittlich von 21 Mitgliedern besucht waren. Die Programme der Verhandlungen enthielten Vorträge und Bespre-

chungen, die zu längeren oder kürzeren Diskussionen Anlass gaben. Es wurden 8 Vorträge gehalten, von denen 5 wissenschaftlicher, 2 pädagogischer und 1 allgemeinkultureller Art. Ausserdem wurde in den drei ersten Sitzungen des Herbstsemesters der Bericht des vom Staate eingesetzten Grammatik-Komitees einer Detailkritik unterzogen, worüber besondere Diskussionsprotokolle dem Komitee überreicht wurden. Das Jahresfest wurde am 15. März gefeiert.

Die »Neuphilologischen Mitteilungen» erschienen im Jahr 1915 in 4 Lieferungen mit 8 Nummern und 212 Textseiten. Als Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten hat das Consistorium Academicum dem Verein für das Jahr 1915 Finn.M. 500 angewiesen. Im J. 1916 ist bis jetzt zufolge von Seiten der Kriegszensur aufgestellter Hindernisse die Zeitschrift gar nicht erschienen.

Die Mitgliederzahl des Vereins betrug (ausser zwei Ehrenmitgliedern) 142 (gegen 140 im vorigen Jahr), die Zahl der Abonnenten der Neuphilologischen Mitteilungen 96 (bzw. 94).

Der Vorstand bestand aus den Herren Proff. *A. Wallensköld* (Präsident), *H. Suolahti* (Vize-Präsident) und Dr. *I. Hortling* (Schriftführer und Kassenverwalter).

Als Redakteure der Neuphilologischen Mitteilungen fungierten die Herren Proff. *A. Wallensköld* und *H. Suolahti.*

Helsingfors, den 30. September 1916.

Ivar Hortling.»

§ 4.

Als neue Mitglieder wurden vorgeschlagen und gewählt: Cand. phil. Fräul. *Elsa Fontell* und Fräul. *Tyyne Vuorinen.*

§ 5.

Bei der Wahl des Vorstandes wurde der vorige Vorstand wiedergewählt: erster Vorsitzender Prof. *A. Wallensköld*, zweiter Vorsitzender Prof. *H. Suolahti*, Schriftführer Dr. *I. Hortling.* Als Revisoren wurden gewählt: Mag. phil. Fräul. *Elin Snabb* und Mag. phil. *M. Wasenius.*

§ 6.

Der Vorsitzende teilte mit, die Universität habe dem Verein Fmk. 3,000: — als Beitrag zum Bestreiten der Druckkosten des VI. Bandes der »Mémoires» bewilligt.

§ 7.

Dr. *O. Hackman* hielt in schwedischer Sprache einen Vortrag über die geographisch-historische Methode der Sagenforschung.

Es folgte eine kürzere Diskussion, an welcher sich Prof. *Wallensköld* und Dr. *Hackman* beteiligten.

§ 8.

Prof. *Wallensköld* referierte eingehend eine Arbeit von L. Sainéan: L'Argot des Tranchées (Paris, 1915).

In fidem:
Matias Wasenius.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 28. Oktober 1916. Anwesend: der Vorstand und 22 Vereinsmitglieder, sowie als eingeladene Gäste die Drr. *H. Ojansuu, E. A. Tunkelo* und *K. Karjalainen.*

§ 1.

Das Protokoll vom 30. September wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neues Mitglied wurde aufgenommen Mag. phil. *Arnold Nordling.*

§ 3.

Professor *Pipping* hielt in schwedischer Sprache einen Vortrag über in finnischen Ortsnamen steckende germanische Sprachformen. Der Vortragende meinte, germanischer Ursprung könne nachgewiesen werden z. B. in dem finn. Seenamen Wiekijärwi (germ. *wēgi); in dem Städtenamen Kuopio (germ. *hōpia, Bucht; vor der Lautverschiebung entlehnt); in dem Seenamen Nuutajärwi (schw. Notsjö), das mit germ. *hnuþa, Stange, zusammengestellt wurde; ferner in den Seenamen Kultiojärwi im Kirchspiel Hattula (vgl. altschw. gylta, Sau; vor der Lautverschiebung entlehnt) und

Houhajärwi (im Kirchspiel Tyrwis), der in den Liekowesi fliesst (vgl. germ. *hauha, hoch, und *lēga, niedrig; also der hoch- und der niedriggelegene See); in dem Stromschnellennamen Kellokoski (vgl. das in Snorres Edda vorkommende Gioll, das mit dem Verbum gella, läuten, zusammenhängt; also »der Läutende»); in dem Kirchspielnamen Karkku (vgl. isl. hörkl, unebener Boden); in Kaukua, »der hochgelegene See»; usw. Wesunti und Tyrwäntö wurden als Partizipialformen erklärt von der Wz. *wes-, gedeihen, und þurban, Mangel leiden, eine Deutung, die durch ein finnisches Sprichwort gestützt wird: also Wesunti = wo man gut gedeiht, Tyrwäntö = wo man Mangel leidet. In der finn. Wechselform Tyrwäjä ist -jä eine finnische Entsprechung des germ. -nd um Nomina agentis zu bezeichnen. Professor Pipping wies wiederholt auf die Ergebnisse hin, die Professor Karsten in seiner letzten grossen Arbeit über frühe germanische Entlehnungen im Finnischen gewonnen hatte. Ebenfalls germanischen Einfluss spürte der Vortragende in vielen Namen, die sich auf den Religionskult beziehen, z. B. Alkkula (wo Alkku eine vor der Lautverschiebung entlehnte Akkusativform des germ *alhs ist; also »der Tempelplatz»); in dem Namenspaar Katinala-Hattula, das den Beinamen Odins, Hǫttr, enthalte, auf zwei verschiedenen Stadien entlehnt, aber an dieselbe Lokalität gebunden; usw.

Anlässlich des interessanten Vortrages äusserten sich Prof. *Wallensköld*, Dr. *Ojansuu*, Dr. *Tunkelo* und Prof. *J. N. Reuter*.

§ 4.

Dr. *Laurila* referierte die Frage nach den Kulturwörtern in dem modernsprachlichen Unterricht. Durch vieljährige Erfahrung als Examinator hatte der Vortragende die Überzeugung gewonnen, dass die aus finnischen realen Lehranstalten kommenden Studenten manchmal die Bedeutung der allergewöhnlichsten Kulturwörter nicht kennen. Und doch ist, sagte der Vortragende, eine diesbezügliche Kenntnis nicht leere Wortkenntnis sondern vielmehr Sachkenntnis in ihrer konzentriertesten Form. Für die finnischredenden Studenten seien Wörter wie Orient, Kontrolle, Gentleman, Bonbon, Prädestination, Respekt, Approbatur, Prolongation, Religion, Konkurrenz, Opposition, Mythologie, Kommerzienrat, Inspiration, Monarch, Interesse, patriotisch u. a. m. manchmal ganz unbekannt. Eine natürliche Folge dieses Übels sei, dass die genannten

Studenten kaum einen Zeitungsartikel in unseren schwedischen Zeitungen verstünden, die fremde Kulturwörter in Menge enthalten. Dr. Laurila meinte, die Hülfe könnte und sollte von dem französischen Unterricht kommen, der sich für die Erklärung der Kulturwörter am besten eigne. Solche Erklärungen sollten vor allem in den obersten Klassen im Zusammenhang mit dem Textlesen, zum Teil auch im Anschluss an den Grammatikunterricht gegeben werden und zwar ohne besondere Verzeichnisse über die Kulturwörter, also nur wenn die Wörter selbst natürlichen Anlass zu näheren Erörterungen geben. Der Unterricht in den Kulturwörtern dürfe nicht aufs geratewol getrieben werden, sondern der Lehrer solle methodisch verfahren und die Resultate durch passende Extemporalien und schriftliche Übersetzungsübungen kontrollieren.

Das Referat rief eine Diskussion hervor, an der sich Prof. *Wallensköld*, Dr. *Hortling*, Dr. *Hagfors*, Dr. *Tunkelo* und Dr. *Tallgren* beteiligten.

In fidem:
Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 25. November 1916. Anwesend: der Vorstand und 25 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 28. Oktober wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder wurden Frll. Mag. phil. *Carin Rosenius* und Cand. phil. *Agnes Ahlblad* aufgenommen.

§ 3.

Oberlehrer Dr. *Hagfors* referierte die Frage der Maturitätsprüfungen in den modernen Sprachen, welche Frage wieder durch die kürzlich erlassenen neuen Lehrpläne aktuell geworden ist. Der Referent betrachtete sie von folgenden Gesichtspunkten aus: 1) in welcher Klasse sollen die Hinübersetzungen anfangen, 2) wie sind die Schreibübungen in den oberen Klassen anzuordnen, 3) welche Mittel zur Vermehrung des Wortschatzes

der Schüler stehen dem Lehrer zur Verfügung, und 4) nach welchen Prinzipien sollen die schriftlichen Übungen der Schüler beurteilt werden. Da der Ref. davon überzeugt war, dass auch eine Herübersetzung als Maturitätsprüfung gründliche grammatische Einsicht voraussetzt und zwar sowohl in der Syntax als auch in der Formanalyse, so sprach er inbezug auf den ersten Punkt die Ansicht aus, dass zur Befestigung der geübten Formen Hinübersetzung schon auf der unteren und mittleren Stufe vorkommen sollte. Schriftliche Herübersetzungen sollten schon in der fünften Klasse (achtklassiger Lyzéen) angeordnet werden; von der sechsten Klasse an sollten diese Übungen die vorherrschenden sein. Im Hinblick auf den Zweck der schriftlichen Herübersetzungen — Kontrolle der Kenntnisse der Schüler — sollten die Texte womöglich keine für die Schüler unbekannten Wörter enthalten. Die Übersetzungen sollten »so treu wie möglich, so frei wie nötig» ausgeführt werden, ohne Wörterbuch. — Bei der Bearbeitung neuer Texte sollte auf die Wortbildungslehre besonderes Gewicht gelegt werden.

Während der Diskussion, an der sich die Herren *Cannelin*, *Granit*, *Hagfors*, *Hortling*, *Lindelöf*, *Saxén*, *Suolahti* und *Wallensköld* beteiligten, wurden die Gesichtspunkte des Referenten in der Hauptsache genehmigt. Als besonders wichtig für die Vermehrung des Wortschatzes der Schüler wurde die Synonymik hervorgehoben. Bei der Beurteilung der schriftlichen Arbeiten sollte das Hauptgewicht auf richtiges Verständnis des fremden Textes gelegt werden, wiewohl Verstösse gegen die Muttersprache auf keinen Fall unberücksichtigt bleiben dürften. — Überhaupt waren die Redner der Ansicht, dass die neue Ordnung keine wesentlichen Veränderungen in der modernsprachlichen Methodik zur Folge zu haben brauche. Die Reform wurde im grossen und ganzen als ein Fortschritt betrachtet. Nur ein Redner (Prof. *Wallensköld*) wollte darin eine Veroberflächlichung des Unterrichts sehen, während andere wiederum meinten, alles beruhe darauf, wie gewissenhaft die betreffenden Lehrer ihre Aufgabe betrachteten. — Eine natürliche Folge der Reform sei höchstens eine kvantitative Beschränkung des Grammatikstudiums, was aber auf die Gründlichkeit der Studien keinen Einfluss ausüben dürfe.

In fidem:,
Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 27. Januar 1917. Anwesend: der Vorstand und 23 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 25. November 1916 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder wurden aufgenommen die Studenten *Lydia Alén* und *Tyyne Ylppö*, Dr. phil. *Knut Cannelin*, Oberlehrer *Ralf Saxén*, Professor *W. Schischmarev*, Cand. phil. *Aili Sykäri*.

§ 3.

Der Vorsitzende verlas folgenden

»Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1. Januar 1916 — 1. Januar 1917.

Einnahmen:

Kassenbestand am 1. Januar 1916	F. M.	524: 13
Zinsen für das Jahr 1915	»	16: 72
Jahresabgaben der Mitglieder	»	744: —
Abonnements und verkaufte Exemplare der Neuphilologischen Mitteilungen . . .	»	233: 10
Von der Universität für die »Mémoires de la Société Néo-philologique de Helsingfors», tome VI, angewiesen	»	1,500: —
Summe	F. M.	3,017: 95

Ausgaben:

Druckkosten	F. M.	18: 98
Briefporti	»	35: 05
Anzeigen	»	63: 90
Jahresfest	»	12: —
Bedienung und Einkassierung	»	53: 25
Kassenbestand am 31. Dezember 1916 . .	»	2,834: 77
Summe	F. M.	3,017: 95

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Helsingfors, den 23. Januar 1917.

Matias Wasenius. *Elin Snabb.*»

Dem Kassenverwalter wurde Decharge erteilt.

§ 4.

Professor *Suolahti* erstattete statistische Berichte über die neuphilologischen Studien an der Universität seit dem Beginn der 80er Jahre. Es zeigt sich, dass die Zahl der neuphilologischen Studenten sich im Laufe der Zeit beträchtlich vermehrt hat. Besonders charakteristisch ist die grosse Zunahme der weiblichen Studenten, die heutzutage bereits 80 bis 90 Prozent von der Gesamtzahl bilden. Diese stetige Zunahme der Neuphilologen habe bereits auf dem betreffenden Gebiete der Schulämter eine Überproduktion hervorgerufen, so dass die Zukunft der jungen Lehramtskandidaten in keinem günstigen Lichte erscheint. Hierbei sind die Aussichten für die Frauen etwas günstiger, da eine ganze Menge der an den Töchterschulen angestellten älteren Lehrerinnen offenbar bald in den Ruhestand versetzt wird. Jedenfalls könne man zurzeit die neuphilologische Laufbahn als keine in materieller Hinsicht empfehlenswerte betrachten.

§ 5.

Magister *Wasenius* besprach ausführlich O. Jespersens unterhaltendes Buch Nutidssprog hos Børn og Voxne.

In fidem:
Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 24. Februar 1917. Anwesend: der erste Vorsitzende sowie 20 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 27. Januar wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder wurden aufgenommen Cand. phil. *Emil Öhmann* und Frau Mag. phil. *Ines Nevanlinna.*

§ 3.

Es wurde ein Jahresfestkomitee eingesetzt, zu dem gewählt wurden: die Herren Dr. *Hortling* (Vorsitzender), Stud. *E. A. Berg*, Mag. phil. *Uno Cronvall*, sowie die Frll. *Eva Nyman* und Cand. phil. *Elin Snabb.*

§ 4.

Professor *Lindelöf* hielt einen Vortrag über Milton als Pädagog. Der Vortragende warf zuerst einen Blick auf Miltons Jugend und seine Studien auf verschiedenen Gebieten sowie auf seine dichterische Sendung. Milton war als Pädagog nie an einer Schule tätig gewesen, aber seine Verwandten vertrauten ihm ihre Jungen an, und auch fremden Knaben erteilte er Privatunterricht. Milton erörterte mit seinem Freunde Hartlieb pädagogische Fragen, und er entwarf in einer Broschüre, Of Education, ein Unterrichtssystem für junge Männer. Die Sprache betrachtete Milton nur als Mittel um Kenntnisse zu erwerben. Die Bedeutung der klassischen Sprachen (Latein und Griechisch) schätzte er besonders hoch und legte auf realen Unterricht grosses Gewicht. Miltons system enthält in manchen Stücken ganz moderne pädagogische Prinzipien, obgleich es zwar ein System nur für die Knaben der Aristokratie war.

§ 5.

Professor *Wallensköld* referierte kritisch Maurice Grammonts Traité pratique de prononciation française, eine Arbeit, die besonders für Ausländer bezweckt sei und die der Vortragende unseren Lehrern des Französischen empfahl.

In fidem:
Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 15. März 1917 (Jahresfest). Anwesend: der Vorstand und 30 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Dr. *Alexis von Krœmer* hielt in französischer Sprache einen Vortrag über »Stendhal et le beylisme».

§ 2.

Beim Souper hielt Prof. *Wallensköld* eine Rede, worin er daran erinnerte, dass der Neuphilologische Verein diesen Frühling auf eine dreissigjährige Tätigkeit zurückblicken kann, die sowohl dem wissenschaftlichen Studium der germanischen und romanischen Philologie als auch der Entwicklung und Reformierung der Unterrichtsmethoden auf dem Gebiete des modernsprachlichen Unterrichts gewidmet gewesen ist. Der Redner meldete zugleich, dass der VI. Band der Mémoires fertig gedruckt vorliege, der sieben wissenschaftliche Aufsätze und Abhandlungen enthalte sowie ein bibliographisches Verzeichnis über Erscheinungen auf dem Gebiete der romanischen und germanischen Philologie, veröffentlicht von Finnländern oder in Finnland erschienen in den Jahren 1909—1915.

Auf Antrag Prof. Wallenskölds wurde an den Ehrenpräsidenten Prof. *Söderhjelm* ein telegraphischer Gruss gesandt.

§ 3.

Nach dem Souper gelangte ein Schwank zur Aufführung, und Gesangsnummern wurden vorgetragen.

In fidem:
Ivar Hortling.

Eingesandte Litteratur.

Ivar Alnæs, Norsk Sætningsmelodi, dens Forhold til Ordmelodien. En Undersøkelse av Østnorsk Riksmaal. Kristiania, H. Aschehoug & Co. (W. Nygaard), 1916. 218 S. 8:o.

Anna Bohnhof — A. Cotter, Engelsk Handelskorrespondens för Nybörjare. Helsingfors, Otava, 1914. XII + 93 S. 8:o. Preis: 2: 50, eingeb. 3: 25. (= Högre Svenska Handelsläroverkets publikationsserie IV).

Dieselben, Engelsk Handelskorrespondens. Högre Kurs. Helsingfors, Otava, 1916. XX + 147 S. 8:o. (= Högre Svenska Handelsläroverkets publikationsserie V). — Dazu: *Anna Bohnhof*, Ordbok. 31 S. Preis: 75 p.

A. Cotter — Anna Bohnhof, Englantilainen Kauppakirjeenvaihto. Alkeiskurssi. Helsingissä, Otava, 1914. XII + 95 S. 8:o. Preis: 2: 50, eingeb. 3: 25. (= Suomen Liikemiesten Kauppaopiston julkaisuja XVII).

Dieselben, Englantilainen Kauppakirjeenvaihto. Toinen kurssi. Helsingissä, Otava, 1916. XX + 147 S. 8:o. (= Suomen Liikemiesten Kauppaopiston julkaisuja XX). — Dazu: *Arthur Cotter*, Sanaluettelo. 35 S. Preis: 75 p.

Engelske Forfattere for Gymnasiet. N:r 9. Modern Prose, selected and annotated by H. Helweg-Møller. Kjøbenhavn—Kristiania, Gyldendalske Boghandel — Nordisk Forlag, 1916. 194 S. 8:o.

A. Gabrielson, The Earliest Swedish Works on English Pronunciation (before 1750). Uppsala 1917. 80 pag. 8:o. (Separatabdruck aus Studier i modern språkvetenskap, utg. av Nyfil. Sällsk. i Stockholm, Bd. VI).

B. F. Godenhjelm, Deutsch-Finnisches Wörterbuch — Saksalais-Suomalainen Sanakirja. Zweite, umgearbeitete Auflage. Erster Teil (A—N), XIV + V + 848 S. 4:o — Zweiter Teil (O - Z), S. 849—1748, 4:o. Helsingissä, Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kirjapainon Osakeyhtiö, 1906 u. 1916.

John Walter Good, Studies in Milton Tradition. Univ. of Illinois, Urbana Ill., U. S. A., 1915. 310 pag. Price $ 1. 75 (= University of Illinois Studies in Language and Literature, vol. 1, nos. 3 and 4, Aug.—Nov. 1915).

Maurice Grammont, Traité pratique de Prononciation française. Paris, Delagrave, s. d. 231 p. in-8⁰. Prix: 2 fr. 50.

T. E. Karsten, Germanisch-Finnische Lehnwortstudien. Ein Beitrag zu der ältesten Sprach- und Kulturgeschichte der Germanen. Mit 3 Tafeln im Texte. (= Acta Soc. Scient. Fenn., tom. XLV, n:o 2). Helsingfors 1915. IV + 282 S. 4:o.

Arthur Långfors, Notice du manuscrit français 12483 de la Bibliothèque nationale (tiré des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, t. XXXIX, 2e partie). Paris, Impr. Nationale, 1916. 167 p. in-4⁰. Prix: 7 fr.

J. Melander, Etude sur magis et les expressions adversatives dans les langues romanes, I. Thèse pour le doctorat. Upsal, 1916. VII + 168 p. in-8⁰.

J. Ostenfeld, Et Udvalg af Bismarcks Taler, til Brug i Gymnasiets øverste Klasser. Kjøbenhavn—Kristiania, Gyldendalske Boghandel — Nordisk Forlag, 1916. 219 S. 8:o.

Schriftenaustausch.

Annales de la Faculté de Droit d'Aix. Tome VI, nos 1—2 (Janv.-Juin 1912).

Annales de la Faculté des Lettres d'Aix. Tome VI, nos 1—2 (Janv.-Juin 1912).

Anuario Estadístico de la República Oriental del Uruguay, libro XXIV (años 1913 y 1914). Montevideo, 1916. XVI + 752 pag. 4⁰.

Butlletí de Dialectología catalana, Gener-Juny 1915: J. Condó, Vocabulari aranès; L. Spitzer, Cat. ataviar, mardà, malbé; P. Barnils, Fòssils de la Llengua, III; M. de Montoliu, Estudis etimològics i lexicogràfics; Aclariments; Bibliografía; Crònica; Advertiment.

Kort Udsigt over det Philologisk-historiske Samfunds Virksomhed Oktbr. 1909— Oktbr. 1914. København 1916.

Les Langues Modernes, 13e année, n⁰ 6 (Nov.-Déc. 1915): M. Potel, L'avenir de l'étude de l'allemand en France; Anatole

Graindemil, A propos de l'écriture allemande; etc. — 14e année, n0 1 (Janv.-Févr. 1916): Assemblée générale du 16 déc. 1915; Statuts adoptés par l'Assemblée générale du 22 déc. 1910; Ch. Garnier, La rentrée en Angleterre; etc. — N0 2 (Mars-Avril 1916): C. Pitollet, Francesco Novati; etc. — N0 3 (Mai Juin 1916): H. Hovelacque, Réponse à M. Brelet: Les Langues vivantes, les Humanités et la Culture; etc. — N0 4 (Juillet-Août 1916). — N0 5 (Sept.-Oct. 1916). — N0 6 (Nov.-Déc. 1916): E. Simonnot, Débat d'opinion sur la suppression, le maintien ou la transformation de l'enseignement de l'allemand en France; etc. — 15e année, n0 1 (Janv.-Févr. 1917): Assemblée générale; V. Riemer, Sur un livre de pédagogie (Éd. Claparède, Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale); etc.

Mnemosyne, nova series, vol. XLIV (1916), partes I—IV; vol. XLV (1917), pars I.

Modern Language Notes, vol. XXX, no. 8 (Dec. 1915): Fred Newton Scott, Vowel Alliteration in Modern Poetry; Isabelle Bronk, Notes on Méré; John L. Campion, Zu Minnesangs Frühling; Gustav G. Laubscher, *Depuis* with the Compound Tenses; Henry David Gray, Greene as a Collaborator; A. H. Upham, Notes on Early English Prose Fiction; Reviews; etc. — Vol. XXXI, Nr. 1 (Jan. 1916): O. F. Emerson, More Notes on »Patience»; Fred. Tupper, Chaucer and Trophee; O. J. Campbell Jr., A Note on »Richard III»; P. R. Kolbe, Variation in the O. H. G. post-Otfridian Poems; Wm. Lyon Phelps, Browning in France; Reviews; etc. — Nr. 2 (Febr. 1916): Augustus Hunt Shearer, »Theophania»; Hermann Collitz, Goethe's Use of »vergakelt»; Percy W. Long, Spenseriana: »The Lay of Clorinda»; James W. Bright, Anglo-Saxon »umbor» and »seldguma»; Albert Morey Sturtevant, Zur Syntax des Verbums »meinen» im Althochdeutschen; Adeline M. Jenney, A Note on Cynewulf's »Christ»; W. Kurrelmeyer, Doppeldrucke von Goethe's »Tasso», 1816; Reviews; etc. — Nr. 3 (March 1916): J. Warshaw, Recurrent »Préciosité»; George P. Krapp, Henry VIII in Hall's »Chronicle»; John S. P. Tatlock, »Bretherhed» in Chaucer's »Prolog»; O. F. Emerson, »Seith Trophee»; Otto Heller, A Retrospective View of an Important German Grammar; Reviews; etc. — Nr. 4 (April 1916): W. D. Briggs, Source-Material for Jonson's Plays; M. Ellwood Smith, Notes on the Rimed Fable in England; James W. Bright, »Beowulf» 489—

490; C. Brown, The Towneley »Play of the Doctors» and the »Speculum Christiani»; Reviews; etc.

Moderna Språk, X. Jahrg., Nr. 1—2 (Jan. 1916): Artur Korlén, Elementarundervisningens hjälpalfabet; Carl O. Koch, Några ord om ordlistor och bokpriser; Viktor Hammarberg, Den imitativa språkundervisningsmetoden; Alfred Stenhagen, 'Something is rotten in the State of Denmark'; Walter H. Weedon, Alliteration as a Conserving Element in English; Hilmer Gillqvist, Undervisningen i tysk grammatik i realskolan; usw. — Nr. 3 (März 1916): H. Klinghardt, Phonetische Erinnerungen an die Hamburger Sommerkurse 1914; B. Palm, Superlativen och bestämda artikeln; C. Bergener, Till frågan om inövandet av genus i tyskan; C. Oldin, Etwas über alliterierende Verbindungen; A. v. Koch, Hamlet I, 4, 90 ännu en gång; Otto Jespersen, Ett vittnesbörd i Hamlet-frågan; H. Söderbergh, Det fonetiska skolalfabetet; usw. — Nr. 4 (April 1916): C. S. Fearenside, The Shakspere Tercentenary; usw. — Nr. 5 (Mai 1916): T. Hilding Svartengren, Some Notes on a »First English Book»; usw. — Nr. 6 (Juni 1916): Genmälen och diskussionsinlägg i fråga om texteditioner och ordlistor (Conrad Carleson, Hugo Hagelin, Nils Bergsten, Nils Berner, G. A. Bergström, Olof Bosson, Herman Söderbergh); usw. — Nr. 7 (Sept. 1916): H. Sgh, L. & W., Förslag till hjälpalfabet för undervisningen i moderna språk vid svenska läroverk jämte prov på franska och engelska texter i fonetisk transkription; Artur Korlén, A propos förväxlingen av tyskans *ich-* och *scha*-ljud; Arvid Smith, Något om framförställt adverbattribut i tyskan; E. Edström, Till frågan om ordböcker, ordlistor och skoleditioner; usw. — Nr. 8—9 (Nov.-Dez. 1916): T. Hilding Svartengren, En förening för lärarna i moderna språk; Arvid Smith, Framförställt adverbattribut II; Ivan Pauli, Das Argot der Schützengräben; Artur Korlén, Nasalvokal eller icke vid »bindning» av *n* i franskan?; Emil Låftman, Till diskussionen om det nya hjälpalfabetet; G. E. Fuhrken, The Phonetic Alphabet; H. Sgh, L. & W., Replik; usw. — XI. Jahrg., Nr. 1 (Jan. 1917): Hilmer Gillqvist, R. L. Stevensons Will o' the Mill; Alfred Åkerlund, Ett par tankar beträffande mål och medel i franskan; Daniel Elfstrand, On the Phonetic Alphabet; usw. — Nr. 2—3 (Febr. 1917): Carl O. Koch, Étude sur la langue de Pierre Mille; G. E. Fuhrken, On the Phonetic Alphabet; H. Söderbergh, Det fonetiska alfabetet; usw. — Nr 4 (April 1917). — Nr. 5 (Mai 1917): Edvard Strömberg, Einige Bemerkungen zu den doppelpräpositionalen Infinitiven; usw.

Museum, 23te Jaarg., nos 3—12 (Dec. 1915— Sept. 1916); 24ste Jaarg., nos 1—6 (Oct. 1916— Maart. 1917).

Namn och Bygd, Jahrg. III (1915), Heft 4: J. Sahlgren, Blåkulla och blåkullafärderna (Forts.). — Jahrg. IV (1916), Heft 1—4: (S. 174) P. J. Åborg, Om den konsonantiska assimilationen i holländskan. — Jahrg. V (1917), Heft 1: Hjalmar Lindroth, Onomatologiska anmärkningar till T. E. Karstens Germanisch-finnische Lehnwortstudien.

Publications of the Modern Language Association of America, Vol. XXX. n:o 4 (December 1915): John S. P. Tatlock, The Siege of Troy in Elizabethan Literature; Harry Morgan Ayres, Cæsar's Revenge; Alfonso de Salvio, Studies in the Dialect of Basilicata; Arthur Bivins Stonex, The Sources of Jonson's The Staple of News; John Erskine, The Virtue of Friendship in the Faerie Queene; Gertrude H. Campbell, The Middle English Evangelie, Additions and Corrections. — Vol. XXXI, n:o 1 (March 1916): Henry Seidel Canby, Congreve as a Romanticist; Charles E. Whitmore, Some Tendencies of Italian Lyric Poetry in the Trecento; Olin H. Moore, The Literary Methods of the Goncourts; Morris P. Tilley, Some Evidence in Shakespeare of Contemporary Effort to refine the Language of the Day; Gerard E. Jensen, Fashionable Society in Fielding's Time; Jessie M. Lyons, Spenser's Muiopotmos as an Allegory; Josephine D. Sutton, Hitherto unprinted Manuscripts of the Middle English Ipotis; Appendix: Proceedings of the 33. Annual Meeting of the Mod. Lang. Association of America. — N:o 2 (June 1916): Murray Gardner Hill, Some of Longfellow's Sources for the second part of Evangeline; Paull Franklin Baum, The English Ballad of Judas Iscariot; Arthur Bivins Stonex, The Usurer in Elisabethan Drama; Chas. B. Newcomer, The Puy at Rouen; F. M. Warren, A Byzantine Source for Guillaume de Lorris's Roman de la Rose; Joseph M. Thomas, Swift and the Stamp Act of 1712; C. A. Moore, Shaftesbury and the Ethical Poets in England 1700—1760; William Edward Farnham, Colloquial Contractions in Beaumont, Fletcher, Massinger, and Shakespeare as a Test of Authorship. — N:o 3 (September 1916): W. H. Schofield, The Chief Historical Error in Barbour's Bruce; H. Carrington Lancaster, Relations between French Plays and Ballets from 1581 to 1650; Adolph B. Benson, Fourteen Unpublished Letters by Henry Crabb Robinson: A Chapter in his Appreciation of Goethe; Harold Elmer Mantz, Non-dramatic Pastoral in Europe in the 18.

Century; George R. Coffman, The Miracle Play in England: Nomenclature; F. Schoenemann, Gustav Falke: Eine Studie; Paull Franklin Baum, The Mediæval Legend of Judas Iscariot. — N:o 4 (December 1916): C. N. Greenough, The Development of the Tatler, particularly in regard to News; John K. Bonnell, The Easter Sepulchrum in its relation to the Architecture of the High Altar; Percy W. Long, Spenser and the Bishop of Rochester; Norman Foerster, Whitman as a Poet of Nature; Alexander Green, The Opening of the Episode of Finn in Beowulf.

Rassegna bibliografica della letteratura italiana, anno XXIII, num. 7—12 (Luglio-Dic. 1915).

Revista de Filología Española, tomo II (1915), cuad. 4.º: R. Menéndez Pidal, Poesía popular y Romancero, V; Dr. A. S. Yahuda, Contribución al estudio del judeo-español; Alfred Morel-Fatio, Un romance à retrouver; Alfabeto fonético; Notas bibliográficas; Bibliografía; Noticias. — Tomo III (1916), cuad. 1.º: A. Castro, Algunas observaciones acerca del concepto del honor en los siglos XVI y XVII; T. Navarro Tomás, Siete vocales españolas; Miscelánea; Notas bibliográficas; Bibliografía. — Cuad. 2.º: Antonio G. Solalinde, Las versiones españolas del »Roman de Troie»; Miscelánea; Notas bibliográficas; Bibliografía; Noticias. — Cuad. 3.º: R. Menéndez Pidal, Poesía popular y Romancero, VI-X; C. Carroll Marden, Unos trozos oscuros del »Libro de Apolonio»; Miscelánea; Notas bibliográficas. — Cuad. 4.º: F. Hanssen, La elisión y la sinalefa en el »Libro de Alejandro»; A. Castro, Algunas observaciones acerca del concepto del honor en los siglos XVI y XVII (conclusión); T. Navarro Tomás, Cantidad de las vocales acentuadas; Miscelánea; Notas bibliográficas; Bibliografía.

Språk och Stil, XV. Jahrg. (1915), Heft 4—5: K. F. Sundén, Paradigmbegreppet; Gösta Bergman, Ett par synpunkter på begreppet slang; P. A. Geijer, Några reflexioner med anledning av en nyligen utkommen Hernani-edition; usw. — XVI. Jahrg. (1916), Heft. 1—5.

Studier i modern språkvetenskap, utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, vol. VI, tillägnad Professor Erik Staaff på hans 50-årsdag den 4 mars 1917. Uppsala, 1917. 341 S. 8:o. Preis: 7 Kr. Inhalt: A. Gabrielson, The Earliest Swedish Works on English Pronunciation (before 1750); P. A. Geijer, Det fornfranska talesättet »ne garder l'heure» ännu en gång

jämte några andra; Daniel Fryklund, Etymologische Studien über Geige—Gigue—Jig; Ivar Larsson, Tysk språkrensning sedan 1870-talet; R. Ekblom, Zur bulgarischen aussprache; Åke W:son Munthe, Några anteckningar om ordet griphummer; A. Malmstedt, Rossetti och »The Esthetic Movement»; J. Melander, Les formes toniques des pronoms personnels régimes après quelques particules dans l'ancien français; R. E. Zachrisson, Notes on Early English Personal Names; Hilding Kjellman, Uttryck af typen »la fièvre lui a pris», studie i fransk historisk syntax; Sven Karsberg et Arvid Gabrielson, Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois de 1913 à 1916.

Virittäjä 1916, Nr. 1—8; 1917, Nr. 1—4.

Mitteilungen.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *Arthur Långfors*, Le Dit des quatre rois, notes sur le ms. fr. 25545 de la Bibl. nat., in Rom. XLIV (1915), S. 87—91; *Derselbe*, Notes et corrections au roman de Renart le Contrefait, ebend. S. 91—97; *Derselbe*, Bespr. von F. Danne, Das afrz. Ebrulfusleben, eine Dichtung aus dem 12. Jahrhundert (Rom. Forsch. XXXII), ebend. S. 102—103; *Derselbe*, Bespr. von M. Esposito, Inventaire des anciens manuscrits français des bibliothèques de Dublin (Rev. des bibl. XXIV), ebend. S. 131—135; *Derselbe*, Bespr. von Arch. f. das Stud. der neu. Spr. u. Lit., Bd. CXXXII (1914), ebend. S. 136—137; *Derselbe*, Bespr. von C. Iburg, Über Metrum und Sprache der Dichtungen Nicole de Margivals, nebst einer kritischen Ausgabe des Ordre d'Amour von Nicole und einer Untersuchung über den Verfasser des Gedichtes (Rom. Forsch. XXXI), ebend. S. 154—155; *Derselbe*, Bespr. von A. Liedloff, Über die Vie saint Franchois (Rom. Forsch. XXIX), ebend. S. 156; *Derselbe*, Notice du ms. français 12483 de la Bibliothèque nationale (Not. et extr., t. XXXIX, 2^{e} partie, p. 501—665); *Derselbe*, Notes et Corrections aux chansons de Raoul de Soissons, in Rom. XLIV, S. 262; *Derselbe*, Bespr. von St. Glixelli, Les cinq poèmes des trois morts et des trois vifs (Paris, 1914), ebend. S. 276—277; *Derselbe*, Bespr. von E. Ilvonen, Parodies de thèmes

pieux dans la poésie française du moyen âge (Paris, 1914), ebend. S. 280—283; *Derselbe*, Bespr. von A. Jeanroy, Les Joies du Gai Savoir (Toulouse, 1914), ebend. S. 284—288; *Derselbe*, Bespr. von Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil., Bd XXXIV (1913) und XXXV (1914), Nr. 1—7, ebend. S. 298—300; *Derselbe*, kurze Bespr. von H. R. Brush, La Bataille de Trente (Chicago, 1912); Helene Meyer, Die Predigten in den Miracles Nostre Dame par personnages (Rom. Forsch. XXXIII); L. Fäh, Die Sprache der afrz. Boëtius-Uebersetzung, enthalten in dem Ms. 365 der Stadtbibl. Bern (Freiburg, 1915), ebend. S. 318—319.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *T. E. Karsten*, Die mhd. poet. Paraphrase des Buches Hiob, bespr. von J. J. A. A. Frantzen, Museum XXIV, Sp. 65—66; *A. Långfors*, Huon le Roi de Cambrai, Œuvres I, bespr. von L. Jordan, Lit. blatt. XXXVI, Sp. 16 ff.; *J. Runeberg*, La Bataille Loquifer I, bespr. von M. R[oques], Rom. XLIV, 157; *W. O. Streng*, Himmel und Wetter in Volksglaube und Sprache in Frankreich, bespr. von L. Spitzer, Lit. blatt XXXV, Sp. 20 ff.; *O. J. Tallgren*, Glanures catalanes et hispano-romanes (N. M. 1911—12 et 1914), bespr. von L. Spitzer, Lit. blatt XXXV, Sp. 395 ff.

Der VI. Band der Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors ist im März d. J. erschienen. Der Inhalt des 355 Seiten starken Bandes ist folgender: *A. Wallensköld*, Le ms. Londres, Bibliothèque de Lambeth Palace, Misc. Rolls 1435 (S. 1—40); *A. Långfors*, Les chansons attribuées aux seigneurs de Craon, édition critique (S. 41—87); *Walter O. Streng*, Zur Namengebung des Schweines in einigen französischen Mundarten (S. 89—108); *Hugo Suolahti*, Randbemerkungen zu mittelhochdeutschen Texten (S. 109—125); *Ivar Hortling*, Zur altsächsischen Nominalbildung: *l*-Formantien (S. 127—171); *O. J. Tallgren*, Les poésies de Rinaldo d'Aquino, rimeur de l'École sicilienne du XIII^{e} siècle; édition critique (S. 173—303); *Werner Söderhjelm*, Notice et extraits du ms. fr. 51 de la Bibliothèque Royale de Stockholm (S. 305—333); *M. Wasenius*, Liste des travaux sur les langues et littératures romanes et germaniques publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande au cours des années 1909—1915. — Der Preis des Bandes ist F. M. 7 (durch die Buchhandlung oder den Hausmeister des Hauses der gelehrten Gesellchaften, Ka-

särng. 24, Helsingfors, zu beziehen). Mitglieder des Vereins zahlen, wenn sie sich direkt an Prof. A. Wallensköld, V. Hamng. 5, Helsingfors, wenden, nur die Hälfte (+ event. Porto).

Berichtigung: In Dr. *H. Ojansuus* Aufsatz: »Beiträge zu den finnisch-germanischen Berührungen», Neuphil. Mitteil. 1915, S. 159, Z. 15 v. u. sollen die Worte *på bete* gestrichen werden.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Wallensköld
Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti
Professor der germanischen Philologie

Nr. 5/8

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk (= francs) direkt bei der Redaktion, 4: 32 durch die Post und 5: — durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an Prof. A. Wallensköld, V. Hamng. 5, zu senden

XVIII. Jahrg.

1917

Paul Meyer

In memoriam

Le 8 septembre est mort à Paris, après une longue et cruelle maladie, M. Paul Meyer, membre de l'Institut, directeur honoraire de l'École des chartes.

Né à Paris le 17 janvier 1840, et descendant d'une famille originaire de Strasbourg, Paul Meyer, sorti de l'École des chartes, est d'abord nommé archiviste à Tarascon, puis attaché à la section des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il devient le secrétaire de l'École des chartes, professeur des langues et littératures du Midi de l'Europe au Collège de France en 1876, enfin professeur de philologie romane et directeur de l'École des chartes en 1882. C'est au service de cet établissement qu'il a, avec un dévouement absolu à ses devoirs professionnels, consacré la meilleure partie de sa vie.

En dehors de cette carrière universitaire dont on vient de rappeler les dates les plus importantes, l'histoire de Paul Meyer est l'histoire de ses publications. Toute sa production est consacrée à l'étude des langues et littératures romanes, et particulièrement au moyen âge. Les articles qu'il donna, dès l'âge de vingt ans, comme son ami Gaston Paris, au *Jahr-*

buch für rom. und engl. Sprache und Literatur, témoignent d'une compétence précoce. En 1866 il fonda, avec Gaston Paris, Charles Morel et Hermann Zotenberg, la *Revue critique d'histoire et de littérature*, qui ouvre pour les études philologiques en France une ère nouvelle. »À cette époque, écrit-il lui-même [1], l'état de la critique en France, du moins en ce qui concerne l'histoire, l'archéologie, la philologie, était misérable. L'érudition étrangère était presque ignorée, et, pour les livres publiés chez nous, les comptes rendus qui paraissaient dans nos revues étaient, en grande majorité, de banales annonces ou des articles de complaisance . . . G. Paris . . . voulait contribuer, dans la mesure de ses moyens, à relever le niveau scientifique de son pays en faisant connaître en France un mouvement d'érudition et, plus encore, des méthodes dont, chez nous, on tenait trop peu de compte. C'était sa manière d'entendre le patriotisme. Ce n'était pas celle de tout le monde, et beaucoup, en ce temps, furent choqués des tendances d'une revue où il leur paraissait que les travaux des savants nationaux étaient systématiquement critiqués avec sévérité, tandis que ceux des savants étrangers étaient loués et recommandés. Il n'y avait pourtant là rien de systématique. Mais il est des cas où il faut savoir se résigner à avoir contre soi la masse des incompétents. . . .» C'est la première fois qu'on accorde dans une périodique française une place importante aux langues modernes. La *Revue critique* ne contient, comme on sait, que des comptes rendus. En 1872 Paul Meyer et Gaston Paris fondent, avec un cadre plus large, la *Romania*, qui reste la plus importante des revues poursuivant le même but. C'est dans les quarante et quelques volumes de la *Romania*, dans les publications de la Société des anciens textes français, fondée par les mêmes deux savants en 1875, dans les *Notices et extraits des manuscrits* et dans l'*Historie littéraire de la France*, publiée par l'Institut de

[1] *Notice sur Gaston Paris*, dans l'*Histoire littéraire de la France*, XXXIII p. X-XII.

France, que Paul Meyer a versé la partie la plus considérable de sa production. Il devient de bonne heure le maître incontesté en ce qui concerne l'étude des manuscrits du moyen âge. De nombreux voyages d'investigation en Angleterre donnent comme résultat, déjà en 1871, le volume intitulé *Documents manuscrits de l'ancienne littérature de la France conservés dans les bibliothèques de la Grande-Bretagne*. C'est à Cheltenham, dans la bibliothèque de sir Thomas Phillipps, qu'il découvre l'*Histoire de Guillaume le Maréchal, comte de Striguil et de Pembroke*, document de toute première importance, resté complètement ignoré, et qui jette une vive lumière sur les relations de la France et de l'Angleterre dans les premières années du XIII^e^ siècle. Sa compétence contribue efficacement à l'identification et à la restitution d'un nombre considérable de manuscrits qui, frauduleusement soustraits à quelques bibliothèques publiques de la France, étaient entrés dans certaines collections privées de l'étranger.

L'activité de Paul Meyer comprend à peu près tout le domaine de la philologie romane. Il consacra souvent son cours du Collège de France aux anciens poètes italiens. Dans sa jeunesse, il publia plusieurs études intéressant le catalan. Son travail sur *Les derniers troubadours de la Provence* (1871), qui est, avec son édition du *Roman de Flamenca* et une suite d'articles parue au tome XXXII de l'*Histoire littéraire*, ce qu'il a écrit de plus important sur la littérature du Midi de la France, conserve toujours sa valeur, malgré les progrès considérables accomplis depuis dans ce domaine d'études. Un de ses derniers travaux, *Documents linguistiques du Midi de la France* (1909), intéresse au plus haut degré l'histoire des patois. Il possédait une connaissance approfondie de toutes les manifestations intellectuelles du moyen âge. Pour s'en rendre compte, il faut prendre la peine de lire attentivement les commentaires qu'il a rattachés à des textes qu'il publiait et qui généralement n'avaient rien d'attrayant pour le grand public. Il a peu écrit sur les chefs-d'œuvre de la poésie médiévale. Si l'on a dit de Gaston Paris qu'il n'a écrit dans

sa vie qu'un seul livre, l'*Histoire poétique de Charlemagne*, on peut dire, avec autant de raison, que Paul Meyer n'en a écrit aucun: son *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge* (1886) est avant tout un recueil de textes et d'analyses. On dirait que c'est de lui-même qu'il parle quand il cherche à fixer le type intellectuel d'un de ses confrères [1]: «Ces investigations prolongées à travers des collections de manuscrits inexplorés ont un intérêt singulier pour celui qui les entreprend avec une préparation suffisante, c'est-à-dire avec la notion exacte des lacunes de nos connaissances et le désir d'arriver à les combler. C'est comme un voyage d'exploration dont la fatigue est compensée par l'attrait de la découverte qu'on fait quelquefois et qu'on espère toujours. Il est difficile de s'arracher à cette douceur quand on l'a une fois éprouvée: on regrette presque le temps employé à mettre en œuvre les éléments recueillis; on le fait de la manière la plus brève, pour retourner plus tôt aux recherches un instant interrompues, et on perd promptement le goût des travaux d'ensemble, dont une partie seulement consiste en nouveautés, le reste n'étant que résumé et compilation.»

Paul Meyer n'a jamais recherché la popularité. Au cours de sa vie, d'une activité intense, les honneurs lui sont venus sans qu'il les ait demandés. Élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1884, commandeur de la Légion d'honneur depuis 1907, il était associé de nombreuses académies et titulaire de plusieurs décorations. Comme caractère, c'était un grand original. Tous ceux qui se sont approchés de lui gardent le souvenir de ses reparties caustiques et enjouées. Il avait des antipathies, de même que de grandes sympathies. Comme critique, il avait une réputation de sévérité. Il n'appréciait pas beaucoup les productions où l'élégance du style et l'arbitraire des hypothèses ingénieuses tâche de couvrir l'insuffisance des preuves maté-

[1] *Notice sur Barthélemy Hauréau*, dans l'*Historie littéraire*, XXXII, p. VII.

rielles. Il voyait sans plaisir le dilettantisme et la médiocrité s'exercer dans un domaine d'études auxquelles il avait consacré chaque instant de sa vie. Il avait beaucoup d'amis dans tous les pays de l'Europe et de l'Amérique. Ceux qui ont été admis dans son intimité ont pu apprécier la générosité de ce grand laborieux.

Arthur Långfors.

Studî su la lirica siciliana del Duecento. IV.

§ 10. È lungo assai il frattempo che separa il presente articolo da quello segnato col numero III [1]. Il ritardo si deve all'essere rimasta interrotta la pubblicazione delle *Neuphilologische Mitteilungen* dal dicembre 1915 sino al maggio 1917. In questo frattempo poté uscire invece la mia edizione critica completa delle poesie di Rinaldo d'Aquino [2]. Per quanto riguarda l'ordinamento esteriore delle parti costitutive di ogni edizione critica, pare opportuno accomodarci qui, non precisamente al modello dei numeri I-III dei presenti Studî, bensì a quello che adottai per il mio libro recente.

---

[1] *NM* XVII (1915), pp. 164-188. — Art. I-II, ivi, pp. 53-80.

[2] *Les poésies de Rinaldo d'Aquino, rimeur de l'École sicilienne du XIIIe siècle. Édition critique par O. J. Tallgren. Extrait des Mémoires de la Société Néo-philologique de Helsingfors, tome VI (1917)*, pp. 175-303. Estratto di 133 pagine. — L'abbreviatura: »**Rin. I**», »**Rin. II**» ecc. si riferisce alle rispettive poesie I-XI dell'edizione. Per render possibili le ricerche anche a coloro che non la posseggono, darò qui l'elenco completo dei capoversi delle poesie chi vi ho riunite:

I. Amor che m'à n comando
II. Amorosa donna fina
III. In amoroso pensare
IV. In gioi mi tengno tuta la mia pena
V. In un gravoso affanno
VI. Per fin amore vao sì allegramente
VII. Poi li piace k'avançi suo valore
VIII. Venuto m'è in talento

§ 11. Si pubblica qui sotto l'edizione di una delle canzoni di Giacomo da Lentino. Ora, questo rimatore ha ottenuto anch' esso, recentemente, il suo editore critico [1]; il cui lavoro, purtroppo, per causa delle attuali circostanze, non è potuto finora arrivarci sott' occhi. Siccome veniamo preparando la presente edizione sin dal 1916 in poi e crediamo forse non inutile alla critica definitiva sottoporle, accanto a un lavoro compiuto, un altro non molto posteriore e del tutto indipendente, domandiamo scusa all' erudito nostro antecessore di provarci pur noi a contribuire pubblicamente alla soluzione delle questioni sollevate da un testo che già fu trattato da lui; e stampiamo il lavoro tale e quale.

§ 12. Vengono redatte le elucubrazioni italiane de' miei ex-allievi in una qualunque delle grandi lingue europee, la cui scelta dipende, in ogni singolo caso, dalla libera preferenza loro. Ciascuno prende la armi che gli riescono le più comode dal punto di vista degli altri studî filologici fatti.

O. J. Tallgren.

IV. *Donna eo languisco, e nessuna speranza.*

EINZIGE HANDSCHRIFT: *Vat.*, fol. 3 b, nr VIII. — Die anfangsworte des gedichtes wurden von derselben hand (Rom. Stud. I 61) im Indice der liedersammlung nochmals abge-

---

IX. Giamai non mi comfortto
X. Guidardone aspecto avere
XI. Melglio val dire ciò c'omo à n talento.

I rinvii ai paragrafi (»**Rin** § **36**» ecc.) denotano uno dei 42 che precedono i numeri I-XI e contengono trattazioni teoriche concernenti la questione della lingua e altre difficoltà editoriali.

[1] *The Poetry of Giacomo da Lentino, Sicilian Poet of the thirteenth Century, edited by Ernest F. LANGLEY.* Cambridge, Harvard University Press, 1915; 8° di pagine XLI-150. — Tolgo queste indicazioni da una nota del Jeanroy, Bull. italien XVI-1916, p. 141.

schrieben, und zwar unter dieser form: *Donna eo languiſco enomſo qua ſperanza mida fidanza.* — Diplomatischer abdruck Egidis, s. 23-24.

BENUTZTE AUSGABEN BEZW. STUDIEN: (*A*) L. Allacci, Poeti antichi raccolti da codici M. SS. della Bibl. Vaticana e Barberina, Neapel 1661, s. 461 (willkürlicher text; mir nur durch den variantenapparat von *D* bekannt). — (*V*) L. Valeriani und U. Lampredi, Poeti del primo secolo della lingua italiana, Florenz 1816, I, s. 287 (gleiche bemerkung wie für *A*). — (*D*) A. D'Ancona und D. Comparetti, Le antiche rime volgari secondo la lezione del cod. Vat. 3793, bd. I, Bologna 1875, nr VIII (leicht emendierter text mit den varianten der hs und denen von *AV* sowie mit sehr knapper begründung). — (*C*) T. Casini, Annotazioni zu *D*, daselbst, bd. V (1888), nr VIII (bemerkungen zu einzelnen versen *D*:s. Mit *D[C]* bezeichne ich diejenigen lesungen *D*:s, die *C* nicht ausdrücklich verwirft). — Für die neue ausgabe Langleys vgl. s. 94, fussn. In seinem 1913 erschienenen Repertory (s. unten, s. 100, fussn.) kommt natürlich nur (*L*) der anfangsvers unseres gedichtes vor.

ATTRIBUTION: der text gibt als verfasser *Notaro Giacomo*, auch unter dem namen Giacomo da Lentino bekannt, an.

DAS GEDICHT würde dem heutigen gebrauche gemäss gut eine überschrift wie etwa »Um mitleid!» tragen können; nicht weniger als 15 mal begegnet im texte das wort *merzé* (*de*), »l'eterna parola che vuol dir molto e vuol dir niente, sguardo, sorriso, bacio, tutto» (Propugnatore XIV-1881, II, s. 55). Die reimerei steht vollständig im banne der provenzalisierend-höfischen geschmacksrichtung, die von demselben verf. so ausdrücklich bekämpft wird in dem — natürlich später geschriebenen — gedichte »Amore non vol ch'io clami» (bei Monaci, s. 46, Cesàreo, s. 268 ff.). — Für den gemeinplätzlichen gedankeninhalt von v. 11 ff. vgl. stellen wie *Pecato fecie e tortto | Amor quando sguardare | mi fecie la più bella | che mi dona scomfortto* »Amore m'ave priso»$_2$, *Eno·l mi tengno a danno | amare sì alta fiore; | ma k'eo non sono amato*

| *Amor fece peccato* Rin. V 3 ff., *Certo ben fece Amore dispietança, | ke di voi donna altera | mi namorò, poi non v'er' a piacere* »Lo gran valore e lo presio amoroso»$_4$. — Der den vv. 35 ff. zugrunde liegende gedanke, dass der zornige löwe die *prostrati* (vgl. Hugo de St. Victoire, Liber de bestiis, II, cap. 1, vierte natur) und die *chaitif* (vgl. das thierbuch des normann. dichters Guillaume le Clerc, Afrz. bibl. XIX, vv. 224 ff.) schont, scheint in der mittelalterl. literatur gang und gäbe zu sein. Die auf den übereinstimmenden inhalt sich gründende vermutung Garvers (RF XXI, s. 313), dass Chiaro Davanzati Vat. CCIV den vorliegenden passus Giacomos als quelle benutzt hat, ist recht unsicher, da diese auffassung von der natur des löwen auch auf ital. boden — wenigstens gibt Garver selbst ibid. andere belege — nicht unbekannt war. — Was heisst aber eigentlich die *cosa c'omo facie* v. 35? der gnadenruf des menschen (so die übersetzung)? oder vielmehr irgend eine »tat» des menschen, die den löwen reizt oder gereizt hat? Auch letztere auffassung scheint möglich (komma nach *facie* und nicht nach *fellonamente* 34), würde aber das bild etwas abschwächen, denn die dame ist wohl nicht »gereizt» worden. — Was den »edlen zorn» (v. 38) betrifft, vgl. z. b. die canzonenstrophe

Non dico c'a la vostra gran belleza
orgolglio non convegna e stiavi bene;
c'a bella donna orgolglio ben convene,
ché la mantene im prescio ed in grandeza;
troppa altereza è quella che sconvene,
di grande orgolglio mai ben non avene.
Però, madonna, la vostra dureza
convertasi im pietanza e si rimfreni,
non si distenda tanto che mi pera.
Lo sole è alto e sì face lumera
e tanto più quanto n altura pare.
vostro orgolgliare donqua e vostra alteze
facciami prode e tornimi in dolceze

(»Amor, ke lungamente m'à' menato»$_3$).

ÜBERSETZUNG.

I. Herrin, ich schmachte, und keine hoffnung [2] gibt mir zuversicht, dass ich nicht verzweifle. [3] Und wenn ich bei euch kein mitleid und kein erbarmen finde, [4] so habe ich da die probe, dass das flehen um mitleid vergeblich ist. [5] Denn ich bin schon so lange gewöhnt [6] offen und im geheimen [7] immerfort um mitleid zu flehen, [8] dass ich nichts anderes sagen kann. [9] Und fragt mich ein anderer (= die dame?), wie es mir geht, [10] ja, da kann ich nur sagen: »um Gottes willen, mitleid!»

II. Amor ist kein gerechter teiler gewesen, [12] [da er es gewollt,] dass ich euch immer anbete und ihr mich nicht erhört. [13] Sowie ich anfing, euch um mitleid zu flehen, [14] hätte er wohl euch ein erbarmendes herz geben sollen, [15] damit ich jederzeit, wenn ich um mitleid flehte, [16] bei euch, herrin, [17] ein grosses herablassendes herz gefunden hätte, [18] — wenn auch nicht jedesmal, [19] so solltet ihr mir doch soviel freundschaft zeigen, [20] dass [meine] tausendfältigen rufe um mitleid [mir] doch einen einzigen [beweis eures] erbarmens verschafften.

III. Herrin, grosse bewunderung flösst ihr mir ein, [22] denn bei euch, so scheint [ihr] mir, ist solcher reichtum an wohlgerüchen; [23] ihr übertrefft an pracht alles, [24] wie die rose jede andere blume übertrifft; [25] und Schönheit, die euch begleitet, [26] verwundet mein herz und macht es bluten. [27] Mir kommt doch viel mehr mitleid zu, als ihr mir bietet; [29] und wohnte Mitleid euch bei, [30] so würde kein anderer wert mir wertvoller erscheinen.

IV. Ich höre nicht auf, um mitleid zu flehen; [32] denn ich habe mehrere erzählen hören, [33] dass der löwe so zu tun pflegt: [34] wenn er am grimmigsten erzürnt ist, [35] besinnt er sich eines besseren wegen etwas, das der mensch tut (wenn ein mensch ihn um gnade anruft), [36] und zieht, zum zeichen seiner gnade, [37] wegen des gnadenrufes ruhig fort. [38] Edler zorn gefällt mir; [39] deswegen tue ich alles, was ich tue, um mitleid zu gewinnen; [40] denn durch mitleid wird eine grosse missetat gesühnt.

V. Wie diejenigen, die ihren feinden gegenüber so handeln, [42] dass jedermann mir sagt: »ich habe mitleid gefunden» — [43] und wie steht es um mich? [Das lässt sich fragen,] denn wenngleich ich behend [dasselbe mittel, d. h. den ruf um mitleid] prüfe, [44] so finde ich dennoch nicht mitleid bei der, in deren dienst ich getreten. [45] Herrin, bei euch habe ich keine hohe würde errungen, [46] nein, das schlimmste nur. [47] Und deswegen sträubt sich nun [48] Giacomo gegen das wesen und tun eines anderen (= seiner dame). [49] Ja, gewinnt er etwa in anderen unternehmungen, in dieser verliert er! [50] Bei euch hat den grössten verlust eben derjenige, der sich am ernstesten bemüht.

TEXT DER HS (zeilenteilung des krit. textes)	KRITISCHER TEXT	
Doña coſanguiſco enoſo qua ſperanza.	I.	Donna, eo languisco, e nessuna speranza
mida fidanza . chio nō midiffidi. |	2	mi dà fidanza ch'io non mi diffidi.
eſe merze epietanza jnuoi nontrouo.	3	E se merzé e pietanza in voi non trovo,
perduta prouo . lochiamare mer | zede:	4	perdut' aprovo lo chiamar merzede.
Che tanto lunglamente ochuſtumato.	5	Ché tanto lungiamente ò chustumato
palese edincielato .	6	palese ed in cielato
pur | dimerzede cherere .	7	pur di merzé cherere,
chtnonſſaccio altro dire .	8	chi non ssaccio altro dire;
eſaltri madomanda chedagio | eo .	9	e s'altri m' adomanda ched agio eo,
cononſo dire ſenōmerze perdeo .	10	eo non sò dir se non: „merzé, per Deo!“
Amore nonſue giuſto partitoro .	II.	Amore non fue giusto partitore
chio puruodoro . euoi nō mintendate . |	12	chio pur v'adore, e voi non mintendate.
ſicomeo preſi auoi merze chiamare .	13	Sì com'eo presi a voi merzé chiamare,
bene douea dare . auoi core di | pietate:	14	ben dovea dare a voi cor di pietate,
Catute ſore cadeo merze chiamaſſe .	15	ca tutesor cad eo merzé chiamasse,

Abweichende lesarten und bemerkungen früherer kritiker (mit ausschluss des rein graphischen): — 1 e no' so qual (qua *L*) speranza *alle* 2 mi sfidi *AV*, mi diffide *D[C]* 4 perduta provo *AVD*, »perdut' à provo» oppure »perdut' aprovo» ecc. cioè giudico inutile il »chiamar», l'invocare mercè *C* 5 Che *(AV²)D[C]* 6 in calito *A* 7 cherire *(AV²)D[C]* 8 ch'i' *alle* II. 11 partitoro: *(kolon) alle* 12 adoro, *(komma) alle*, non mi rendete *A*, intendete *V*, intendate *ohne interpunktion D[C]* 13 *mit punkt am schluss*

jnuoi dõña trouaſſe .
grancoré | dumilitate .
ſenontute ſiate .
facieſtemi alo.neno eſta miſtanza .
mille mer | ze ualleſſe vna pietanza .

Dõña grande maraulglia midonate .
chenuoi ſembrate . ſono tanto alo | re .
paſſate dibelleze ongnaltra coſa .
come laroſa . paſſa ongnaltro fiore! |
elodorneze lequali uacompangna.
locore milancca eſangna .
permi ſta aſat plui. |
merze chenõne jnuoi .
eſemerze chonuoi bella ſtateſſe .
nullaltra ualenza piu | mi ualleſſe .

Nonmi ricredo dimerze chiamare .
cacontare . audiui amolta giente .
che | loleone eſte dtale uſato .
chequande piu[1] afrato . piu fellona mente;
per | coſa como facte ſiricrede:
ſengno dimerzede .
eper merze gira jnpacte .
giẽ | ntile ira mipiacie .
ondio per mercie facco ongne miſatto .
ca per mercie ſa | paga un grande miſſatto .

Sicome quelli cheffanno alloro nemici .
congnromo midici . merzede otro | uato .

16 in voi, donna trovasse
17 gran cor d'umilitate, —
18 se non tute fiate,
19 faciestemi a lo meno esta mistanza
20 mille merzé vallesse una pietanza.

III. Donna, gran maravilglia mi donate,
22 ché n voi, sembrate, sono tant' alore;
23 passate di belleze ongn' altra cosa,
24 come la rosa passa ongn' altro fiore;
25 e l'Adorneze, quali v' acompangna,
26 lo cor mi lancca e sangna.
27 Per mi sta ' asai plui
28 merzé che nonn è in voi;
29 e se Merzé chon voi, bella, statesse,
30 null' altra valentìa più mi vallesse.

IV. Non mi ricredo di merzé chiamare,
32 ca racontare audivi a molta giente
33 che lo leone este di tale usato:
34 quand'è aïrato più fellonamente,
35 per cosa c'omo facie si ricrede,
36 e n sengno di merzede
37 per „merzé!" gira in pacie.
38 Gientile ira mi piacie;
39 ond' io per mercié facco ongne mi fatto,
40 ca per mercié s'apaga un gran misfatto.

V. Come quelli che ffanno a llor nemici
42 c'ongn' om mi dici: „merzede ò trovato" —

(AV?)D[C] 15 »*Manca il princ. del verso*» *A*, Ch'a tutte l'or *V*, c'a tutte for c'a Deo *D*, la lez. del cod. »Ca tute fore ca deo» *(sic)* bene fu rettificata dal Gaspary in »c'a tutesor cad eo», con che il passo dapprima forte a intendere diviene agevole e piano *C* 19 estarvi stanza *A* 20 Nulla *A* III. 22 sono tanto calore *A*, con tanto valore *V*, sono tanto alore; *D*, il luogo è certamente guasto, e forse è da leggere: »ch'en voi s. - son tanto c'alore P. d. b. o. a. cosa», intendendo: in voi sono raccolte bellezze in modo che allora passate, superate per quelle ogni altra donna *C* 23 passare *AV* 25 Et adornasse *A*, E l'adornezza laqual *V*, E l'adorneze le qual *D[C]* 26 *erkl. der bedeutung von* sagna *C* 27 E per me *V*, [E] per mi *D[C]* 28 vui *(AV?)D[C]* 29 stetesse *A*, statesse *V*, staresse *D[C]* 30 valenza *alle*, più mi valeria *A*, più mi valesse: valeria più di quel che mi *V* IV. 32 cà contare *alle*, audivi molta *AV* 34 che quando è *D[C]*, aitato *A*, *ohne komma nach* fellonamente *D (und alle?)* 35 come face *AV*, *kolon nach* ricrede *wenigstens D[C]* 36 in segno *V*, [In] segno *A?D[C]* 37 E per mercede gire in parte *A*, Permette gire in pace *V* 40 si paga *A*

[1] Das wort *piu* ist im diplom. abdruck kursiviert, ohne dass die bed. dieses kursivs irgendwo angegeben wird. Wahrscheinlich unterpunktiert in der hs.

ebio cheffacco checoſi ratto ꝓuouo .	43	ed io che ffacco? ché si ratto provo,
enontrouo . merzede inchui ſon ſ dato?	44	e pur non trovo merzé in chui son dato.
Madonna jnuoi nonaquiſtai granpreio .	45	Madonna, in voi nonn aquistai gran preio,
ſenō ꝑur lo peio.	46	se non pure lo peio.
cꝑcio ſicō ſ batte .	47	E perciò si combatte
jnaltrui fatte .	48	Giacomo in altrui fatte;
eſeglilnaltro[1] uincie jnqueſto ꝛerde .	49	e s'egli n altro vincie, in questo perde.
cnon uoi chi ꝑiu cipenſſa ꝑiu ciſꝑerde .	50	Chon voi, chi più ci penssa più ci sperde.

V. 41 Sì come que' che *(AV?)D[C]*, a' loro *AC*, a' lor *V*, al lor *D* 42 *semikolon nach* trovato *(AV?)D[C]* 43 Ed io che fo *V*, che così *AV*, Ed io che faccio così ratto provo *D[C]* 44 pur *fehlt bei allen*, merzede *alle* 45 gran preso *A* 46 peso *A* 48 Amore in altrui f. *VC*, *der ganze vers:* In altrui f. *AD* 50 Et non voi *AV*, E 'n voi *D[C]*, si sperde *AV*.

VERSBAU UND SPRACHE. Fünf strophen nach dem schema 11a 5a-6b, 11c 5c-6b; 11d 7d 7e, 7e 11f 11f.[2]

In str. II ist *b* = *e*. Synaphie (synalöphe) am binnenreim in 12, 14, 32. Handschriftlich überlang sind die verse: 4, *7*, 10, 14, *15*, 17, 21, *25*, 26, *34*, *37*, 40, *41*, 42 (s. *41*), *43*, *50*; überkurz: 32, *36*, *46*, *48*; über die kursiv angegebenen verse s. ANMERKUNGEN. Siehe daselbst metrische erörterungen betreffs des wortes *fiata* 18, betreffs einer hiatusfrage 27, betreffs der rhythmik des binnenreims 44. — Süditalienische bezw. sicilianische reime: *diffidi*: *merzede* 2, 4, *cherere*: *dire* 7, 8, *alore* (plur.): *fiore* 22, 24, *plui*: *voi* 27, 28, *nemici*: *dici* 41, 42, *preio*: *peio* 45, 46, *combatte*: *fatte* (plur.) 47, 48. Die betonung *cherére* ist canzonensicil. nicht sonst belegt; *preio* mit *peio* reimend kommt auch noch in »Amore, avendo interamente vogla»$_2$ vor. Vom reime unabhängig überlieferte meridionalismen (von *eo*, *meo*, *Deo*, *ca*, *lo*, abgesehen): *chustumato* 5, *chi* 8, *mistanza* 19, *Adorneze* (sing.) 25, *quali* (sing.) 25, *mi* 27, *statesse* (?) 29, *vallesse* (bed.) 30, *este* 33, *dici* (graphie) 42, u. a.

[1] Die obige fussnote gilt auch von dem 2. *l* von *eſeglilnaltro*.

[2] E. F. Langley, in seinem *Extant Repertory of the Early Sicilian Poets* (Publications of the Mod. Language Association of America, XXVIII [N. S. XXI]-1913, s. 454-520), gibt s. 481 an, unser gedicht habe »internal rimes in slightly irregular positions». Wir sehen die notwendigkeit oder gar die annehmlichkeit dieser theorie nicht ein, s. anm. zu v. 44.

ANMERKUNGEN

(meist nur textkritisch)

v. 1. *languisco.* Für *-isco* haben wir *sturdiscu* Dial. Greg. 97$_7$, im konjunktiv *smagrixa* Cruyllis-Spataf. 571. — Der rest des verses ist schwierig. Die hs gibt *enofo qua fperanza*, der krit. text *e nessuna speranza*; frühere ausgaben *e no(n) sò qual speranza.* — Das troncamento *qual* vor *s* imp. ist im canzonensicilianischen [1] nicht annehmbar. Das wörtchen *qua* kommt vor [2], allerdings nicht im canzonensicilianischen und nicht in einer bedeutung, die hier passen würde, vgl. unten. — Begründung des angenommenen textes: 1. Der zusammenhang: »*Qua*» = 'dass' würde uns geben: 'Herrin, ich schmachte, und weiss nicht, dass die hoffnung (bezw. dass Hoffnung) mir [doch einige] zuversicht gibt, damit ich nicht [ganz] verzweifle'; »*qua*» = lat. *quā* 'wie' würde heissen:

[1] Per scrivere in tedesco, mi sembra ragionevole d'introdurre questo termine (*NM* XVII-1915, p. 93). Ovvero piuttosto che »canzonensicilianisch» qualcosa come »canzonierensicilianisch»? Pare di no, giacché col dire »siciliano dei Canzonieri» escluderemmo quello delle poesie siciliane conservateci dal Barbieri Secondo il mio intendimento, *canzonensicilianisch* può servire per designare una lingua nella quale furono scritte delle canzoni e dei sonetti medioevali, con ugual diritto che si chiamano *Canzonieri* i manoscritti che contengono, per lo più, non soltanto delle canzoni, sì anche dei sonetti. — Italianamente farebbe al caso forse un bel »*siciliano del Duecento*».

O. J. T.

[2] Um von *qua* ECCU HAC abzusehen, haben wir mit einem »*qua*» = *ca* QUIA oder = *ca* QUAM zu rechnen, wobei das *u* entweder als nur graphisch (vgl. z. b. Caix, Origini s. 177 § 161; ZRPh IX-1885, s. 563; Monaci, Crestom., s. 583, § 303; inwieweit diese graphien in einzelnen fällen auf der aussprache beruhen können, mag dahingestellt werden) oder als phonetisch anzusehen ist: »*que* interrogativo diretto o indiretto (*guarda que pensi* etc.), *ke* rélativo e congiunzione», RBLIt 1913, s. 158, fussn. 1; s. Monaci, Crestom., s. 609, § 496. — Belege für spätlat. *qua* QUIA oder QUAM: AGI XV -1901, s. 273, § 122 (aus d. Cod. diplom. Cavensis), Jeanjaquet, La conjonction *que*, Paris etc. 1894, s. 73 (hss aus d. VIII. u. IX. jahrh.). Direkte ital. belege für dieses *qua* kann ich nicht anführen.

Als gelehrt lateinisches wort, also als kruder latinismus würde uns hier wohl höchstens das frageadverb *quā* 'wie' irgendwie zustatten kommen können; vgl. jedoch oben, Begründung, 1.

»... 'und weiss nicht wie (die) hoffnung mir [doch] zuversicht geben kann (vgl. aber den indikat. *dà*!), damit ich nicht ...'; *qual*, falls überhaupt sprachlich möglich: '. . . weiss nicht, welche hoffnung (was für eine hoffnung) mir [überhaupt] zuversicht gibt, damit ich . . .'. Das sind aber lauter dinge, die in den gedankenkreis der canzone schlecht oder gar nicht passen. Gleich das anknüpfende *E* des folgenden tief mutlosen satzes würde falsch tönen; desgleichen die ganzen strophen I, II, III, V. Verse wie 4, 18-20, 44-46, 49-50 zeigen vielmehr, auch gegenüber 31 ff., dass es angesichts der ganzen situation keinen platz mehr für eine *Speranza* und für die zuversicht gibt. Die in viereckigen klammern stehenden hilfswörter »doch einige», »ganz» u. s. w. helfen uns jedoch nicht über den inneren widerspruch hinweg, zwingen vielmehr, denselben scharf ins auge zu fassen. — Ein *qua* 'denn' erübrigt uns noch, würde aber zu einerlei anmerkungen anlass geben, ganz abgesehen davon, dass das vorhergehende *nofo* bei dieser auffassung von *qua* in der luft hängen würde: 'Herrin, ich schmachte und »weiss nicht» '(bin ratlos'??), denn Hoffnung gibt mir [doch eine gewisse] zuversicht, damit ich nicht verzweifle'. Nein doch! — Wie ganz anders steht es nun um den vom angenommenen texte gegebenen gedankenzusammenhang! Psychologisch ist an diesem wohl nichts zu rügen, s. ÜBERSETZUNG. — 2. Auch paläographisch darf es als möglich bezeichnet werden, unser *e nessuna* aus dem »*enofoqua*» der einzigen hs herauszulesen. Man braucht eigentlich nur anzunehmen, eine frühere hs habe an stelle der lettern *oq*, die dann also erst vom nachfolgenden abschreiber herrühren und von diesem gesperrt wurden, ein verzerrt und plump ausgefallenes *fu* gegeben. Bei annahme eines nicht hochragenden, oben nach rechts sehr rund verschlungenen *f* und eines mit dem rechten schenkel tiefer stehenden, unsauber geschriebenen *u*, wie man deren ja oft genug antrifft, wird uns die korruptel *su* 〉 »*oq*» ganz nahe gerückt. Für den fehler »*enos*» statt *enes* braucht man nur auf fälle wie »*partitoro*» v. 11 aufmerksam zu machen; für »*ua*» aus *na* sind beispiele nicht vonnöten.

Wir wagen es somit, die konjektur *e nessuna* für die lesart *enofo qua*, die wir nicht gutheissen können, im kritischen texte vorzuführen.[1]

4. *perduta prouo* die hs und frühere herausgeber. Meine lesart (= *perduto aprovo*), die mit der zweiten konjektur Casinis übereinstimmt, operiert mit einem *aprovare* 'feststellen' ('giudicare' Cas.), das z. b. bei Guittone d'Arezzo und Chiaro Davanzati vorkommt und auch dort ein objekt und ein prädikatives adj. regiert (*ed aproverò falsso il loro sermone* | *e le donne buone in opera ed in fede* Vat. $CXXXV_1$, *è blasmato duramente* | *e falso è aprovato* [il contrarioso] Vat. $CCXXXI_4$); vgl. spätlat. *approbare* mit acc. c. inf. in der bedeutung 'experimento probare, cognoscere' (*hoc ex cornu cervino fieri commodum approbavimus* und weitere beisp. im Thesaurus, II 312, z. 10 ff.). — Möglich wäre vielleicht auch *perduta 'provo* zu lesen, d. h. ein subst. *perduta* = 'pèrdita' anzunehmen: 'so habe ich da die probe, dass das flehen verlorene mühe ist'. Dieses *perduta* kann ich nun zwar nicht belegen; vgl. Meyer-Lübke, Rom. gr. II, §§ 328 ff., Alexander, Participial substantives of the *-ata* typ in the Romance languages, with special reference to French, welche arbeit ich nur durch Stengel, BDR V-1913, s. 30-33 kenne; Caix, Origini della lingua poetica italiana, Florenz 1880, s. 250, s. v. *-tus*. Vgl. aber substantive wie *paruta*, *partuta*, die im canzonensicilianischen vorkommen (»Vostra orgoglosa cera»$_5$).

---

[1] Einige versuche, mit konjekturen zu operieren wie etwa *noj'ò* für »*nofo*», *mia* für »*qua*», *speranza* | *mi dà e fidanza* u. a. haben zu keinem positiven resultate geführt. — Dagegen könnte man wohl, was uns erst in letzter stunde einfiel und was wir hier nachträglich bemerken, in versuchung kommen *nofoqua* in *nonumqua* zu emendieren. Dieses wort kommt Rin. VIII 61 (*nonn unque*) vor (*unqua* ist ja ganz geläufig) und würde der bedeutung nach ungefahr ebenso gut passen wie *nessuna*: 'nimmermehr Hoffnung' würde hier dem 'keine hoffnung' gleichkommen. Es scheint uns aber, dass sich jedenfalls die paläographische begründung hier — trotz der anscheinend grösseren ähnlichkeit zwischen *nonnunqua* und *nosoqua* als zwischen *nessuna* und *nosoqua* — merkbar schwieriger gestalten würde.

6. Ob *palese ed incielato* zu lesen? Es will scheinen, als ob es sich um ein in den wb. unbelegtes adj. *incelato* handelte[1], denn auch die drei übrigen uns bekannten beisp. von canzonensicil. *celato* mit vorhergehendem *in* flektieren das wort: *e batuta | e messa im presgionia, | e in cielata tenuta* Rin. IX, v. 47; *lassa, che mi dicica | quando m'avea in cielata* »Oi lassa namorata»$_3$, *quella c'amo più n cielato | che Tristano non facica* »Donna audite como»$_3$ (das gedicht des Franzosen Jean de Brienne). Für das aprov. gibt Levy, Petit dictionnaire, *a celat* 'en secret, en cachette', aber *encelat* 'discret', im Supplementwb. aber versieht er das von Raynouard gegebene *encelar* mit fragezeichen: »ich kann zwar sonst prov. *encelar* nicht belegen, aber vgl. Godefroy und span. *encelar*» [anticuado, s. Dicc. de Autoridades]. Godefroy III 87 hat *enceler* 'cacher, enfermer' mit dem einz. beispiel (aus Wace): *Ne fist semblant de son pencé, | bien encela sa volenté.*

7. Die handschriftliche vollere form *merzede* bleibt hier nur im reim (4, 36) und 44 stehen; in den übrigen fällen ist *merzé* zu lesen. Beide formen waren den sicilianern geläufig; es gibt wenigstens drei gedichte, die sowohl die von hause aus lat.-ital. form (sicil. *mercide* Dial. Greg. s. 23, z. 7) als den kürzeren gallizismus aufweisen, und zwar steht metrisch fest, dass jene form nicht ausschliesslich im reime angewendet wurde.

8. Wegen *chi* (statt *ch'i* der früheren herausgeber) s. § 7 und besonders Rin. § 17-19.

9. Dem sinne nach steht *altri* wie *altrui* 48.

11-12. »*partitoro*» ist kein ital. wort; der subjunktiv *intendate* berechtigt und zwingt uns auch die form »*adoro*» als falsch anzusehen. Im sicil. original stand wohl *partituri*: *aduri* oder doch *partitori*: *adori*, was toscanisiert *-ore* hiess und alsdann wenigstens in *partitore* undeutlich mit einem wie *o* aus-

[1] Denn *incelato* bezw. *incielato* bei Tommaseo u. Bellini heisst etwas ganz anderes (*cielo*).

sehenden *e* abgeschrieben wurde (das äuglein bei *e* unten zu weit). Wir drucken tosc. *-ore*; vgl. aber das sicil. *-i* in 42 *dici*, 25 *quali*.

15. *tutesor(e)* kann man bei dieser graphie nicht, wie Gaspary s. 211 tut, ohne weiteres als einen provenzalismus bezeichnen; die beiden *e* scheinen vielmehr auf eine französische entlehnung oder doch französische beeinflussung zu deuten (wobei die mehrfach belegte form *tut(t)asora* wohl direkt an das prov. angeknüpft werden darf)[1]. Das *u* braucht nicht einmal in *tutesore* als eine wiedergabe des gehörten frz. lautes angesehen zu werden, beruht wohl vielmehr überall auf einer anpassung an ital. *tutto*, wie das ausl. *-s* auf ital. boden abgefallen ist und auch das (*e*) seine natürlichste erklärung aus dem hier allgemeinen troncamento von *-ore* erhält[2]. — Das wort kommt auch in dem erst neulich aufgefundenen Ritmo su Sant' Alessio (beginn des XIII. jhrh.), bei Monaci s. 541, v. 96, vor (*a tuttesore*).

Direkt an das plautinische TOTIS HORIS (Mil. Glor. 213) kann *tutisuri, tutesore* aus syntaktisch-biologischen gründen wohl doch nicht angeknüpft werden.

cad, ein QUAM mit unorganischem *-d*. Unser beispiel kann den nicht zahlreichen angereiht werden, die Jeanjaquet, La conjonction *que*, s. 53, aufzählt und erklärt.

18. Oder aber *e se non tute fiate* (also mit 2-silbigem *fiate*), was besseren zusammenhang geben würde als das gewiss unerwartete asyndeton? Ohne uns auf die schwierige etymologie von ital. *fiata* einzulassen (Meyer-Lübke, Rom. Gramm.

---

[1] Ein deutlich frz. *dimore* statt des sonst üblichen *dimora* begegnet uns »D'amoroso paese»4: *aqua per gran dimore* | *torna sale* (hs »*dimoro*», was aber mit *amore* reimen soll; Tallgren, La rime, s. 295).

[2] Eine überlieferte stärker sicilianisierte form *tutisuri* || *-uri* (»Pir meu cori alegrari», v. 29, Monaci s. 214) steht mit ihren *i ú* auf demselben plane wie z. b. *persuni* sing. (Dial. Greg. passim, auch *persone*, *-i* und sogar *persuna*, NM XVII-1915 s. 177); vgl. *midemj* (Dial. Greg. passim, auch *mideme* und *medeme*, aus prov. *medesme*), *insembli* (Cruyllis-Spataf. passim), prov. frz. *ensemble*, u. s. w.

III, § 52; s. Körting s. v. VICIS), haben wir festzustellen, dass das wörtchen canzonensicilianisch meist sicher dreisilbig ist und die konjunktion *e* also nur dann als metrisch zulässig angesehen werden kann, wenn anderswo sichere fälle von zweisilbigem *fiata* canzonensicilianisch nachweisbar sind. Gegenüber wenigstens 6 stellen, wo *fiata* gesichert scheint, kommen nun allerdings einige zweifelhafte fälle vor: *venendo a voi lo giorno a mille fiate* »Lo core innamorato»$_1$ (Palat., Vat.), wo 2-silb. *fiata* zwar ziemlich unvermeidlich scheint; *li pare spesse fiate* »Assai cretti celare»$_3$, ein metrisch unklarer vers, wo übrigens *parli* gut am platze wäre; *ben è alcuna fiata om amatore* »Amor è un desio che ven da core», wo vielleicht kein hiatus nach *è* vorliegt; und schliesslich der 7-silbner *rimembriti a la fiata* »Dolcie coninciamento»$_2$, wo man sich versucht fühlt, *membriti* zu lesen. — Die sehr zahlreichen prosabelege geben natürlich über die prosodie v. *fiata* keine auskunft.

19. *esta mistanza* statt *est' amistanza* kann einen fall von südital. aphärese darstellen (Schneegans, Laute u. lautentwickl. des sicil. dialektes, s. 45 ff.). Sporadisch teilt unsere hs auch anderswo *suo mare* 'suo amare', »Al cor m'è nato e prende uno disio»$_3$, *vostra mistate* »Madonna, dirvi voglo»$_1$, *arcompli mi' talento, mica bella* »Rosa fresca aulentissima» v. 144 (wo D'Ovidio s. 677 stillschweigend *amica* druckt), *fina manza* »Umile sono ed orgolglioso»$_6$, sogar bei einem toscaner *la tua mistanza* »Per lo marito c'ò rio»$_6$. Vgl. REW 399.

22. Das original oder sagen wir besser eine von den vorhergehenden hss hatte wahrscheinlich *tantolori* (d. h. *tant' olori, tanti olori*), was der tosc. abschreiber irrtümlicherweise (weil ja *olori* ebensogut gemeinital. *-re* als *-ri* entspricht) in *tanto alore* auflöst; für das nord- und mittelital. *a-* statt *o-* oder *au-* haben wir beispiele bei Monaci, s. 572, § 133.

25. Das plural »*lequali*» neben den sing. *adorneze* und *acompangna* ist von einem toscanischen abschreiber hineingetragen, der die form *adorneze* als ein plural von *-eza* aufgefasst

hat. Wegen des südital. sing. *-eze* -ITIEM s. in letzter hand Rin. II 3, note. — Hat aber das original *laqual* gehabt oder hat vielmehr das sicilianische sing. *quali* da gestanden? Dies letztere ist einer missdeutung als pluralform noch mehr als *laqual* ausgesetzt gewesen und das jetzige *-i* gewinnt bei dieser annahme an interesse, vgl. Rin. § 26. Ein *l'adorneze quali v'acompangna* würde nur in der heutigen sprache als syntaktisch gewagt erscheinen, Meyer-Lübke, Rom. Gramm., III, § 617; in der tat findet sich wenigstens ein canzonensicil. beispiel vom relativ *quale* ohne artikel belegt: *lo nibio . . . non vuole pilgliare | per nom troppo affanare | se non cosa quale sia parisciente* »Ben mi degio alegrare»$_2$. — Unter diesen umständen wagen wir es, an stelle von »*lequali*» das schön sicilianische *quali* einzutragen.

Vollständig toscanisiert (modern) würde v. 25 natürlich *E l'Adornezza, laqual v'accompagna* lauten; eine zurücksicilianisierung würde für das XIII. jhrh. ungefähr so aussehen: *E l'Adurnici quali v'accompagna.*

26. Hier wird von der Schönheit (*Adorneze* v. 25), in »Pir meu cori alegrari»$_4$ aber von der lanze der Liebe gesagt, dass sie ihn bezw. sein herz verwundet (*lanciare, lanzari*).

27. Statt die hsl. lesart anzunehmen kann man daran denken den text so zu gestalten: *Per mivi stà asai plui*, also ohne hiatus nach *stà*. Da das canzonensicilianische sowohl *mi* (öfters in *me* toscanisiert) als *mivi* (öfters in *mevi, meve* toscanisiert) in den funktionen der betonten pronominalform kennt, kommt es bei der entscheidung nur darauf an, dass der hiatus in den vorliegenden rhythmischen und syntaktischen zusammenhang doch besser passt als die synalöphe es tun würde. — *stare ad alcuno* steht im wb. von Tommasèo u. Bellini unter *stare 38* in einer bedeutung, die der hier passenden ziemlich nahe kommt, nur dass dort lauter infinitive (*il tagliare, il volerti, il colorirla*) als subjekte von *stare* vorkommen.

29. Die hs schlecht lesbar: ob *statesse* (so Valeriani und die neue diplom. ausgabe von Egidi u. a.) oder *staresse*

(so D'A.), oder *stetesse* (so Allacci)? Die neue ausgabe pflegt über solche undeutlichkeiten auskunft zu geben, schweigt aber hier. Gaspary qualifiziert die form *staresse* als »echt sicilianisch» (s. 187), und der sicilianer Cesàreo schreibt ihm dies nach: »tutto siciliano è il congiuntivo *staresse*» (s. 183); beide kennen nur D'A.:s ausgabe. Bei dieser sachlage müssen wir uns damit begnügen festzustellen, dass sowohl *staresse* als *statesse*, *stetesse* sonst in unseren gedichten unbelegt, auch bei Monaci s. 621-2, § 542, nicht vorfindlich sind (vgl. jedoch venezianisch *serese* 'sarebbe', *faresse*); ferner, dass eine form *[sta]esse,* wie sie im diplom. abdruck der Palat. liederhs. (Propugnatore, N. S., XVII II, s. 294) einmal vorkommt, hinwegkorrigiert werden muss, weil der reim *stasse* fordert (so die andere hs. Laur.; »Ancor ke ll'aigua per lo foco lassi»$_1$); ferner, dass sich in den verschiedenen liederhss beispiele einer rein paläographischen verwechselung zwischen *r* und *t* nachweisen lassen: die interessante verbform *dimostrara* steht in »A pena pare ch'io saccia cantare»$_2$, im reim *-ara*, aber als *dimostrata* verschrieben (hs Vat., wo Palat. bei etwas verschiedener textgestaltung *dimostrare* gibt), und die hs laur. hat *savere* statt *savete*, Rin. II 32. — Wir drucken auf die verantwortlichkeit Egidis hin *statesse*, eine form, die, wenn korrekt, vielleicht als auf STETISSET zurückgehend angesehen werden kann, wobei das *a* auf der analogie der formen mit *a* beruhen könnte.

30. Mit Cesàreo s. 184 schlagen wir vor, *valenza* als aus einem rhythmisch vorzuziehenden *valentìa* hyperkorrigiert zu betrachten. Der werdegang der korruptel wäre also: *valentìa* › *valèntia* › *valenza.* In »Umile core e fino ed amoroso»$_1$ gibt eine hs (Palat., 9) *senza dolore*, wo der zusammenhang mit der anderen hs (Vat., 45) *sentìa dolore* fordert. — *vallesse* steht hier im sinne eines modernen konditionalis; über diesen canzonensicil. gebrauch s. in letzter hand Rin. II 49 oder NM XVII (1915), s. 185, unten.

33 ff. Wegen des gleichnisses s. oben, DAS GEDICHT.

34. Wie 18, wiederum ein vers, bei dessen kritischer

gestaltung es hauptsächlich darauf ankommt, die canzonen-sicilianische prosodie eines gegebenen wortes festzustellen. Da *aïrare* (auch *adirare* geschrieben, im reime *adìro* »S'io dollio no è meravillia»$_5$) sonst immer viersilbig ist, ist die lesart der hs falsch. Hat das original den hier beginnenden konsekutivsatz ohne *che* eingeleitet, was nichts unerhörtes ist, so versteht man leicht, dass ein abschreiber der versuchung anheimgefallen, das allerdings natürliche *che* hineinzutragen (lectio facilior). (Zwar könnte man auch daran denken, das kolon erst nach *fellonamente* zu setzen, also den konsekutivsatz erst mit v. 35 beginnen zu lassen. Allerdings wäre das eine wenigstens dem abschreiber fernerstehende auffassung; vgl. oben, DAS GEDICHT). — Das wort *fellone* bezieht sich auch sonst auf den löwen: *comu è fillun liuni* Quaedam profetia, bei Monaci, s. 545, v. 99.

36. Das fehlen einer silbe macht bei der sonstigen unklarheit des inhaltlichen und syntaktischen zusammenhanges schwierigkeiten. Paläographisch, inhaltlich und syntaktisch liegt es am nächsten, den anfang des verses als verdächtig zu betrachten; aber was hat dort der abschreiber wegfallen lassen? am wahrscheinlichsten doch einen einzigen buchstaben, mit oder ohne abkürzungszeichen. Unsere textgestaltung operiert mit einer der einfachsten konjekturen, die diesen forderungen entsprechen. Nach dem schluss-*e* des vorhergehenden verses ist wie so oft ein aus (*en* ⟩) *ē* entstandenes *e* abgefallen; oder dieses *e* ist in dem anfangs-*e* des folgenden verses, der zu lang ist, wiederzuerkennen, s. folg. anm. Der sinn und der satzbau lassen sich an der ÜBERSETZUNG prüfen.

37. Vgl. die vorhergehende anm. Das anfangs-*e* ist des metrischen fehlers am verdächtigsten und fällt bei unserer anschauungsweise weg.

41. »*Sì come illi che*» (vgl. Meyer-Lübke, Rom. Gramm. III, s. 94 u. 668) würde wenigstens im canzonen-sicilianischen vereinzelt dastehen. Eher könnte man an ein »*Sì com quelli che*» denken, wobei das hier und da belegte tron-

camento *com* als ein gallizismus anzusehen wäre, wie dies gewiss mit *om* für *omo* im folg. verse der fall ist.

41-43. Eine dem dichter vorschwebende komparative satzfügung artet in ein lebhafteres anakoluthon aus. Man erwartet an stelle von v. 43 etwa eine an die dame gerichtete mahnung: 'so solltet auch ihr mir gegenüber tun'. Dabei würde das einleitende *ed* gut stehen bleiben können, vgl. NM XVII (1915), s. 62 (anm. zu Rin. IV 7) und unten, v. 44.

43. Vgl. vorhergehende anm. — Die richtige silbenzahl muss wohl durch irgend eine emendation der gruppe *che così* gewonnen werden. Wahrscheinlich steht *così* für ein urspr. *si*. Dieses *si* nun scheint, wie Rin. § 20 f., auf lat. SI zurückzugehen, also nicht, wie der abschreiber glaubt, dem tosc. *sì* (lat. SIC) gleichzukommen. Der bedeutung nach vertritt *si*, wenn unsere meinung die richtige ist, tosc. *seppure* od. *sebbene*, also ein konzessivum, wie eben. Rin. X 4, 44 u. öfters. — Möglich wäre allerdings auch *sì* (< SIC); die übersetzung würde dann lauten: 'dass ich so schnell versuche und doch nicht gnade finde'.

44. Der hauptsatz wird durch *e* eingeleitet wie in v. 43, und wir nehmen an, die fehlende silbe könne am angemessensten für ein dies *e* verstärkendes *pur* in anspruch genommen werden, besonders weil wir *si* 43 als ein konzessivum betrachten. — Dass ein vers wie der hier überlieferte:

e non trovo merzede in chui son dato

für einen endecasillabo mit binnenreim habe gelten können, wird sonst nirgends bei den sicilianern konstatiert. Der wegfall des *pur* hat übrigens dadurch begünstigt werden können, dass der abschreiber, ehe er unseren passus ins reine schrieb, ein bisschen weiter las und nun das in v. 46 vorkommende andere *pure* bemerkte. Ich denke, er hat dieses letztere dabei so lebendig apperzipieren können, dass aus der idee: »ein *pure* folgt weiter unten» im unbewussten ein »*pure* folgt erst weiter unten» geworden ist.

46. *pur* muss zweisilbig gemessen werden, es fragt sich

aber, ob *pure* die urspr. canzonensicilianische form ist. Statt dessen gibt Dial. Greg. (76_{12}, 85_5 u. a.) *puru*, der Ritmo Cassinese 56 ebenso *eppuru*, und *puro* steht im reime Vat. 985. Eine zweite form *pura* findet sich bei unserem dichter in der canz. »Madonna dirvi voglo»$_3$: *e pura li dispiacie* (zwar nur in éiner hs, dem Vat.) und kommt wohl auch noch anderswo vor. Wir begnügen uns damit, die weitaus üblichste der toscanisiert überlieferten formen auch hier zu restituieren.

48. Zwei silben müssen ergänzt werden. In übereinstimmung mit dem zweiten herausgeber Valeriani schlägt Casini vor »*Amore in altrui fatte*» zu lesen, geht aber nicht auf den sinn des ihm ohne zweifel dunkel gebliebenen verses ein. Wir ziehen vor *Giacomo* hinzuzudichten, und sehen einen vorteil darin, dass sich *Giacomo, egli* (49) und *chi* (50) auf eine und dieselbe person beziehen. — In den alten liederbüchern kommen lücken vor, die mit der vorliegenden eine gewisse ähnlichkeit haben: *servendo* [*Amor*] *k'a la Morte fa guerra* »Amando con fin core e co sperança»$_4$ (krit. text, zusammengestellt aus s. alamore chui la mortte fa gueria Vat. und s. kalamorte fo guerra Palat.), *valliami* [*Amore*], *per cui non rifino* ibid.$_5$ (krit. text; Palat. unterlässt es auch hier den namen Amore abzuschreiben); ferner steht der bekannte fall des sonettes »Con vostro onore faccovi uno nvito» (einzige hs Vat. 330), wo der text des neuen diplomatischen abdruckes so aussieht: *Conuoſtro onore faccoui vnonuito. ſergiacomo valente . . .* | *Louoſtro amore* u. s. w., und eine fussnote zu der punktierten linie bemerkt: »Qui anche le tracce ci soccorrono poco, perchè sopra la rasura c'è uno strato di grasso; tuttavia par si possa con ragione leggere: achuj . . . chino.» [1] — Die dichter pflegen sich bekanntlich

[1] Das gibt uns heute die sichere ergänzung zum 2. verse: *a chui mi nchino*; hätten wir aber statt Vat. eine mittelalterliche abschrift von Vat., vor uns, so würde diese uns wahrscheinlich den 2. vers in der verstümmelten gestalt *ser giacomo valente* geben, ohne die lücke etwa mit einem leeren zwischenraum zu bezeichnen, — ganz wie in den beiden Palatinoversen und in dem hier vorliegenden falle.

oft am ende des gedichtes vorzustellen; wir erinnern, ausser an das soeben zitierte sonett von Notaro Giacomo, an seine gedichte »Meraviglosamente» und »Madonna mia, a voi mando», an Paganino da Serezano's »Kontra lo meo volere», an Rinaldo d'Aquino's »Amorosa donna fina», und an zwei gedichte von Giacomino Puglese. — Wegen *altrui* vgl. v. 9. — *fatte* übersetzt Egidi im glossar zweifelnd mit »fatti?«. Es handelt sich gewiss um eine misslungene toscanisierung des plurals von *fatto*. Unsere wiedergabe 'wesen und tun' beruht auf dem artikel *fatto 16* bei Tommasèo u. Bellini.

50. Der vers ist metrisch falsch und *enon* gibt keinen sinn, kann aber gut als gedankenlose missdeutung eines unsauber geschriebenen *chon* betrachtet werden.

Emil Öhmann.

L'expression figurée adverbiale de l'idée de *PROMPTITUDE*. Essai pour contribuer à un chapitre de la future Sémantique polyglotte.

Avec un appendice sur catal. *aviat*, ital. *diviato*, etc.

Iucundum est ex magno sumere acervo.
Horace.

1. Je me propose de passer en revue un choix d'adverbes (et de locutions adverbiales) qui, sous le sens pratique d''aussitôt', de 'bientôt'[1], se distinguent par quelque évolution sémantique figurée et suffisamment prolongée pour permettre de classifier les faits de sémantique sans trop de subtilités et d'en présenter sous cette forme un tableau un peu varié, mais soumis à une idée nettement dominante. Tous les adverbes considérés dans ce qui va suivre ont donc ceci en commun qu'ils sont partis jadis, comme faits d'évolution, de quelque sens bien précis qui n'était pas trop rapproché originairement de

[1] C'est dans ce sens temporel que je prends le terme de *promptitude*, dans tout mon article, sauf indication contraire.

l'idée de promptitude, mais qu'ils ont abouti à signifier cette même idée, soit dans un contexte que je choisirai à propos, soit encore, à une époque donnée, dans n'importe quel contexte, d'une façon absolue et pour ainsi dire lexicologique.

2. J'exclus par conséquent tous ceux d'entre les adverbes — et ce sont sans doute les plus nombreux dans toutes les langues — qui, bien que représentant eux aussi l'idée de promptitude, ne constituent, autant qu'on peut en étudier l'origine, que la continuation pure et simple, la survivance telle quelle ou peu modifiée, d'une idée »préhistorique» de *PROMPTITUDE*; tels gr. *ταχέως*, lat. *confestim*, angl. *speedily*, allem. *eilends*, russe *скоро*, finn. *pian*, ou bien encore ceux qui représentent des idées originaires comme p. ex. la *VÉLOCITÉ*, l'*AGILITÉ*, qui sont trop rapprochées de celle de promptitude pour permettre la mise en relief des procédés d'ordre sémantique.

3. D'accord avec Hultenberg[1] (et, sans doute, avec d'autres sémantistes qui auront entrepris das études analogues postérieurement à lui), je crois utile de considérer les faits de lexique au point de vue de l'idée qui devait présider à leur création comme faits de sémantique. Le cas échéant, je sortirai du domaine des langues romanes[2]; mais je dois dire d'avance que même pour ce dernier domaine déjà si restreint, les pages qui vont suivre n'offrent rien de très complet[3] comme dépouillement de dictionnaires et de textes opportuns. La partie constitutive de ce petit travail est remplie en somme, je m'en rends bien compte, par de sim-

---

[1] H. Hultenberg, *Le renforcement du sens des adjectifs et des adverbes dans les langues romanes* (Upsal 1903), p. 5.

[2] Pour transcrire l'arabe, je préfère ici la méthode littérale à la méthode phonétique.

[3] Pour l'anc. fr., cf. Zeitlin, *Die afr. Adverbien der Zeit* (*ZRPh* VI-1882), p. 280-5.— Un de mes anciens élèves, M. Erik Svibergson, avait réuni jadis, pour un petit spécimen universitaire sur les *Adverbes de temps dans les langues romanes*, un certain nombre de matériaux qui eussent pu être de quelque utilité ici. Ces matériaux n'ont pas été à ma portée pour composer le travail qui va suivre.

ples listes plutôt éclectiques, qu'il serait sans doute bien facile et bien intéressant de compléter. Oserai-je les publier telles quelles? Mais, après tout, n'est-il pas légitime que Peu de chose, notre ami de tous les jours, puisse parfois confidentiellement représenter un Tout qui, lui, aime à se dérober à nos yeux!

Adverbes de promptitude (sens: 'aussitôt, sur-le-champ, tout de suite', 'bientôt') issus du contact de l'idée de *PROMPTITUDE* avec

4. L'idée de *NON-CHANGEMENT* de la manière d'être, entre deux actes:

grec *αὐτίκα*, (*παραυτίκα*, cf. n:o 14), de *αὐτός* 'même'; très fréquent, se combine avec des verbes de toute espèce, depuis Homère. — lat. (surtout lat. tardif) *modo* 'à l'instant même' dans certaines tournures comme *nam si vis, ecce modo pedibus duco vos ibi* 'so führe ich euch gleich dahin', *Peregrinatio Aetheriae* (comm. du VI^e^ siècle), XV 1, voir le *Philologischer Kommentar* de Löfstedt (Uppsal 1911), p. 240-243. Survivances romanes avec le sens également latin de 'maintenant'. — anc. prov. *tot per egal*, pourrait aussi être rangé sous le n^o^8, puisque *per egal* a été attesté dans le sens de 'en ligne droite'; mais aussi l'anc. ital. connaît un *avale* (AEQUALE) temporel ('maintenant'). — allem. (*so*)*gleich*. — Cf. encore suéd. *med detsamma* et surtout *i detsamma*, proprement »au même». — ar. *fī lḥâli, ḥâlan*, d'un subst. signifiant 'état, condition (d'une chose ou d'une personne), manière d'être, de se porter, circonstance'; dans son origine, cela renfermait donc une idée qui pourrait être rendue par 'conformément à la manière d'être'. C'est par *ḥâlan* que les parleurs arabes vulgaires de nos jours aiment à rendre les adverbes respectifs dans des phrases comme »torna presto», »se cammino in fretta, credete che potrò arrivare all'ore . . .?«, »scrivimi subito [dopo arrivato]». — finnois [peut-être traduits du suédois] *samalla, samassa*, cas de *sama* 'le même'; de plus, le dialectal *samoin päin* 'aussitôt', proprement »avec la tête de

même», (sans tourner la tête de côté ou de l'autre), A. Jännes, *Suomen partikkelimuodot* (structure morphologique des particules en finnois), p. 6.

On dirait que la promptitude avec laquelle s'effectue le passage d'un acte à un autre est exprimée par la mise en relief de l'idée: n'avoir le temps de rien changer entre ces deux actes. »Se cammino in fretta», »si je pars *hâlan*», cela signifie: 'si je pars tel quel', comme qui dirait: 'si je pars sans même faire ma toilette'. — Au point de vue français, tout ce groupe se trouve donc à une distance considérable de l'idée de 'pareillement, de même', sens coexistant de *gleich* et de certains autres des adverbes réunis ici.

5. L'idée de *CONTINUITÉ* (absence d'intervalle entre deux actes):

lat. *continuo*, ex. *statim morbus evanuit et sanitati homo est continuo restitutus*, Arnob., *Disp. adversus nationes* VII 43; fréquent, mais connu en même temps avec le sens de 'continuellement'; *ex continenti, in continenti*, subsistant dans les latinismes fr. *incontinent*, ital. *incontanente* etc.[1]; esp. *acto continuo, acto seguido, en seguida, seguidamente*, catal. *de seguit, de seguida, tot seguit*, fr. (*tout*) *de suite* etc. (ital. *di seguito* n'étant que 'senza interruzione'); fr. *incessamment*, dans l'un des deux sens; *immédiatement*, formation datant de 1537 (quoique non dans notre sens) et reproduite dès lors dans la plupart des langues européennes: allem. *unmittelbar*, russe *немедленно*, etc.

6. L'idée de *RESTER* sur place ou debout (non-changement de place entre deux actes):

a) lat. *ĭl˘co* (< ín-loco), (*in*) *vestigio, statim.* — esp. *luego*, port. *logo*, anc. prov. *alo, aloec*, anc. fr. *lues*, anc. ital. *loco*, anc. lomb. *alò*, roum. *loc, pe loc.* En port. et en roum., le subst. LOCU subsiste à côté de l'adverbe LOCO. *Luego* 'aussitôt' est fréquent depuis les premiers monuments

[1] Ce latinisme, quoi qu'en dise Zeitlin (p 283) pour le français, se rencontre en italien dès le XIIIe siècle *(Canzonieri)*.

de la langue, sans restriction sensible quant à l'idée verbale qu'il détermine (*Mio Cid*); et (depuis longtemps?) on dit même *muy luego*. Le *alò* de Pietro de Barsegapè apparaît en contact immédiat avec *lì* 'là', mais a bien notre sens. — fr. *sur-le-champ*, *sur place* (manque dans le *Dict. Général*!); cf. encore *séance tenante*, pour quelques contextes. — ital. *lì per lì*; *su due piedi*, ex. *volle su due piedi una risposta*. — angl. *upon the spot*. — allem. *auf der Stelle*; *stehenden Fusses*. — suéd. *på fläcken*, proprement »sur ce bout de terrain» (fam.), *på eviga fläcken* »sur l'éternel bout de terrain» (extrêmement fam.), *på stående fot* »in stanti pede», = 'statim'. — finn. *paikalla* 'sur place', *tuossa paikassa* »dans cet endroit même»; *kohta* = esp. *luego*, *kohdakkoin* propr. »par places», mais dénotant une proximité temporelle moindre que *kohta*, à la différence de l'esp. (*de*) *luego a luego* (avec le *luego* adverbialisé, bien entendu), qui signifie 'con mucha prontitud'.

6) grec *αὐτόθεν* (de *αὐτός* 'même'), proprement 'de l'endroit même', rendu accidentellement par 'sur-le-champ, tout de suite'. Dans le *Gorgias* de Platon, 470 E, où il s'agit de savoir s'il faut considérer Archélaos comme un homme heureux malgré les mauvaises actions qu'il a commises, Polos, qui l'affirme, apostrophe Socrate vivement: »Et comment non!» s'écrie-t-il. »Si tu étais de ses intimes (*συγγενόμενος*), tu le trouverais assurément bien heureux; du reste, *αὐτόθεν οὐ γιγνώσκεις ὅτι εὐδαιμονεῖ;*», et voici la note de Cron à ce passage: *αὐτόθεν* übersetzt Cicero [*Tusc Disp.* V 12] nicht mit; aber es bildet einen guten Gegensatz gegen *συγγενόμενος*. Polos meint, das Urteil über des A. Glück müsse auch auf der Stelle und ohne weitere Umstände sich feststellen lassen, wenn man nur hört, dass er Herrscher ist. — lat. *e vestigio*; *extemplo* »'sogleich', das ursprünglich wohl von Beamten gebraucht wurde, die gleich vom Auspicium weg zum Kriegsschauplatze aufbrechen mussten», Walde, *Lat. etymol. Wörterb.*, s. v. *tempus*. — esp. *de*(s de) *luego*, portug. *desde logo*, anc. ital. *di loco*, roum. *de loc*. C'est bien par *desde luego* qu'on ren-

drait le *αὐτόθεν* du passage de Platon; mais ce *desde luego* est, du moins aujourd'hui, tout ce qu'il y a de moins affectif, de plus couramment employé dans un grand nombre de variétés de style. Le *di loco* ital. apparaît (*Intelligenza*) après *parta*, mais ce *parta di loco* doit être pris dans le sens 'qu'il s'en détourne aussitôt'. — Peut-on rappeler encore ici allem. *aus dem Stegreif*, proprement 'hors de l'étrier', employé surtout dans le sens de 'd'improvisation', mais se rencontrant accidentellement dans des contextes comme *sich aus dem Stegreif verlieben* (Gœthe); et encore pour le finnois dielectal (carélien du nord; et ailleurs?) *yksiltä jalkaini sijoilta*, propr. »de ces mêmes pistes de mes pieds», »de la place même qu'occupent [en ce moment] les plantes de mes pieds».

Les expressions b), qui sont renforcées d'un fait de langage dénotant l'idée de séparation (*e vestigio, desde luego,* etc.), ne diffèrent de celles du groupe a) qu'en tant qu'elles ajoutent l'idée accessoire qu'on pourrait mettre en relief par la formule: *commencer sur place = commencer à partir du moment où l'où se trouve sur cette place.*

7. L'idée de *CHEMIN FAISANT* (non-changement d'allure, de vitesse, non-arrêt entre deux actes; point de départ et point d'aboutissement non déterminés):

anc. fr. *errant, errammentz*, de *errer* 'cheminer', dér. de ITER. *Perceval tantost le salue, Et celui qui plus n'atandi, Son salu errant li randi*: usage non circonscrit aux contextes montrant l'action de marcher; *en es le pas* IN IPSO ILLO PASSU. Cf. fr. *au pied levé* 'sans préparation'. — anc. ital. (*es*) *savìa, in issa via* IN IPSA VIA. Lorsque Brunetto Latini, dans son *Tesoretto,* nous fait assister à la conversation qui s'engage entre lui-même, spectateur plongé dans la contemplation, et la Nature, vision immobile, l'adverbe *savìa* fait son affaire, parce que ce mot n'est manifestement plus qu'un spectre de métaphore: *savìa, Amicho, io ben vorria Che ciò che vuoli intendere Tu lo potessi aprendere* (Monaci, *Crestomazìa ital.*, p. 236, v. 420 suiv.). — C'est ce que l'on exprimerait parfois en finn. par la locution analogue *saman tien*, propr.

»dans la même voie», 'chemin faisant'. D'un usage restreint pour ce qui est du sens temporel, cette expression peut toutefois servir dans des cas comme *Siinä se nyt on koko vehje! Kai me nyt saman tien koetamme mihin se kelpaa?*, 'la voilà donc toute faite, notre fameuse machine! Bien sûr que nous allons essayer aussitôt comment cela fonctionne?'

8. L'idée de *LIGNE DROITE, MOUVEMENT EN LIGNE DROITE* (non-changement de direction entre deux actes):

gr. εὐθύ(ς), εὐθέως, ion. ἰθύ(ς); gr. mod. εὐτύς, propr. 'directement'. Fréquent, et pratiquement dans n'importe quelle combinaison verbale. *Εὐθὺς παῖδες ὄντες μανθάνουσιν* (Xénoph. *Anab.* I 9$_4$) 'ils apprennent (aussitôt) dès l'enfance à'. — angl. *straight, straightway, straightforth*, allem. *stracks*, m. h. a. *stra(c)k(es)*, de *strac* 'gerade, straff'; > suéd. *strax(t)*, dan., holl. *straks*; suéd. *genast*, superlatif, »au plus direct» (cf. adj. *ginast* 'le plus direct', de *gin*, anc. nord. *gegn* 'gerade, recht, rechtlich, dienlich', anglo-s. *gegn* 'direkt'). Combinaisons verbales à discrétion. — finn. *oitis, oieti*, de la racine de *oikea* 'droit'; combinaisons verbales comme pour *genast* etc. Cf. encore finn. *suoraapäätä*, propr. »geraden Kopfes», comme qui dirait: (se précipiter) sans même tourner la tête à droite ou à gauche. Fréquent; d'une grande liberté d'allures (ce qui ne serait guère le cas de *suoraa tietä* 'par le chemin direct').

9. L'idée de *NON-REFROIDISSEMENT* entre deux actes:

esp. *en caliente* 'luego, al instante', catal. *a co(l)p calent* 'sin tardanza', prov. mod. vieilli (Mistral, *Tresor*) *de caud en caud*, fr. (interj.) *chaud! chaud!*, puis *tout chaud, tout bouillant.* — anc. fr. *chalt pas*, ex. *e là u ele veneit, chalt pas i fud la venjance Deu sur tutes les citez*, voire même *et sa vie chalt pas fina*! (sens originaire de ce *chalt pas*: »à pas encore chauds», comme si la marche rapide qui est supposée précédente avait »réchauffé le pas»). — ar. *fī lfáuri* 'aussitôt, sur-le-champ', proprement »au bouillonnement», '*alā*

fáurihi propr. »sur son b.», *min fáurihi* »de son b.», *'alā lfáur*, ce dernier donné pour l'arabe d'Espagne du XIII^e^ siècle, s. vv. *cito* et *statim*, dans le *Vocabulista* latin-arabe (avec registre) que l'on croit être de Raimon Martin (éd. Schiaparelli); le subst. *fáurun* étant rendu par 'bouillonnement fort et rapide d'une marmite; emportement, précipitation'.

Malgré Ascoli, *Arch. glottol. italiano*, VII (1880-83), p. 145-6, il y en a qui préfèrent retrouver encore l'image de non-refroidissement sous *bientôt* et les autres survivances romanes de TŎSTU 'rôti', mot attesté avec ce sens latin en anc. prov. (*tost*). C'est ce qu'admet p. ex. Körting, qui résume l'histoire sémantique de ce TŎSTUM par la série 'geröstet, heiss, eilends, sofort' en y comparant l'expression familière allem. »*brühwarm* z. B. etwas erzählen». Mais d'abord, pour dire 'chaud', il ne suffit pas de dire 'rôti' — le rôti n'est-il donc pas souvent servi froid? De plus, il y a le temoignage défavorable des nombreux adjectifs italo-romans allégués par Ascoli comme signifiant actuellement une ou quelques-unes des idées de la série 'duro, fermo, rubesto, baldo'; d'où le sens adverbial 'con sicura franchezza, prontamente, subito'. Pour la distance à franchir entre l'idée de 'rôti' et celle de 'duro . . . baldo', on peut comparer le latinisme esp. *adusto*, qui lui aussi a abouti au sens de 'austero, rígido' (même en parlant de personnes; les Catalans p. ex. sont qualifiés de *gente adusta*); pour le dernier pas à faire, Ascoli lui-même renvoie à la genèse sémantique de l'allem. *b a l d* 'bientôt' — tous phénomènes qui n'entrent point dans le cadre du présent numéro et que je passerai sous silence dorénavant.

J'écarte de même les expressions — nombreuses un peu partout — qui, comme fr. *à brûler le chemin*, finn. dialect. *aika polttoo*, ont trait à l'idée de vitesse, à l'exclusion, je crois, de celle de promptitude temporelle (l'effet thermique accompagnant un mouvement rapide > vitesse).

10. L'idée de *HEURT* (effet mécanique d'un mouvement prompt > vitesse > promptitude temporelle):

anc. prov. *baten, bat-baten*, anc. fr. *batant*. Ex. (d'après Godefroy): *Or alez, fet li rois, batant*; *Apres ceus en envoia autres batant qui denoncierent que* . . ., etc. — esp. *de golpe* 'prontamente, con brevedad'; toulous. *cop-sec* 'sur le coup, tout à coup, brusquement, immédiatement, soudain, à coup sûr, aussitôt' (Mistral, *Tresor*), cf. catal. *co(l)p en sec*, majorc. *cop en sech* 'tout à coup'. — moy. h. allem. *hurteclîch*, apparenté avec fr. *heurter*, adverbe subsistant dans plu-

sieurs langues germaniques avec un sens temporel plus ou moins net; la connexion avec l'idée d'un choc a-t-elle partout été présente à l'esprit au moment de la création de l'expression? je ne saurais le dire. — Le russe *шубко*, lui, représente plutôt l'idée intermédiaire de vitesse (adv. modal). — En général, mauvaise délimitation du côté de l'idée de *SOUDAINETÉ*, peut-être aussi du côté de celle qui détermine la formation des tournures comme fr. *battre le champ* (qui possède dans d'autres langues de nombreux parallèles également figurés).

11. L'idée de *CRAQUEMENT* ou d'autre bruit (effet acoustique considéré comme caractérisant un mouvement prompt) promptitude):

Au nombre des onomatopées des différentes langues, quelques-unes se distinguent par une véritable adverbialisation facultative. A la différence par exemple du fr. *frrt* tel que nous l'avons dans des contextes comme *le temps d'ouvrir une lucarne et frrt! voilà tous mes lapins en déroute!* (Bally, *Traité de stylistique*, II, p. 197), où la présence des moyens d'expression affectifs est obligatoire (*voilà*, intonation spéciale, geste), il y en a qui semblent capables de se dénuer le cas échéant de tout ce qui caractérise les simples exclamations. Pour ne relever ici qu'un cas dont je crois pouvoir me porter garant, voilà suéd. *bums*, qui, bien que toujours d'un coloris plus ou moins familier, va assez loin dans le sens dont il s'agit, plus loin en tout cas, si je ne me trompe, que son homonyme allemand. *Så gick pojken bums fram till kungen och sade*, cela équivaut à 'et puis le gars est tout de suite allé devant le roi et lui a dit'; et voici pour la littérature:

> Skicka mig byxorna bums, ty »Apollosonen» är barbent!
> Snart åt den löjliga syn Gracerna skratta i mjugg,

distique qui se lit dans C. E. A. Söderström, *Valda dikter, hufvudsakligen latinska*, tome I (Nyköping 1895), p. XXIII. Là, plus d'onomatopée, quoi qu'on dise de la promptitude avec laquelle ce pantalon élégiaque sera renvoyé par le tailleur.

— Je n'ai rien annoté d'aussi sûr pour les autres langues; tout au plus l'esp. *zas* me faisait-il l'effet parfois d'être employé dans le sens temporel; mais je ne suis pas à même d'en offrir d'exemple qui vaille [1]. Le finn. (sud-ouest) *sassiin* 'vite, aussitôt' m'a bien l'air d'une ancienne interjection; le mot m'est bien familier comme adverbe de promptitude, mais obscure de toutes pièces comme étymologie (à rapprocher de l'esthon. *sasin, sazina* 'Rascheln, Geraschel'?). — Cf. encore n⁰ 13.

12. L'idée de *NUMÉRATION* (marquant, soit une espèce d'impératif comparable au n⁰ 13, soit, et plutôt, l'attente d'une action prompte ⟩ la promptitude):

suéd. *ett tu tre*, propr. 'un, deux, trois!', adverbe temporel dans des contextes comme *vänta ett ögonblick, farbror kommer nog ett tu tre tillbaka* 'mais attendez un moment, je serai aussitôt de retour, voyons' (peut être prononcée sur un ton »normal», sans coloris affectif sensible). C'est le cas également du finn. *yks kaks*, propr. 'un, deux!', expression parfaitement adverbialisée au temporel. *Minä olin juuri järvessä enkä voinut yks kaks juosta; huudon kyllä kuulin*, 'j'étais précisément [allé prendre un bain] dans le lac et ne pouvais aussitôt accourir; j'ai bien entendu ce cri'. Rien de très analogue ne m'est familier aujourd'hui des langues méridionales; pour l'allem., il y a peut-être à admettre, à titre d'adverbe de promptitude facultatif: *einszweidrei*, écrit aussi *im Eins, Zwei, Drei*. — Mauvaise délimitation le cas échéant, du moins quant au finnois et au suédois, du côté de l'idée de vitesse.

13. L'idée d'*IMPÉRATIF*, d'excitation à l'action (cf. les onomatopées du n⁰ 11, les numéraux du n⁰ 12):

Sur ce chapitre de »*Imperativ als Erzählungsform* und

---

[1] Ce *zas* n'est pas un adverbe dans le contexte suivant que je trouve annoté à propos d'autre chose chez Spitzer, *Mitteil. des rumän. Instituts an der Univ. Wien*, t. I (1914), p. 398, »S. 73»: *Aun me parece que los* [les Français] *veo; »musiu, per dón!» y yo, zas, zas, bayonetazo limpio.*

Verwandtes», voyez surtout les très substantielles *Syntaktische Beiträge* de L. Spitzer, dans *Mitteilungen des rumän. Instituts an der Universität Wien* (herausgegeben v. W. Meyer-Lübke), t. I (1914), p. 61-78 et 386-400 [Extrait], puis les nouveaux *Nachträge* du même auteur, *Revue de dialectol. rom.*, VI (1914), p. 135-138 [Extrait]. Quelques-uns des détails trouvés chez M. Spitzer nous font voir ou entrevoir l'adverbe de temps en train de se constituer. M. Spitzer a entendu dire à un conférencier, à l'Université de Naples, à propos d'Henri III qui fuyait de la Pologne: *e corri corri venne a Venezia* (*Synt. Beitr.*, p. 63). Puis il y a le cas typique de *piglio un pezzo di marmo e dagli a lavorare* (ibid., p. 76 suiv., 'und hurtig an die Arbeit!') avec des parallèles de cet impératif de DARE 'frapper', qui est bien connu dans plusieurs parlers romans, entre autres choses, avec le sens d'instigation, d'accélération etc.: 'allez toujours!' 'avancez!' 'v'laque!'; ce qui nous reporte bien près le cas échéant, non seulement de l'idée de vitesse, mais encore de celle de promptitude temporelle; il est vrai que l'adverbialisation n'est le plus souvent pas un fait accompli. Le fr. *dare-dare* (*dar-dar*), que donne encore Sachs-Villatte et même Villatte, *Parisismen*, est attesté déjà dans le dict. fr.-esp. d'Oudin, qui le rend par 'luego, presto' (1642, voy. Godefr.; renvoi de Hultenberg, *Le renforcement du sens*, p. 29, avec l'exemple (1903): *le conduisit dare dare au bureau de M. Poustor*). Comment s'expliquer ce *dare*? est-ce par quelque infiltration de l'infinitif *dar(e)* de la Romania méridionale, infinitif employé comme jussif? — Pour l'allem., M. Spitzer, *Synt. Beitr.* p. 70, relève »die adverbiale Bedeutung 'geschwinde' von *wuppdich*, Kluge, *Etym. Wörterb.*»; pour le grec mod., M. Spitzer renvoie à Thumb, *Handbuch der neugr. Sprache* (en ajoutant de son propre crû quelques exemples): ἄρον ἄρον »aus der Kirchensprache, eigtl. 'kreuzige ihn' [Saint-Jean, XIX 15: ἆρον, ἆρον σταύρωσον αὐτόν 'ôte-le! ôte-le! crucifie-le!'], dann durch Missverständnis 'schnellstens, ohne Aufschub'. — Ne faut-il pas croire que sous plus d'un adverbe resté inexpliqué comme

étymologie ou expliqué d'une autre façon se cachent d'anciens impératifs ?[1]

14. L'idée de *SUPERPOSITION* d'un nouvel acte sur celui qui précède (〉 incident ou contre-coup considéré comme amené par un acte donné 〉 infaillibilité et non-retard 〉):

gr. *παράυτα*, comp. de *παρά*, préfixe dénotant proprement l'idée d'incidence, et de *αὐτά* [sous-ent. *τὰ γεγόμενα*] 'les [évènements]-mêmes'; donc proprement 'sur ces entrefaites' (cf. cependant Wecklein, note à Eschyle, *Agamemn.* 737, explication d'après laquelle notre adverbe de promptitude se rangerait plutôt sous notre n° 4); cf. *παραυτίκα*, n° 4; puis *παραχρῆμα*, de *παρά* et de *χρῆμα* 'l'affaire, l'acte', adverbe de temps fréquent et bien constitué; ex. *αἷμα ταύρου πιὼν ἀπέθανε παραχρῆμα*, 'ayant bu du sang de taureau, il [en] mourut aussitôt' (Hérod. III 15; d'après Aristote, le sang de taureau se coagule dans l'estomac et amène promptement la mort). — Pour les langues romanes, je rappelle l'ital. *sul fatto*, prov. mod. (*Mirèio*) *sus-lou-cop*, langued. *sur cop* (*Rev. de dialect. rom.*, V-1913, p. 70, § 305, 'bientôt').

15. L'idée de *CONSTANCE*, état de choses ou fait constaté toujours = toutes les fois 〉 infaillibilité empirique 〉 infaillibilité 〉 non-hésitation ou non-doute 〉 promptitude):

anc. prov. *sempre* 'toujours' et 'aussitôt', (*per*) *desempre* 'tout de suite'; anc. fr. primitif *sempre*(*s*) 'toujours' et 'aussitôt', plus tard 'aussitôt'. Chose connue, le sens latin de SEMPER est celui du mot fr. dans *Eulalie* 10 et peut-être

[1] Il ne paraît pas en être ainsi de l'esp. (vieilli et dialectal) *aïna* et des autres survivances romanes citées dans *Roman. etymol. Wörterb.* 281: déjà les exemples réunis chez Menéndez Pidal, *Mio Cid*, p. 434, et chez López Barrera, *Estudios de Semántica regional* (Cuenca 1912), p. 4—7, nous montrent par la structure même du contexte ambiant qu'il s'agit bien de AD *AGINA, comme on l'a admis jusqu'ici, et non de l'impér. de ce AGINARE que les Gloses rendent par '*στρατεύεσθαι, στραγγεύεσθαι, στροφεύεσθαι, στρίφεσθαι*, . . . (AGINAT:) *διαπράσσεται, μηχανᾶται, στρατεύει* . . .', c'est-à-dire 'se mettre en branle pour', 's'ingénier'.

encore dans quelques passages du *Roland*. Cas intermédiaire typique: *Tuz lur amis qu'il y unt morz truvét, Ad un carnier sempres les unt portét* (*Rol.* 2954, *Extraits* de G. Paris 765): car 'toutes les fois qu'ils en trouvèrent un, ils le portèrent' revient au même ici qu' 'aussitôt après en avoir trouvé quelqu'un . . .' — A titre de parallèle, mais de parallèle incomplet, de ce fait d'évolution rare, je ne saurais citer que lat. *subinde*, adverbe de promptitude doublé du sens de 'de temps en temps' (〉 fr. *souvent*), ce dernier constatable là où il s'agit d'actions répétées: *praedae minus inventum est, quod subinde spolia domos mittebant* (Liv.).

16. L'idée d'*ABORD*, d'arrivée sur le bord (〉 moment ou quelques moments de transition 〉 promptitude):

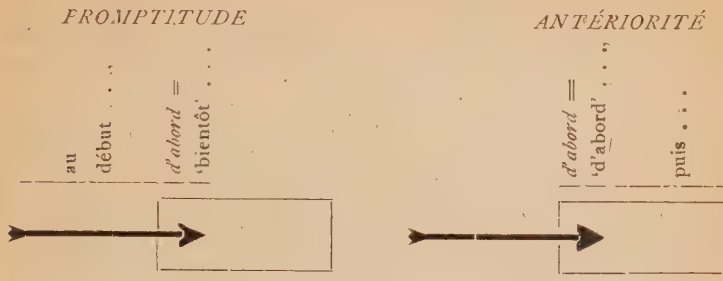
fr. vieilli *d'abord*: J.-J. Rousseau disait encore *d'abord après mon dîner* dans le sens d''aussitôt après m. d.'; cf. *tout d'abord*, *de prime abord* etc.; prov. mod. *d'abord*. L'*Atlas ling. de la France*, carte 132 (»[nos pommes, elles se moisiront] bientôt»), montre que ce *d'abord* signifiant 'bientôt' est en usage ou l'était surtout dans le Lyonnais, le Dauphiné, dans un point du Bourbonnais, puis en Suisse, dans le Valais[1] (ce qui ne coïncide pas, pour le dire en passant, avec la localisation »rouerg.» donnée par Mistral, *Lou Tresor dòu Felibrige*, s. v. *abord*); de plus, c'est là le mot du Languedoc, *Revue de dialect. rom.*, V (1913), p. 70, § 305 (s. v. 'bientôt'). Pour *Mirèio*, III, p. 101, Koschwitz et, dans sa trad. française en regard, Mistral lui-même rendent *tout d'abord* par 'soudain'. L'anc. prov. ne semble point connaître ce *d'abord*. Exemples donnés par Mistral, *Tresor*: *fuguè d'a. gausi* 'cela fut rapidement usé', *es esta d'a. lèst* 'il a été tout de suite prêt', *siéu d'a. las* 'je suis vite fatigué'.

Comme fait de sémantique, fr. vieilli et prov. *d'abord* est au fr. mod. *d'abord* comme, ci-dessous, le schéma I au

---

[1] Points de la carte: 904, 808 819 818 911 913 912 921 913 922 921 931 829, 950, 953 954, 978 979 989 988.

schéma II. La flèche y représente l'idée de mouvement, elle aborde un domaine en repos: le rectangle.



I. Légende: »Au début de sa marche, la flèche a rencontré un milieu donné; puis ce milieu commence à se changer en un autre, acte accompli 'bientôt' après» (fr. vieilli et prov.).

II. Légende: »d'abord le milieu nouveau où se trouve entrer la flèche fait l'effet tel ou tel; puis cette sensation de nouveauté disparaît» (fr. moderne).

Selon qu'on se place par conséquent à ce point de vue-là ou à celui-ci, une même idée, celle d'abord, d'abordée, d'arrivée sur le bord, finit par représenter, là l'idée de promptitude, ici celle d'antériorité, tout en ayant pour signe, ici et là, un même mot: *d'abord.*

17. L'idée de proximité exprimée par: *TENU DANS LA MAIN* ou *A LA PORTÉE, SORTI DU CREUX DE LA MAIN* (⟩ rapidité du geste ou possibilité — vraisemblance — attente d'un geste rapide ⟩ promptitude temporelle; ou bien ⟩ proximité locale extrême ⟩ proximité temporelle ⟩): gr. ἐξ ὑπογυίου, propr. »de dessous le bras» (γυῖον signifiant du reste, non seulement le bras, mais 'membre, en parlant des extrémités par opp. à la tête et à la poitrine; genou, jambe, les pieds; poing'); ἐξ ὑπογυίου λέγειν 'parler d'improvisation'; ὑπὸ χεῖρα propr. »sous la main»; ἐκ χειρός; tournures plutôt casuelles. — Même remarque pour le lat. *sub manu* (Suétone), *brevi manu* (Ulp.). — Ce n'est plus le cas du roman: anc. fr. (*de*) *maintenant*, DE MANU;TENENTI

(le sens d'aussitôt est encore chez Froissart), anc. prov. *man tenen*, catal. *de mantinent, a mant.*, ital. *immantinente* (par contre, l'esp. *a manteniente* ne signifie que: 'con toda la fuerza y firmeza de la mano; con ambas manos'); piém. *manaman, maraman* MANU AD MANU. — moy.-haut-allem. *zehant, alzehant. behande, -en*, allem. *behend(e)*, > dan. (vieilli) *behænde. behend(t)*. »Das wort wird angesehen als entstanden aus einem urdeutschen **bi handi* 'bei der hand'» Falk et Torp, *Norw.-dänisches Wörterb.* (Heidelberg 1910-11), t. I, p. 59, où pourtant une autre étymologie est préférée, qui, elle, ne rattacherait cette série à l'idée de 'main' qu'à travers un adj. verbal représentant l'idée de 'saisir'. — angl. *off-hand*; *out of hand* 'at once, immediately, straight off' etc.; cf. suéd. *på rak arm*, propr. »sur bras étendu» [1].

Pour ce qui est du moment de leur création originaire, pareilles tournures doivent bien, je pense, être placées parmi les faits d'évocation comme *avoir le cœur sur la main*; mais quelques-unes d'entre elles s'emploient à un moment donné de façon à paraître absolument privées de tout ce qui est affectif. C'est ce que l'on constate bien pour ce *zehant* que manie p. ex. Godefroi de Strasbourg: la petite servante s'imaginant que la boisson funeste contenue dans le pot qu'elle

[1] Je n'ose point croire à la probalilité d'un rapprochement qui vient de se présenter à l'esprit pour ce qui est de l'esthon. *wa'rsi*, *wa'rsti* (Wiedemann, *Wörterb.*), du carél. *varšin* (Genetz, *Suomi*, II, 14, p. 155; renvois dûs à mon ami M. Y. H. Toivonen), du finn. dialect. (Kemi, Tornio) *varsin*, tous = 'tout de suite', sens qui, exceptionnel pour le finnois, a été appliqué par Lönnrot au cas du vers stéréotype du Kalevala *vàrsin vastasi isäntä*: 'genast svarade husbonden' (le maître répondit aussitôt). Cas instructif de *varsi*, subst. qui m'est obscure quant à l'étymologie mais qui, entre autres sens, a celui de 'taille (du corps)', puis dans le composé *käsivarsi* celui de 'bras', ce *varsin* aurait-il pu signifier à l'origine quelque chose comme 'avec [un mouvement de] la taille' (ou 'du bras' ??)? C'est ce qui ne rappelle que trop vaguement les faits de sémantique figurée rapportés au texte, étant donné surtout le manque de précision sémantique pour *varsi*; de sorte que pour ma langue maternelle je dois avouer ne rien avoir en main.

venait de trouver était du vin, *stuont ûf und gie hin zehant. Dâ daz tranc und daz glas verborgen unde behalten was. Tristande ir meister bôt sî daz* (*Tristan und Isolde*, v. 11682). Pour l'anglais aussi on a des contextes comme (XIVe siècle) *Dele to me my destine. and do hit out of honde.* et les Italiens vont jusqu'à *rispondere immantinente, andarsene immantinente.* On voit qu'il n'est plus question d'une métaphore opérant avec l'idée de 'main'.

Il en est autrement des expressions figurées restées »logiques» comme fr. *en un tournemain* (attestée depuis 1611) ou *en un tour de main* (reproduites dans la plupart des idiomes européens), que l'on rangerait à côté des fossiles ci-dessus avec aussi peu de droit que p. ex. un *en un clin d'œil* (également calqué un peu partout ailleurs), catal. *en un amen, Jesús*, allem. *in einem Hui*, et d'autres semblables, où la préposition mise au début représente l'idée du peu de temps qui sépare les deux actes.

18. L'idée d'*ARRACHEMENT* (geste rapide > rapidité >):

gr. κραιπνῶς, mot qui paraît être apparenté avec un radical dénotant l'idée d'arrachement; pourrait être considéré comme un adv. de temps dans quelqu'un des nombreux passages d'Homère et d'autres textes poétiques où c'est le sens de rapidité qui prévaut. — lat. *raptim*, propr. 'en arrachant'; rare dans le sens temporel: *raptim exstingui* (Tacite); de même *rapide*, mots que le sens linguistique doit bien en tout cas avoir rattaché encore à cette époque à l'idée fondamentale du verbe RAPERE. — En était-il de même (à l'époque protoromane) de prov. *raben(t)*, catal. *rabent rebent*, majorc. *rabent* (ce dernier manquant dans le dictionnaire d'Amengual)? Mauvaise étymologie de *Neuphil. Mitteil.* XIV-1912, p. 174 et XVI-1914, p. 95, voy. Meyer-Lübke, *Rom. etym. Wörterb.* 7049. Le sens d''aussitôt' paraît être incontestable ici, du moins pour de nombreux passages des contes populaires majorc. (*Rondayes*) d'Alcover (quelques exemples dans *Neuphil. Mitteil.* XIV, cité ci-dessus). — ital. *ratto*, ex. »*Amor, che al cor gentil ratto s'accende*» ('rapidement'? 'aussitôt?'); *Dove in quel punto vidi dritte ratto Tre furie* (Dante, *Inf.* IX 37; Buti: 'tostamente'); cf. esp. *en un rato*, qui me semble familier dans

ce sens malgré le silence du Dict. de l'Académie. — roum. *în de grabă* 'bientôt', cf. le verbe *grăbi* 'se hâter', de l'anc. boulg. et sl. GRABITЬ 'raffen'; ex. chez Gaster, *Chrestom. roumaine*. — finn. dialectal *ratkin*, à rattacher à ce qu'il semble au verbe *ratkoa* 'découdre; trancher'; sens temporel ('strax') cité p. ex. par Jännes, travail cité au n° 4, p. 48. — Il y a lieu peut-être de rapprocher encore l'arabe *ġâ'ilan* 'vite!, dépêche-toi!', de *ġâla* 'emporter, enlever à l'improviste'. — Délimitation très difficile souvent du côté de l'idée de vitesse.

19. L'idée de *LÉGÈRETÉ* (› non-pesanteur › possibilité de la vitesse › de la promptitude temporelle ›; ou bien tout simplement › facilité ›):

anc. prov. *lèus* 'promptement, vite', prov. mod. *lèu*. Très fréquent par exemple dans la *Mirèio* avec le sens 'vite, bientôt, aussitôt', *lèu-lèu* aussi 'rapidement'. De l'*Atlas ling. de la France*, carte *bientôt*, il ressort que c'est ce *lèu* (ou *alèu*, *belèu*, *talèu* etc.) qui, à peu d'exceptions près, représente dans toute la France du Sud l'idée que le Nord exprime par *bientôt*, par *vite*, par *tout de suite*. La ligne de démarcation qui sépare ces derniers, qui ne nous intéressent pas ici, des survivances de LEVE, traverse la carte de France à partir de la Gironde jusqu'an nord du département des Hautes-Alpes, de façon à ne laisser au sud que quelques îlots ou enclaves offrant *vite* (ou une forme correspondante) [1]. Phrases-exemples de Mistral: *anas lèu* 'allez tôt', *èro pas trop lèu* 'il était bien temps', *vau mai lèu que trop tard*. — Nombreux points de contact sémantique avec d'autres idées, notamment celle (intermédiaire) de *POSSIBILITÉ*.

20. L'idée de *PRATICABILITÉ DU CHEMIN (EN HIVER)* (› possibilité de la vitesse › de la promptitude temporelle ›):

finn. dialectal (Karvia, régions avoisinantes de l'Ostrobothnie du Sud) *kelillä*, originairement cas adessif de *keli*,

[1] Points de la carte: 641, 657 667, 690, 696 698, 815, 899 898, 981 982 971, 966, 987, 945, 956 968 947.

subst. dénotant le 'bon état du chemin en hiver' (neige en quantité juste et de qualité opportune pour que le traîneau glisse bien), donc *kelillä* proprement = 'étant donné un chemin d'hiver bien praticable'. Notre adverbe, où l'idée d'hiver n'est plus sentie, ne se combine guère encore qu'avec des verbes de mouvement. Que, d'autre part, il s'agisse réellement là d'un adverbe de promptitude, au temporel, c'est ce qui nous est démontré par la présence d'exemples comme celui-ci: *Onkos pastori kotona?* [Réponse:] *Ei ole, mutta kyllä se kelillä tulee*, 'Monsieur l'abbé est-il bien chez lui? Non, il n'y est pas, mais il va bientôt arriver'.[1]

21. L'idée de *TRAJECTOIRE* droite ou courbe décrite par un objet animé d'un mouvement rapide (vitesse, idée modale ⟩ promptitude, idée temporelle):

finn. (familier) *viivana*, cas essif du subst. *viiva* 'ligne'; propr. »à l'instar d'une ligne». Propre au jargon des écoliers etc. de certaines d'entre nos grandes villes, mais d'un usage restreint quant à l'idée verbale à combiner. On ne s'attendrait à la rigueur qu'à des tournures simplement métaphoriques, avec des verbes de mouvement exprimés ou sous-entendus, p. ex. à *kuulin sitte että kyllä kai sieltä Vainiolta saa; ja minä viivana Vainiolle*, propr. »j'appris ensuite que bien sans-doute de-là de-chez-Vainio [on en] obtient; et moi comme-une-ligne [de courir] chez-Vainio», où ce doit être la trajectoire de la course rapide qui est comparée à une ligne; or, le fait accompli de l'adverbialisation au temporel de notre *viivana* ressort avec assez d'évidence des combinaisons verbales comme *Ottaisitko jos saisit?* [Réponse:] *No viivana ottaisin!* »[le] prendrais-tu si tu-pouvais-[l']-avoir? Ben! comme-une-ligne je prendrais!»

[1] Le grand dictionnaire finnois-suédois de Lönnrot connaît l'adv. *kelillä*, mais en lui attribuant le sens (génétiquement intermédiaire) de 'avec facilité'. Le sens d'aboutissement dont je parle est bien indiqué dans une monographie dialectologique de Bäckman citée chez Jännes, *Suomen partikkelimuodot*, p. 58. Je m'appuie en outre, et en première ligne, sur des renseignements directs fournis par des personnes qui connaissent bien les parlers en question.

22. L'idée d'*AFFRANCHISSEMENT* (débarras de ce qui arrête, retarde > promptitude):

anc. prov. *deliuramen*, (*a*) *de*(*s*)*liure*, anc. fr. *delivrement*. *a delivre*, propr. 'librement', signifient parfois, non l'idée de vitesse, qui leur est propre, mais celle de proximité temporelle: anc. prov. *Car lay non ac tan doloyros. Que no fos sas e delechos: Cant eran al lieg acostatz, Desliuramen ero sanatz* 'furent aussitôt guéris' (Levy, *Supplementwörterb.*, *deliur.* 3). C'est bien également le cas de l'ital. *spacciatamente*: *colla nuda spada sp-nte gli tagliò la testa*; du verbe *spacciare* (= *spicciare*); esp. (vieilli) et port. *despachadamente* de *despachar*; ces verbes étant = fr. *dépêcher*, l'opposé de *empêcher* comme étymologie et comme idée, v. Meyer-Lübke, *Rom. etymol. Wörterb.* s. v. IMPEDICARE 'embarrasser'. Cf. encore comme idée, outre fr. *dépêchez-vous*, *expéditivement* (> allem. *expedit* etc.), ital. *spedito*. *spicciativo*. etc.

23. Une idée locale difficile à préciser pour le moment même de la création des différents adverbes, mais qui semblerait être comprise entre l'idée de *PROÉMINENCE* (relief sur l'entourage) et celle d'*AVANCE* (position de ce qui est avant les autres) ou même d'*ÉLOIGNEMENT*, *DISTANCE*: mouvement esquissé ou réalisé dans une direction déterminée pour y occuper un nouveau poste éloigné > distance locale à franchir ou franchie dans l'imagination > rapidité > promptitude temporelle:

gr. (ionien) *πρόκα*, du radical indo-enrop. *PRO- 'en avant', le même d'où dérivent les mots germ. *fort* (ci-dessous); »nom. plur. von einem Adj. *πρόκος* 'vorwärts gewandt'» (Prellwitz, *Etymol. Wörterb.*[2], 1905; tout cela n'est pas bien important ici!). C'est un mot d'un usage plutôt rare; l'idée de promptitude ressort p. ex. de *καὶ πρόκα τε δὴ κατ' ὁδὸν πευθάρμαι τὸν πάντα λόγον* 'et, chemin faisant, j'apprends bientôt tout ce dont il s'agit', Hérod. I 111. — lat. *prōtĭnus*, dont le sens étymologique (indo-européen) (qui nous intéresse toujours bien peu) paraît avoir été 'sich nach vorn erstreckend'. Comme

quelques-uns des mots germ. *fort* qui suivent, ce *protinus* a été employé sous des significations nettement locales telles que 'plus loin, dans une direction déterminée', 'en avant', ainsi dans le passage virgilien *capellas Protinus aeger ago*; mais le sens temporel dont il s'agit est incontestable dans des contextes comme *quod quisque habeat, protinus ad decemviros deferat* (Cic.), *auxiliis protinus imperatis* (Liv.), *protinus Hectora poscens* 'voulant combattre H. à l'instant même (Stace). — lat. *prŏpĕrē*, étymologiquement 'vordringend = eilfertig', *properanter, properatim, properato* etc. — holl. *voort*, bas-allem., dan., norv., suéd. *fort*. allem. *sofort*. angl. *forthwith*. Le sens temporel de 'bientôt' paraît être doublé un peu partout du sens modal le plus proche, celui de 'vite'. De plus, à l'instar de *protinus* (ci-dessus), la plupart de ces mots s'emploient en même temps dans différents sens locaux correspondant à peu près à ceux de l'allem. *fort*, angl. *forth*: 'vorwärts, voran in einer gewiesenen Richtung'; 'von einem Orte weg' (*wir lassen ihn nicht fort*; *fort, Gedanke!*); temp. 'fortan, hinfort'; ce sont les mots holl., bas-allem., dan. (abstraction faite du préfixe verbal *fort-*, qui a des sens locaux même en suéd. et en norv.); de sorte que, dans ces langues, il faut s'en tenir au contexte pour ne pas s'y tromper. Exemples moy.-bas-allem.: [*unde ret do vort to Herverde, vort to Dortmunde unde vort to Paris*: *vort* = 'fort, weiter, weg']; *quam Godfrid to Slesewik unde sande sine boden vort* ('aussitôt') *to dem keiser*.

Dans le merveilleux langage des contes populaires majorcains de l'abbé Alcover, un roi ayant daigné demander des services à un de ses sujets, l'entrevue se termine par l'expression de l'idée que voici, qui est d'ordre temporel: 'et tu feras bien à te mettre à l'œuvre tout de suite'; or, pour l'exprimer, le roi tourne sa phrase comme suit: »et tu peux déjà être parti!» Ce *y ja pots esser partit* (t. I, p. 52), c'est ce qui pourrait servir d'une espèce de commentaire folkloristique du procédé psychologique d'où résulte qu'un même mot comme *protinus* ou comme *fort* arrive à dénoter, à une même époque donnée

et pour une même aire géographique, deux idées aussi distinctes l'une de l'autre comme celle de 'départ' (*esser partit*; l'allem., dan. etc. *fort*) et celle de 'promptitude temporelle' (*y ja pots . . .*; suéd., dan. etc. *fort*). — On peut encore comparer fr. *et tout le monde part à rire*, où le verbe *partir* représente l'idée de promptitude.

Appendice.

24. C'est le moment de parler, même sous peine d'un résultat négatif, d'un groupe à part auquel le numéro précédent nous conduit le plus directement.

Il s'agit de certains adverbes de promptitude ou de vitesse qui ne sont pas absolument clairs au point de vue de l'étymologie, c'est à-dire au point de vue de leur sens originaire, mais qu'on a prétendu analyser comme des AD-VIATU, DE VIATO, donc comme étant des dérivés-composés de VIA, en rapport par conséquent avec une idée fondamentale d'*ACHEMINEMENT*, d'*ENVOI*. C'est ce qui constituerait, si vraiment VIA était la bonne étymologie, un point de contact sensible avec nos nos 22 et 23. — Voici les faits de lexicologie dont il s'agit.

25. C'est la Péninsule Ibérique qui fournit la plupart de ces faits. En les énumérant, j'aurai à tenir compte, le cas échéant, de mots autres que des adverbes, mais je tâcherai de ne mentionner dans le texte, au nombre des différentes acceptions enregistrées par les lexicographes, que celles qui paraissent se rattacher à l'idée de promptitude.

26. D'abord, on a le catal. *aviat*, adverbe ou plutôt participe très fréquent que toutes les autorités rendent précisément par des équivalences adverbiales comme 'presto, luego, temprano', 'bald, früh', majorc. (Amengual) *aviad* 'de pressa, con aceleración, con apresuración; propere, properanter', *ben aviad* 'con la mayor prontitud, a toda prisa; citissime', *aviadet* 'con brevedad o prisa; raptim, festinanter', etc., que des contextes très nombreux confirment dans ce sens (cf. plus bas, n° 35), et qui est ramené par Salow (*Bibliothèque de dialectologie rom.*, I-1912, p. 146) au schéma AD+VIA+ATUM, avec renvoi au *Tresor* de Mistral; puis des dérivés catal. comme *aviona*, v. plus bas [1]. Pour le verbe hispanique, nous avons esp. et portug. *aviarse* (renvoi à ce verbe cast. chez Krüger, *Rev. de dialect. rom.*, V-1913, p. 70, à propos de catal. *aviat*), 'se dépêcher', 'sich sputen, sich beeilen', avec renvoi à VIA chez les lexicographes (Acad. Esp., Michaelis, Körting 10264), et avec des exemples

[1] Körting cite de plus, sous VIVACIUS, entre autres choses, un catal. *viatz*, qui signifierait 'schnell'. Je ne sais pas où Gröber aura trouvé ce prétendu mot catalan, qui n'en a même pas trop l'air (peut-être chez quelqu'un des troubadours provençalisants?). — Pour prov. *viatz* etc., v. n° 32 suiv.

comme portug. *avíe-se, homem!* 'beeilen Sie sich, machen Sie schnell'; puis, comme phrase adverbiale offrvant un substantif, x'esp. *¡al avío!* 'à l'ouvrage!' [1]. Le verbe catalan *aviar*, lui, n'est attesté qu'avec des sens qui ne sont pas en rapport manifeste avec l'idée de promptitude ou de vitesse [2]. Toujours pour l'hispano-roman, le dictionnaire valencien (Escrig; Martí y Gadea 1891) offre bien, sous le verbe *aviar*, le sens de 'activar la ejecución de una cosa', mais c'en est l'unique qui puisse se rapporter à l'idée de promptitude-vitesse; point d'exemples à ma disposition. Pour le participe *aviat*, qui est mentionné à part, aucune indication servant à le mettre sur le même plan que l'adverbe catalan; mais faut-il bien en croire les lexicographes? [3]

27. Pour le gallo-roman, nous avons l'anc. prov. *aviadamen* 'vite'; mod. *aviá, abiát* 'pressé', poussé', 'vivement, rondement, vite', sens donnés, pour ce qui est de l'idée de promptitude-vitesse, par Mistral, *Tresor*, mais avec la remarque que le mot est propre au Languedoc et à la Gascogne. En réalité, ce *avia abiat* (qui est introuvable dans *Mistèio*) est circonscrit au seul département des Pyrénées-Orientales d'après l'*Atl. linguistique de la France*, carte 132: *'bientôt'*. Il s'agit par conséquent d'un mot catalan importé dans le Roussillon; c'est ce qui ressort également des observations de Salow, *Bibl.*

---

[1] Voici les articles respectifs in-extenso: Acad Esp.[13], s. v. *aviar*: »prevenir o disponer alguna cosa para el camino'. || fam. 'alistar, aprestar, arreglar, componer'. *Aviar a una persona*, *Aviar una habitación*. Úsase también como reflejo. || fam 'despachar, apresurar y avivar la ejecución de to que se está haciendo'. *Vamos aviando* || fam. proporcionar a uno lo que le hace falta para algún fin, y especialmente dinero', Ú. t. c. r. - . . || refl. anticuado 'encaminarse o dirigirse a alguna parte'. *Estar uno aviado*, frase fig. y fam. 'estar rodeado de dificultades o contratiempos'.» Ibid., s. v. *avío*: »'prevención, apresto'. || Entre pastores y gente de campo, 'provisión que llevan al hato para alimentarse durante el tiempo que tardan en volver al pueblo o cortijo'. || . . . plur. fam 'Utensilios necesarios para alguna cosa'. *Avíos de escribir, de coser, de afeitar.* || *Al avío.* loc. fam. que se emplea para excitar a uno a que se ocupe en lo que tenga que hacer, o a que se apresure en la ejecución de alguna cosa.» — Voici ce qu'on lit de plus, pour le passage ci-dessus concernant l'ex. *Vamos aviando,* dans la 1ère éd. du dict. de l'Académie (»*Diccionario de autoridades*»): »Úsase con freqüéncia quando se hace alguna jornada y se dispone la salida: y assí se dice *vamos aviando*: esto es despachando, y obrando a prisa.»

[2] Vogel, s. v. *aviar*: 'zurüsten; . . . 'los-, auf-, aus-, ablassen, schmeissen; schnellen', *aviarse* 'sich aufmachen; losgehen (Schuss); ausfliessen (Teich)'.

[3] Martí y Gadea, 1891, s. v. *aviar*: »'aviar: preparar o disponer alguna cosa para el camino'. || 'Activar la ejecución de una cosa'. || *fam.* 'Aprestar, componer, alistar'. || *meton.* 'Proporcionar a uno recursos para algun fin'. || 'Despedir, echar de casa o de sí a alguno'. || *refl.* 'Ataviarse o vestirse'». — S. v. *aviat*: 'aviado'. — Escrig[2] (1871) ne nous est d'aucune utilité étant donné sa méthode bizarre de renvoyer au castillan.

de dialectologie romane, I (1912), p. 146, et de Krüger, *Revue de dialectologie rom.*, V (1913), p. 70. Ce paraît être Mistral qui, à la fin de son article, a lancé l'étymologie répétée aujourd'hui par Salow et par Körting (↷ VIA). — Les articles verbaux correspondants, anc. prov. *aviar*, mod. *aviá*, *abiá*, n'offrent aucune acception qui nous intéresse ici [1]. — Le lexique anc. fr. de Godefroy, s. v. *avoier*, *-eier*, *-eer*, *-ier*, *-iier*, ne paraît connaître, lui, aucun cas manifeste qui se rattache incontestablement à l'idée de promptitude-vitesse. Toutes les acceptions s'expliquent le plus simplement par l'idée de 'VIA' appliquée telle quelle [2]

28. L'italien nous offre, adverbes vieillis, *diviato* 'sull'atto, pronto' et *diviatamente* 'spacciatamente, subitamente, con sollecitudine, con prestezza', pour citer les indications intéressantes du grand dictionnaire de Tommaseo et Bellini; et voici des phrases-exemples qui se trouvent *ibid.*: *condurci diviato*; *nel convento la vo' por diviato*; *me lo disse diviato*; *il facesse uccidere diviatamente*; *gittarli in una fossa d-mente*, etc. C'est ce qui concorde parfaitement, comme fait de sémantique, avec ce que nous offre l'hispano-roman, notamment le catalan: présence indubitable de l'idée de promptitude. — Mais c'est tout. Le verbe *avviare*, par exemple, avec participe *avviato*, est sans portée à notre point de vue, même un *avviare il fuoco* signifiant, non point quelque chose comme 'fourgonner, tisonner', mais 'accender le legna o la brace, in modo che seguiti a bruciare fin che non sia consumata' (Rigutini et Fanfani, *Novo vocabolario della lingua parlata*; de même Rigutini-Bulle). Pour les reflets dialectaux de ce *ADVIARE italo-roman, v. Salvioni, *Rev. de dialectologie rom.*, IV-1912, p. 100, n° 222a: nulle part, ici, rien qui rappelle le catal *aviat* ou ital. *diviato*, rien qui nous fasse croire à la présence de l'idée de promptitude!

29. On aura donc à écarter ci-dessous, puisque les articles lexicographiques respectifs n'offrent que des acceptions qui nous mettent en présence de l'idée de 'voie' et non de celle de 'promptitude': le français, complètement; le provençal, pour ce qui est du verbe; l'italien, pour ce qui est du verbe; (le valencien?); le catalan, pour ce qui est du verbe; l'esp. et le portug., eux, pour ce qui est de l'adverbe.

30. Sont capables de nous intéresser par leur rapport évident à l'idée de promptitude-vitesse: majorc. et catal. *aviat* (> roussill. *aviá*, *abiat*), anc. prov. *aviadamen*, ital. *diviato*, *diviatamente*, et encore, outre ces adverbes signifiant 'promptement', le verbe esp. et portug. *aviarse* 'se hâter' (et valenc.

[1] Levy: 'conduire, guider, mettre en train'. — Mistral: 'acheminer, mettre en train, faire marcher, fournir les moyens de parvenir', 'congédier, délivrer, donner l'essor', 'disposer, préparer'. Exx. du sens 'délivrer, donner l'essor': *avia 'n prisounié* 'mettre en liberté', *a. 'no serp voulanto* 'lancer'.

[2] Ce paraît être le cas même des exemples *qui a chanter m'avoie*, que Godefr. rend par 'inviter, exciter', et *soyez tous avoiez de rendre loz a Dieu*, 'empressés de, disposés à'.

aviar 'activar la ejecución de una cosa'). Mais le degré d'intérêt que ces mots-là nous réservent dépend de leur étymologie. Est-ce bien à VIA qu'il faut les rattacher?

Pour abréger, désignons le groupe ci-dessus par le terme provisoire de »groupe *aviat*».

31. Malgré toutes les autorités citées, et malgré une certaine analogie ort intéressante que ce fait offrirait avec les faits de sémantique réunis sous fes nos 22 et 23, je ne puis croire que le groupe *aviat* remonte à VIA. Nous sommes en présence d'une survivance de VIVUS! *Aviat*, c'est le participe d'un *AD-VIVARE, formation qui est responsable des nombreux mots savants ou demi-savants comme *avivar*, *avvivare*, *raviver* etc.; *diviato*, c'est un DE *VIVATO au sens primordial de 'vivement'.

32. Un mot pour justifier cette étymologie. Comme sens, *aviat* 'promptement', avec toute la suite de son groupe, se range inévitablement mieux à côté de VIVUS qu'à côté de VIA, malgré nos nos 22 et 23. — Phonétiquement, la non-articulation de la seconde labiale tient, soit à un phénomène de dissimilation comme celui qui rend compte de l'esp. *pri(v)ado*, *viorno* VIBURNU, (Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes*, I, § 446; cf. *vazío* VACĪVU, *baxio* et *baxial*, ibid. II, § 497), de l'anc. fr. *viaz*, prov. *vi(v)atz*, anc. ital. dialect. *viaço* VIVACĪUS (cf. le *vivaziu* des *Gloses de Cassel* et le *abbibatio* du *Ritmo Cassinese* 8; et cf. de l'autre côté l'anc. ital. (*a*)*vaccí*(*o*), avec amuïssement de la première syllabe; Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 591), soit comme pour les mots esp. *enzía* GINGĪVA, *lexía* *LIXĪVA, cf. les cas de *via* pour VIVA, ibid. § 442. Tout cela, pour ne point parler, ni de la désinence des imparfaits en -IBA, ni de *vianda*, dont l'étymon n'est pas assuré. — Parmi ces parallèles, qui ne constituent sans doute que des preuves de vraisemblance, puisqu'on peut citer des cas contraires en les imputant à des raisons d'analogie, c'est *viaz* qui fournit la preuve la plus concluante de la possibilité phonologique du rapprochement *aviat* ∽ VIVUS.

33. Le groupe *viaz* VIVACIUS. Certes, comme langage figuré, ces adverbes de promptitude, ces *viaz*, *viatz*, *viaço* ne nous intéressent que médiocrement[1]; tout au plus pourrait-on appeler l'attention sur l'idée de

[1] A quoi bon énumérer ici les cas où l'idée de promptitude est exprimée par l'intermédiaire d'une idée très proche comme celle de *VIVACITÉ* (cf. plus haut, p. 113, n° 2)? Mentionnons tout au plus, à cet endroit, l'anc. esp. *privado* 'prontamente, presto', qu'on a prétendu rattacher à la famille du gaulois *BRIVOS 'Kraft, Mut, Lebhaftigkeit', *Rom. Etym. Wbuch* 1318, mot problématique non seulement en raison de son isolement phonétique au milieu de l'article étymologique en question, mais aussi étant donné une forme parallèle *priado* (Meyer Lübke *Gramm. des langues rom.*, I, § 446), forme très fréquente aux XIVe-XVIe siècles (Menéndez Pidal, *Mio Cid*, p. 1806). Dans *Mio Cid*, ce *privado* s'emploie comme synonyme de *apriessa*, de *luego*, de *ayna*: ex. *e cavalgaremos privado* 'et nous partirons tout de suite', v. Menéndez Pidal, *ibid.*, p. 566, en haut.

comparatif, y présente [1], cette même idée d'*ENCHÉRISSEMENT* dont nous avons l'exemple classique dans le russe *скорѣе* 'vite', qui est un comparatif courant la rue dans les exclamations, au préjudice du positif *скоро* (du reste, l'idée même de vivacité, en combinaison par-dessus le marché avec l'idée d'enchérissement, se retrouve de toutes pièces dans le russe *скорѣе живѣе!*, proprement »*celerius vivacius!*», le positif *живо* étant au radical du verbe *жить* 'vivre' comme VIVACITER à VIVERE). Le groupe *viaz* n'est allégué ici que pour consolider encore mon étymologie, s'il le faut, par l'analogie psychologique qu'il offre, par la ressemblance d'idée qu'il y a entre *viaz* ou *avaccio* et le groupe *aviat* en question: VIVACIUS SURREXIT et *ADVIVATUS SURREXIT, c'est bien tout un: 'il se leva avec une certaine promptitude'. *Avíe-se, homem!*, c'est lui crier: *ADVIVA TE!

34. Ainsi, je déclare croire que l'on fera bien de figurer sous VIA, comme jusqu'ici, l'ital. *avviare*, l'anc. fr. *avoier*, le prov. *aviar*, mais que les parlers hispano-romans possèdent pour la plupart, quoique indûment réunis sous un même mot-tête respectif, deux verbes *aviar*, l'un remontant à VIA et l'autre à VIVUS, et que les adverbes de promptitude-vitesse se rangent sous ce dernier étymon, même en dehors de la Péninsule Ibérique. Que si l'on parvenait à démontrer qu'au contraire c'est VIA qui suffit pour rendre compte de *aviat* et de son groupe, ce groupe constituerait bien, lui, le plus intéressant des faits de sémantique réunis pour le présent article. — Voici maintenant quelques pbrases-exemples catalanes.

35. Dans les *Rondayes mallorquines* de l'Abbé Alcover (t. I), *aviat* est la plupart du temps un adverbe ordinaire et non un participe décliné: *Aviat ho veurem* (46) 'bientôt nous le verrons'. *Aviat cuantrapassá, pero d'un bon tros, totes ses dones a'quell temps* (96), c'est une jeune fille qui 'surpassa bientôt, mais de beaucoup, toutes les femmes de cette époque-là'. *Sa dona aviat n'estigué fins en els ulls de tant de malaveig* (124) 'tant d'ennuis, la femme en avait bientôt plein le dos'. *Aviat hauríam estats llests* (292) 'nous aurions bientôt fini'. De même, avec un *aviat* venant après: *y pica de talons ben aviat* (137) 'et elle de trottiner bien vite'. Les citations de ce genre pourraient être multipliées; le sens fluctue entre celui de 'bientôt' et 'vite'. — D'autre part, voici, sans que du reste le sens en soit autrement modifié, un *aviat* décliné. *Es criats y criades ja han pitjat derrera ès cotxo . . . y vos assegur que los hi remanavan ben aviats a n'es galindons* (86) 'les servants et les servantes, déjà, se sont lancés à la poursuite de cette voiture, et je vous assure qu'ils (y) jouaient des jambes bien vite'; par contre, exemple intéressant en regard de celui qui précède: *y vos assegur que, si no los rema-*

[1] Présente pour l'époque latine, cette idée de comparatif s'est d'ailleurs vite effacée. En effet, c'est un adjectif secondaire, c'est un *viaço -a* qui sert de base à l'adv. *viaçamentre viaçamentre*, traduction de l'ovidien *iam iamque* dans le *Panfilo* anc. vénitien, Monaci, *Crestomazia*, p. 146, l. 46.

nava mas aviat a n'es galindons, era perque no poría pus (58) 'et je vous assure que, s'il ne tirait pas ses grègues plus vite que ça, c'est qu'il ne doit pas en avoir pu davantage'. Un bonhomme possède un coq qui sait appeler l'aurore et fait si bien que celle ci 'vient bien vite': *ydò jo duch aquest animlaó, que la crida, y ve ben aviada* (245). — Un *fer s'aviona* se dit pour 'se hâter' : *y tothom va fer tant s'aviona* (270), *s'erissó feya s'aviona ferm* (286) 'le hérisson, lui, hâtait bien le pas'; donc avec un *aviona* figé au féminin.

36. Somme toute, à l'opposé de l'Italien et du provençal, le mot catalan est vif de toutes pièces. La conservation facultative de la flexion, signe d'une adverbialisation récente, nous fait saisir avec plus de facilité la constitution sémantique de notre mot. La signification primordiale de *aviat*, c'est bien celle de 'rapide', 'vif'; c'est ce qui ressort surtout du passage des fameux *galindons* de tout à l'heure. Dire que *los hi remanavan ben aviats a n'es galindons*, c'est répéter l'homérique λαιφηρὰ δὲ γοῦναϲ' ἐνώμα, c'est dire que le jeu des jambes s'effectuait avec une certaine vivacité, c'est nous décider, enfin, à rattacher *aviat* à VIVUS et non à VIA.

37. L'idée de *PROMPTITUDE*, d'un fait qui s'accomplit 'aussitôt', prête naturellement à la métaphore; elle excite la force créatrice de l'imagination au fur et à mesure que les expressions en usage perdent en fraîcheur. Il ne peut y avoir variété d'expressions là où l'idée à exprimer est monotone. L'idée de promptitude est de celles qui vivifient; en sa présence, la narration fait un bond qui attire l'attention. Y a-t-il quelque chose de nouveau qui s'accomplit en peu de temps, »à l'instant même», devant vos yeux? et vous voilà devenu le spectateur intéressé dont le regard s'éclaire d'une lumière subite.

Passer en revue les diverses métaphores qui servent à exprimer l'idée de promptitude, c'est cueillir les moments rapides et effacer les moments lents, c'est remplacer le temps qui passe par les instants qui tressaillent. C'est comme si l'on assistait à une série de déclanchements à l'instantanée d'un appareil braqué sur une personne non prévenue. Cette personne, les différentes expositions la surprennent en différentes postures. Admettons que tout une série des clichés obtenus servent d'illustrations, par exemple, de l'acte de *répondre*. Notre interlocuteur imaginaire photographié à son

insu a l'air d'un bonhomme à poses bizarres: ici, il reste debout (n⁰ 6), impassible (4), là, il fait l'effet de ne pas être trop sujet à la loi newtonienne de la gravitation universelle (19), de se dégager de quelque entrave (22), de se pencher en avant ou de s'élancer (23), de marcher en avant (7), tout droit (8), de se heurter enfin contre quelque chose ou de la battre (10) de sorte à produire par là l'illusion d'effets acoustiques (11), d'atteindre le bord d'on ne sait quoi et d'avancer sur ce bord (16). C'est un individu assez échauffé que nous voyons dans 9; il étend la main en attitude d'offrir quelque chose dans 17. Et ainsi de suite, avec une assez grande variété de motifs.

Tout cela afin de nous transmettre avec un peu d'évidence une idée qu'on ne se contente pas d'exprimer simplement par: 'il répondit bien peu de temps après'.

O. J. Tallgren.

Besprechungen.

Federico Hanssen, Gramática histórica de la lengua castellana. Halle a. S., Max Niemeyer, 1913. — XIV-367 págs. in 8⁰. Precio?

Trabajos de otro orden habiendo ocupado al que subscribe, durante estos últimos años, no puede ser de hispanista bien calificado la tinta que ha de manar de mi pluma aquí.

Poseo la copia, que ahora se va a preparar para la imprenta [1], del más antiguo diccionario rímico castellano que es la *Gaya* de Pero Guillén de Segovia, de 1474 o -75 (manuscrito único Madrid, Bibl. nac. n⁰ 10065) [2]. La utilizo incidentalmente para esta reseña; no me es posible hoy por hoy efectuarlo de un modo sistemático, y ni siquiera lo procuro respecto a los interesantísimos capítulos XIV y XV que Hanssun consagra al estudio de los sufijos, pues aun me quedan por elaborar demasiada parte de los materiales que exhibe el manuscrito. Lo mismo diré por lo que toca la difícil cuestión

[1] Editor: Centro de Estudios Históricos, Madrid.

[2] Véase mi tesis de doctorado *Estudios sobre la Gaya de Segovia*, Helsinki 1907 (comisión de Mayer & Müller, Berlin).

de *f-* ~ *h-*. Claro es que para editar ahora ese texto, los capítulos de Hanssen me servirán de pauta. Por si los juzgue el Sr Hanssen atendibles para una edición nueva, siquiera en pequeña parte, algunos más apuntes transcribiré aquí de los que tengo sacados en otro tiempo sobre el texto moderno y de índole vulgar de los *Cantos populares españoles* (»*CPE*«) de Rodríguez Marín, que todavía siento no haya esquilmado con el detenimiento debido. — Excluyo unas cuantas observaciones que encuentro formuladas con suficiente precisión en reseñas anteriores: Spitzer, LblGRPh XXXV (1914), col. 206-212; Castro, Rev. de filol. española I (1914), p. 181-184; P. Förster, Lit. Zentralblatt LXV (1914), col. 512-513, o en reseñas de la edición alemana (*Spanische Grammatik auf historischer Grundlage*, Halle, Niemeyer, 1910): Staaff, RDR II (1910), 424-436; Lang, Romanic Review II (1911), 331-347. — Es decir que como ya no estoy al tanto de la bibliografía siquiera, precisado me veo a limitarme a rastreos de pormenor; y no debo echar mano de alabanzas, por mucho que tienten a quien acaba de admirar tanta página erudita.

En el cap. II (§ 5-7), quizás fuera oportuno que se diesen indicaciones precisas respecto a la extensión geográfica de la lengua castellana. ¿Está bien la estadística de Baist, GG I², p. 878 sig.?

§ 35. En favor de la opinión de que la *z*, final de sílaba, pudo pronunciarse sonora (Cuervo, Meyer-Lübke, Menéndez Pidal, contra Horning, Lat. *c* [1883], p. 95 sigs., contra Ford, p. 96 97 y, por lo que parece, contra Hanssen), conviene alegar el caso de *arze* ĀCERE (REW 92). Escrita con *z* inicial de sílaba en el siglo XV (*Gaya* etc.), esta voz no puede haberse pronunciado con silbante sorda; ahora bien, esa *z* sonora de *arze* no es fácil concebirla históricamente sino como continuadora de una *z* sonora, final de sílaba, cual la exhibe *azre*, punto de partida de la variante metatética *arze*; Mém. de la Soc. Néo-philol. de Helsingfors, t. IV (1906), p. 5. — Por otra parte, tampoco me parece bien verosímil la teoría de Menéndez Pidal, *Mio Cid*, p. 193/194, nota larga, de que se pronunciase sonora toda *z* final de sílaba o de palabra, fuera cual fuera la etimología. Sin hablar de las asimilaciones, sin hablar de aquéllas propias a la fonética sintáctica, que deben de haber modificado según los casos, lo mismo que en otros romances, la pronunciación de las finales de palabra, aunque la grafía no muestre nada de ello para la *z*, me limito a considerar la *z* final de las voces lexicales, aisladas. Sabido

es que riman en todas partes, hasta en la *Gaya*, voces como *boz* VOCE y *coz* CALCE, aunque no riman *bozes* y *coçes*; y la diferencia de grafía claro es que corresponde a diferencia de pronunciación, no sólo en *bozes* y *coçes* sino hasta en los derivados *bozear* y *coçear*, donde ya no podemos recorrer al testimonio de la rima. Esa diferencia de pronunciación debió serlo aquí, en primer término, de sonoridad (*z* sonora, *ç* sorda, sin excluir que difiriese también la articulación en sus demás accidentes). Otro diferente me parece el valor de la grafía para el caso típico de las finales de *boz* y *coz*. Alguna semejanza de pronunciación debe haberla habido aquí también, dada la identidad de la grafía y dada la rima; pero esto no implica que las dos *-z* se hayan pronunciado con igual grado de fonación. Puede bastar, para dar cuenta de esa identidad de rima y de grafía, el que las dos *-z* se articulasen en una misma región de la boca, o en regiones colindantes, y con una tensión muscular sino igual, semejante, admitiendo mucha diferencia de sonoridad. Tengo para mí que al pronunciarse como voces lexicales, *boz* y *coz*, ésta debió llevar la silbante sorda y aquélla una sonora que acababa sin vibraciones, pero que esa diferencia de fonación era templada y suavizada por una notable igualdad del sentido muscular de la boca, las dos silbantes articulándose donde la *z* de *bozes* (y no donde la *ç* de *coçes*) y, lo más importante, con la tensión particular de la *z*, tensión que sin duda era menor de la de la *ç* de *coçes*. [1]. No creo necesario pedir más para explicar teóri-

[1] Me permito citar otra vez más a Torquemada, ya citado tantas veces antes. En su ms. *Tratado llamado Manual de Escriuientes* (Gallardo, Ensayo, IV, cols. 752-3, pasaje reproducido por Cuervo, Revue hisp. II 36-7) dice (antes de 1574) entre otras cosas: »la *c* se pronuncia con la lengua puesta entre los dientes de abajo y de arriba echando el huelgo y pronunciacion con fuerça; de manera que viene a ser muy diferente de la *z*, la cual aunque se pronuncia casi de la mesma manera, y la lengua puesta en la mesma parte (*sic*), no se pronuncia con tanta fuerça, sino mas blanda y amorosamente. Entenderlo heis en estas dos diciones: *çaço* . . . y *vazio*, . . . en la cual se pronuncia la *z* con la mitad de la fuerça menos que haueis pronunciado la *c*; y de aquí viene que se pone esta letra muchas vezes en el fin de las diciones, porque puede pronunciarse con más descuido» etc. Para la localización articulatoria de la *z* y la *ç*, comp. los extractos citados por Cuervo, en la pág. siguiente. — Es difícil sacar algo en limpio del pasaje correspondiente de los extractos conservados de Enrique de Villena (Mayans y Siscars, Origenes, II, p. 335), por ser aragonés el autor y porque carecemos de todo recurso crítico para enmendar ese texto de un apuntador desconocido.

camente, tanto la rima como la grafía de *boz coz* y de todos los casos de [dz] y [ts] en fin de palabra (y en fin de sílaba, al interior de palabra; sin contar las asimilaciones).

§ 156. Además de los casos aducidos por el Sr Castro, p. 182, allá van *cansar* REW 6939 y *cansancio*, que reproducido del nominativo „CASSÁTIO", todavía en la *Gaya* es *cansaçio*, rimando con *laçio espaçio profaçio duraçio.*

§ 166. Otro caso de genitivo conservado: *Montemolín*, sin *o* final. Parece que remonta a una época donde seguía usándose el genitivo pero donde por MOLA ya se decía MOLĪNU.

§ 173. Citanse antiguas formas apocopadas (con pronombre enclítico) cual *tornós.* »A fines del siglo XIV, las formas apocopadas caen en desuso». Un siglo más tarde, registra todavía la *Gaya*, aunque en escaso número, bajo la rima *-ós*, las formas apocopadas siguientes: *rrobós forçós çercós, alabós derribós adobós, menoscabós arreyaçós adereçós, enaluayaldós, acoxcorroneós.*

§ 183 (pronombres demonstrativos). Echaba de menos la particularidad del sentido arcaico que se nota a *ese* en los giros como *eso se me da* 'cela m'est égal' (Cervantes, Don Quijote I 2; el Diccionario de la Academia cita este ejemplo y otro más; cf. *eso juro yo* 'moi je jure la même chose' DQ I 4). Yerra Bello en calificar de latino (§ 262) este sentido de IPSE, que no conozco, pues otra cosa muy diferente son las combinaciones ID IPSUM, HOC, IPSUM, comp. *eso mismo juro yo* con *eso juro yo.* IPSIMUS no necesita asterisco, ya que esa misma forma se encuentra varias veces en Petronio (cf. Grandgent): cap. 63, 69, 75, 76. Las diferentes formas de *METIPSIMU no debemos analizarlas sin tener en cuenta la ingerencia galoromana (que puede ser muy temprana, de cualquier modo que se explique; en el siciliano del siglo XIV por ej., se encuentra la forma indeclinable con la *-e* francesa: *midemi*, que refleja un fr. *međeˢmə.*

§ 192 se pudiera completar con Menéndez Pidal, Manual[2], p. 192-194 (§ 108-111), que Hanssen no cita aquí. Después de »Se les asoció *seguir*», p. ej., añádanse *decir pedir escupir.* — Hay otras pocas enumeraciones, o que lo parezcan, que yo completo con el Manual.

§ 198, p. 94, abajo: »Se forman *amáis, debéis, partís, sois* al lado de *amás, debés, sos*». La *Gaya* ofrece toda la serie verbal en las rimas *-ís* y *-és*, pero no trae lo demás de lo arriba indicado.

§ 230. Un *semos* lo hay en *CPE* 7075. — En el renglón

4 de este párrafo parece que ha de decir *ser* en vez de *seer*, para que pueda decender de un ESSERE, siendo *seer* una de las formas separadas.

§ 234. La *Gaya* repite la serie verbal en la rima *-ía*; faltan imperfectos en *-é -ié*, en *-én -ién*, en *-és -iés*.

§ 251. POSII y POSI no reclaman asterisco, pudiendo verse p. ej. en Diehl, Vulgärlateinische Inschriften, p. 106 sigs.

§ 257, pretérito de *ver*. La forma mod. *vide* por VĪDĪ se halla en la copla:

Faitigas me dieron
Ganas e yorá,
Cuando yo bíe — qu'a mi compañera
La iban a enterrá

(*CPE* 5700; asimismo 5577).

§ 268 sigs. No asentiría yo de todo punto a Spitzer, col. 206 sig., donde este agudísimo crítico censura el modo de Hanssen de exponer desde el punto de vista de la lingüística indoeuropea, los datos de la derivación. No me parece que se pierda la perspectiva de la creación romance, pues mentalmente, y más si nos valemos de un diccionario de la rima, todos los lectores de Hanssen reconstruimos sin estorbo el proceso romance que Hanssen deja de explicarnos aquí. Que nos ofrezcan los presentes capítulos algunas más curiosidades de lo que deben, *concedo*; que contengan menos sustancia, *nego*.

§ 303, sufijos -ITIES e -ITIA. No es exacto que -ITIES se use solamente en castellano y portugués con alguna frecuencia, pues antiguamente, *-eze* [*-izi*] era lo corriente en napoletano y siciliano (Mussafia, Sitzungsb. phil. hist. Classe Akad. Wien, CVI-1884; Savj-Lopez, Zeitschr. f. roman. Philol. XXIV-1900; Tallgren, Mém. Soc. Néo-philol. Helsingfors V-1909, p. 284), y sigue harto cumún en rumano *-ețe* al lado de *-eață* (ejemplos se pueden ver hasta en Meyer-Lübke, Gramm. langues romanes, II, § 480, más abajo, a pesar de lo que reza el principio de este párrafo 480).

§ 337, sufijos -ELLUS, -ILLUS. A los pocos restos de -ILLUS, añádase *centella* SCINTĬLLA.

§ 338, suf. -CULUS. Precedido de consonante, se encuentra »en unos pocos casos»; añádanse *cobijo* y los demás que el autor deja alegados en el § 139 (remítase e éste).

§ 364. Añadiría que subsisten cultismos continuadores del ĬĂCUS latino (*-ιαχός*), pero con cambio de acento: *armoniaco*, *elegiaco*, *Egipciaco*. De los muchos que pudieran enumerarse,

zodiaco es el único que trae la *Gaya* de Segovia (rima en *-áco*). A este tenor, asiento que la Gaya atestigua ya igualmente el bisilabismo del antiguo sufijo trisilábico ĂICUS (mencionado por Hanssen), pues *judayca abrayca musayca* figuran en una rima colocada entre *entuuia* y *layda Çayda*; bien es verdad que hacen falta en la Gaya los proparoxítonos como lo sería un »*-áïco*«.

§ 473, frase segunda, remítase a Meyer-Lübke, Gramm. des langues romanes, III, § 234, donde consta el paralelo de *la buena de Maritornes* con el rumano *fericit de tine*.

§ 476. (Los neutros del tipo *lo bueno*). Dice (p. 183): ». . . extraña es la combinación de *lo* con un adjetivo declinable: *por lo hermosa*. Según Herzog esta construcción es bastante moderna y viene de la confusión de *por lo hermoso* y *por hermosa*». Cf. § 655. El art. de Herzog (*Zusammenfassendes* lo *im Spanischen*, Zeitschr. f. roman. Philologie XXV-1901, p. 705-720) no lo dice todo, pues deja de dar cuenta de los casos como

> Las estrellitas del cielo
> y las arenas del mar
> Se parecen a mis penas
> En lo largas a contar

(*CPE*?), siendo de notar que enfrente de la trinidad que constituyen *por lo hermoso, por lo hermosa* y *por hermosa*, que Herzog analiza (p. 708-709), sólo tenemos aquí las dos posibilidades de [*Se parecen a mis penas*] *en lo largas* y *en lo largo* (útil ésta última en otro contexto, o cuando falte lo de *a contar*). Es que falta, en todo caso, después de *en*, lo que corra parejas con *por hermosa*, puesto que un **en largas* nada suena en castellano, como sí sonaría un *por largas* al lado de *por lo largas*. Otro ejemplo de este *en lo* seguido de cualificativo declinado:

> Tú y yo nos parecemos
> mucho a la nieve:
> Tú, en lo blanca y lo fría,
> yo, en deshacerme

(*CPE* 3899). Sin contar un par de ejemplos suyos que no patentizan lo declinado: *un colchón, que en lo sutil parecía colcha* y *En fin, en lo veloz, viento, Rayo en fin en lo eminente, Era por lo blanco cisne, Por lo sangriento era sierpe* (p 708), Herzog cita (Bello § 974!) uno semejante a los dos de aquí arriba: *Muchos hay que en lo insolentes Fundan solo el ser valientes* (p. 709; y otros más ejemplos los hallaría en Tobler, Vermischte Beiträge zur franz. Grammatik, II-1894, p. 189); ahora bien con citarlo, no repara en lo incómodo que le ha

de resultar tal ejemplo desde el punto de vista de su explicación de la génesis de *por lo hermosa.*

Atracción, eso sí; pero ¿y no conviniera estudiarla juntamente con otros casos de atracción cual *Esta muchacha nada tiene de romántica, La tristeza de Doña Luz tuvo más de dulce que de amarga, Si son obras inmortales, es precisamente por lo que tienen de humanas* y algunos más ejemplos coleccionados por Nyrop, Kortfattet Spansk Grammatik [1] (Copenhague 1908), § 192, mom. 3 [1], y Kongruens i Fransk (Copenh. 1917, véase aquí abajo, p. 168), p. 79? *Por lo que tienen de humanas* manifiestamente se aproxima mucho a un *por lo humanas*; pero es de equipararle también, creo, un giro como »*por todo cuanto tienen en su cualidad de humanas*», donde ya hubiera de coincidir *de humanas* con el *de cobarde* del § 700, con el *de ciega* p. 635, con el *de flămîndă ce erá* del rumano ('de hambrienta [que era]'), con los giros franceses como *il n'y avait de vivantes que les deux sentinelles* y otros que estudia Tobler, Verm. Beitr. III-1899, p. 24-26 [2]. Tales paralelos creo que realzan lo antiguo de dicha »atracción», o de sus causas latentes, aun dado el caso que no fuera posible hacerla constar muy temprano en los monumentos. — Y baste aquí de apuntes marginales rápidos; que verdaderamente los requeriría muy diferentes la importancia del fenómeno. — Comp. abajo, § 700.

§ 489. Bajo este rótulo de »Concordancia del adjetivo» conviniera ofrecer reunidas, siquiera sólo mediante envíos, cierto número de indicaciones que ahora quedan despilfarradas por no sé cuántos otros párrafos del libro. No me parece motivado aquí el silencio del Sr Hanssen sobre los casos como *por lo hermosa* (§ 476), *muchas más casas* (ibid., nota mía, y § 635), *tant fué de mesurado* (§ 634).

§ 495, verbos impersonales. Remitiría a Meyer-Lübke, Gramm. des langues romanes, III, § 98 sigs. En giros como (*me*) *da sentimiento, da gusto verlo* 'cela (me) fait du mal', 'il fait plaisir de le voir', *me da gana de contarle* Cerv. DQ II 1, tenemos, si no voy engañado, otro caso de uso impersonal del verbo *dar* (cuya sintaxis, para decirlo al paso, me parece de

[1] Algo modificaría yo el texto del Sr Nyrop en su Nota 1, para que no haya quien se imagine que al lado de *Tiene muchas más casas, Cuantos más argumentos alegó, tantos más le opusieron*, que son lo normal, pueda admitirse también »*mucho más casas*», »*cuanto más argumentos*», giros que suenan, peor que incorrectos, inauditos (Hanssen § 635).

[2] Cf. Spitzer, Rev. de Dialect. rom., VI 84-5.

las más revesadas e intrincadas de toda la lengua castellana; basta recorrer el artículo correspondiente del Diccionario de Cuervo); bien es verdad que ocurren ejemplos del plural de este verbo tras nombres en plural:

Cuando te beo yorando,
Ganas me dan de reí:
Quien tiene madre y se queja,
No es hombre, que es un mandí

(*CPE* 6341),

Ar yegá r Santolio
Los ojos abrió;
De las duquitas — qu'ar probe le dieron
Más pronto meró

(*CPE* 5697, *meró* 'murió'; cf. 5669, 5670). Para dar cuenta del plural de *dan* y *dieron*, puede servir la explicación propuesta por Bello § 777 a vista del verbo en plural de *han dado las cuatro*, pasaje citado por Hanssen a propósito de *dió las cuatro*. Es como explica los fenómenos semejantes Meyer-Lübke también, Gramm. des langues romanes, III, § 99. — Bastante interés parece ofrecerlo el uso de verbos transitivos a manera de impersonales, sin pronombre reflejo:

Para cantar quiere gracia,
Para bailar quiere brío,
Para tocar la guitarra
Quiere tener buen oído

(*CPE* 6914), donde *quiere* equivale a 'se requiere', '(se) necesita', comparable en ello al sinónimo italiano *ci vuole* (por »ci si vuole»). Casos semejantes constan en latín desde muy temprano (Catón, De Agricultura; Varrón), véase Löfstedt, Spätlateinische Studien, Uppsala y Leipzig 1908, págs. 55-64; idem, Kommentar zur Peregr. Aetheriae, Uppsala 1911, págs. 43-45 (numerosos ejemplos de impersonales como *dicit*, *debet*, *potest*, *solet*, *cogit* = 'necesse est', *valet*; con reflexiones interesantes, pero sin referencias al romance).

§ 516. Para dar relieve a la frase final, hubiera lugar quizás a algunos ejemplos más (Meyer-Lübke, III, § 356); resultan muy idiomáticos, v. g., intransitivos como *correr* en sentido transitivo:

Señorita del balcón,
No corra usté la cortina

(*CPE* 7495, 'ne tirez pas le rideau'); y creo será del caso tener en cuenta un paralelo latino de este fenómeno que consta para PLICARE. Es que tenemos en latín tardío:

1. el transitivo PLICARE 'plegar, doblar', frecuente;

2. el reflejo de éste: *iter sic fuit, ut* PLECAREMUS NOS *ad montem Dei* 'que nos acercáramos (nos llegáramos) al monte', Peregr. Aetheriae II 4, PLICAUIMUS NOS *ad mare* ibid. VI 3;

3. el intransitivo: *cum iam prope* PLICARENT *ciuitati* 'cuando ya llegaron cerca de la ciudad', ibid. XIX 9; Löfstedt, Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae, Uppsala & Leipzig 1911, p. 66.

Claro es que fué inverso de este 1, 2, 3, el orden seguido por el *llegar* romance, que debió de continuar originariamente tan sólo el 3. del latín y desarrollar los sentidos 2. y 1. de un modo secundario, así como lo admite el Sr. Hanssen: *3. llegar* 'arriver'; *2. (a)llegarse: se llegó más a la puerta de la venta* Cerv. DQ I 2; *1. llegar* 'approcher' (Meyer-Lübke III, § 356): *llegó la adarga al pecho* ibid. I 4, *llegar la mano a la boca* y otros muchos giros. — Para que nazcan así transitivos nuevos, parece que no siempre hace falta siquiera ese intermedio de un reflejo superfluo suprimido: *los compañeros de los heridos . . . comenzaron desde lejos a llover piedras sobre Don Quijote* Cerv. DQ I 3. Frase que Hanssen deja citado en el § 495, mediante la indicación de Bello § 775.

§ 540. Para el uso de singular en *entre tanto valiente varón*, remítase, además, a Bello, § 341 (y corríjase Tobler II, 48 en Tobler II 43). Añado un ejemplo que encuentro en Zauner, Altspan. Elementarbuch, p. 116, ejemplo curioso por ofrecer verbo construído ad sensum, en plural, a pesar de ir al principio de la frase (comp. aquí abajo, p. 172): *Rrespondieron de luego mucho buen infançon* 'es antwortete ihm mancher Prinz', Poema de Fernán Gonçález, ed. Marden, copla 661.

§ 557, p. 218: »*todo* se acerca en muchos casos al carácter de un adverbio sin perder la forma de adjetivo: *et las gentes son todas negras como cuervo*» etc. Un ejemplo que no se ajusta a esa restricción lo apunta Bello de Jovellanos, véase abajo, p. 171, mi nota a la p. 41 de Nyrop.

§ 560. Para *muy* = 'demasiado', v. § 632.

§ 562, al final, estaría mejor estanpar *tal(es) y tal(es) cosa(s)*. También piensa uno en el giro *fulano de tal, Don Fulano de Tal.*

§ 570 (*ambos*). Conocida del Poema de Yúçuf, la forma *dambos* la tengo apuntada para unas cuantas coplas de *CPE* (5727 y sigs.).

§ 572 fin. La particularidad castellana de usarse el presente y no el futuro en las cláusulas hipotéticas introducidas por *si* (*si vienes te daré lo que pides*) ¿datará de aquella época cuando el latín vulgar reemplazó el futuro por el presente? Si es que Hanssen tiene razón en afirmarlo, resultarían de creación romance, tardía, y no sólo por el aspecto morfológico,

los futuros de *Se verrai ti darò quel che domandi* en italiano, *se nous poromes parvenir, les porons bien de la mort garantir* en ant. francés (hasta en el del siglo XVI; v. Meyer-Lübke, Gramm. des langues romanes, III, § 684); cf. el rumano *de va întrá* (= ital. *se entrerà*), donde el »futuro» *va întrá* es de rigor. Tanto futuro romance me parece que reclama otra explicación para el castellano.

§ 583, Concordancia delos tiempos, p. 235, abajo. Observación importante; igual a la italiana, esta usanza castellana (*no consta . . . cuál fuese*) no viene mencionada por Meyer-Lübke, Gr. des langues romanes, III, § 680, que yo hubiera citado a este tenor.

§ 615, mitad última: ejemplo bueno del uso del infinitivo de la activa en lugar del de la pasiva, con sujeto indefinido: *se van sin pagarles*, en *CPE* 5123.

Después de los párrafos 611-616, que tratan del infinitivo regido por una preposición, del infinitivo sustantivado, de las proposiciones infinitivas con nominativo, etc., cabe intercalar acaso en alguna edición nueva otro párrafo que mencione, por sucintamente que sea, el primoroso grupo de los idiotismos populares de esta especie:

Un clavel fué la causa
De yo quererte

(*CPE* 2187),

Deseando estoy que yegue
La noche para yo hablarte;
Que tiene mi corasón
Muchas cosas que contarte

(*CPE* 2893).

§ 621 (sintaxis del gerundio usado sin *en*). Resumen, aunque brevísimo, de los diferentes aspectos de este fenómeno. Cupiera acaso una palabra para indicar el uso moderno de la perífrasis de la activa, que hoy día ya no tolera la cópula *ser* SEDERE (Menéndez Pidal, Mio Cid, p. 361, mom. 3]). Voy equivocado quizás en apuntar aquí una copla cuya fanfarronada me ha parecido como acentuada y puesta en relieve por el pintoresco giro *ir -ndo*:

Si como tengo er gusto
Tubiera er mando,
A toiticas las viejas
Fuera matando

(*CPE* 7396): accionando, explica el buen hombre a su auditorio como ya le daría gusto el matar a toda aquella gentuza, pero que lo haría él sin darse mucho trabajo, con sólo ir de paseo

por allá, para sacarlas fuera, una en pos de otra, por esos barrios; y algo diferente me parece el *en alcaz sin dubda les foron dando* de Mio Cid 786. — Complétese (en medio del párrafo) el ejemplo sacado de Mio Cid 3205 en *hyo faziendo esto, ellos acabaron lo so.*

§ 622, sintaxis del gerundio acompañado por *en*. Ejemplos latinos correspondientes se hallan en Bourciez, Éléments de linguistique romane, § 244 (Bell. Afric. 82) y en Cuervo, Notas a Bello, pág. 70, a la que remite el Sr Hanssen (Cic. De Off. 1 3_9, fin). — Pudiera ampliarse algo el presente párrafo en conformidad con lo que va especificado en el anterior. »Con frecuencia se emplea el gerundio en las cláusulas absolutas» (§ 621 en medio, con ejemplos); pues lo mismo se diga para el gerundio regido de *en*; además de los ejemplos de Zauner, Altspan. Elementarbuch, p. 122, y otros que es fácil encontrar, apuntaré aquí:

Malditos sean los hombres
Y el demonio se los lleve,
En sacando yo a mi padre
Y al moreno que me quiere

(*CPE* 6118); 'si j'excepte mon père et le brunet qui m'aime'. »Sucede que el gerundio tiene un sujeto diferente del sujeto del verbo dominante» (§ 621, hacia el fin, con ejemplos); y allá va para el *en -ndo*, además de lo de aquí arriba:

En pasando mi morena,
Trompiesa tô 'r que ba etrás:
Que ba yenando la caye
E terronsiyos e sa

(*CPE* 1466), 'après ce qu'elle a passé'; *sal* siendo tambien = 'grâce';

El amante enojado
Es como el niño;
Que en haciéndole halagos
Vuelve al cariño

(*CPE* 5886), 'l'amant brouillé est comme l'enfant: caressez-le, il revient à l'amour', propiamente 'si on le caresse' o 'à peine l'a-t-on caressé qu'il revient'. Gerundio con *en*, de verbo unipersonal:

En mi casa hay un patio
Tan particular
Que en lloviendo, se moja
Como los demás

(*CPE* 7474), 'lorsqu'il pleut'; y de verbo impersonal ordinario:

Aunque me ves encogida
Y que tengo pocos años,
En tocando a la firmeza —
Ni la cruz de San Fernando!

(*CPE* 2952), 'en ce qui concerne la constance, pas même la cruz de S. F. ne me l'emporterait', acaso contaminación de »*en la firmeza*» (que creo se podría decir en lugar de »por la firmeza» [1]) o »*en lo que toque a la f.*» con »*tocando a la f.*», 'concernant la f.' — Gerundio con *en*, de verbo personal, pero regido por otra preposición *para*:

Si supiera que estaba
Mi amor segando,
Le llevara un pañuelo
Para en sudando

(*CPE* 2755): '. . . je lui aurais apporté un mouchoir pour [qu'il s'en se vît] *en sudando*'. Este *en sudando* parece que ya se aproxima mucho a un *al sudar* (§ 615) = *'en suant'* francés, (acción simultánea propia); mientras es fácil concebir otros ejemplos de este giro en el sentido secundario 'para después de', p. ej. *para en viniendo*, que encuentro en la *Gramática* de la Academia, ed. de 1904, p. 228 (capítulo intitulado: Preposiciones que admiten ó rechazan la compañía de otras).

§ 632, medio inferior de la pág. 267. Más ejemplos del uso de adverbios y de adjetivos de apreciación que envuelvan la idea de '*demasía*', siguiendo un *para* u otra cosa que indique la finalidad:

Tus ojos para soles
Son muy pequeños;
Para estrellas son grandes;
Serán luceros

(*CPE* 1165);

Maldije un día mi suerte,
Y he pensado luego a solas
Que estoy muy cerca del sol
Para tener buena sombra

(*CPE*? *sol* y *buena sombra*, en sentido ambiguo, éste último equivaliendo a 'bon abri contre le soleil' en el mismo tiempo

[1] Compárese para este sentido de la prep. *en* (*CPE* 7201):

En el andar conosco
Qu'eras der campo,
En los saparratones
Y en lo gabacho.

que a 'bonne chance', 'du bonheur'). En mallorquín menudean igualmente esos cuantitativos hispánicos que traducimos los extrangeros con un *trop* antepuesto: ej. »*Ja es ben hora*». »*¡Ell es prest ferm!*» (Rond. mallorquines, I, p. 62; la contestación significa: 'Pues hace [demasiado] temprano', comp. *quapa ferm* 'muy guapa', ibid. 70). — Este idiomatismo es claro que se debe, en su origen, a lo modestamente que quiere uno formular su apreciación, para no chocar con una acusación muy directa cual hubiera de resultarlo el hablar de un exceso. (Por otra porte, desde el punto de vista histórico, los adverbios como *demasiado*, catal. *massa*, fr. *trop* sabido es [1] que no abarcan otra idea que la de 'mucho' a secas; de modo que hoy por hoy, se va repitiendo con *muy*, *mucho*, *poco* etc. lo que en otros siglos se ha ido verificando con *trop*, *massa*, *demasiado*). — En otros idiomas, semejantes casos de atenuación se encuentran, pero acompañados de una fuerza afectiva mucho más intensa, creo, que no en la Península actual, donde han acabado esos giros por andar muy desprovistos de sentido estilístico especial; comp. contextos franceses como *l'histoire étant un peu décolletée, on a un peu arrangé les choses pour vous les raconter* (Bally, Traité de stylistique française, Heidelberg 1909, t. II, p. 213).

§ 635, *mucha más gente* etc. Aquí también estaría en su lugar una referencia a los demás romances. Para el catalán de las *Rondayes*, he apuntado hasta ejemplos sin MAGIS o MINUS como *tants pochs doblers*, t. I, p. 126, 127 (frente al normal *tan poca son*). Para la frase final de este §, comp. el rumano *așa de negru* 'así de negro'. Siendo preciso que rasgos de esta especie no aparezcan como particulares del castellano, remítase a Meyer-Lübke, Gramm. des langues romanes, III § 238 y para la parte medial del párrafo, a III, § 130 (*mucha bella estoria* comp. a. fr. *tante grant dolor* etc.).

§ 649 (*que* final), fin. Sin conocer a Boheman, me permito copiar aquí un ejemplo moderno y vulgar del *que* concesivo, que el Sr Hanssen apoya con ejemplos antiguos (y debió remitir a Larsen, Oldspanske konjunktiver, p. 71 abajo, y ante todo a Menéndez Pidal, Mio Cid, p. 347/348):

A los moros que te vayas
A renegar de la fe.
Tengo de irme contigo
A renegar yo también

(*CPE* 2840, 2842).

[1] Véase por ejemplo Hultenberg, *Le renforcement du sens des adjectifs et des adverbes*, tesis de Upsala, 1903, págs. 65-68.

§ 650. Dice (p. 275): »La anticipación de una parte de la proposición fué frecuente en el lenguaje antiguo, y se usa poco hoy en día: *tú sabes esti vaso que sin grado lo bevo*». Para que no haya quien achaque esto a influencia de la sintaxis árabe únicamente, conviene tener presente una frase ciceroniana: *Nosti Marcellum quam tardus et parum efficax sit, itemque Servium quam cunctator* (Cic. Epist. Fam. VIII 10, alegado por Cuervo, Notas a Bello, p. 126); además de los giros fr. como *je l'entends qui chante.*

§ 652 (*que* comparativo). Otro buen ejemplo de *que* sencillo por *que que*:

No quisiera más ventura
Ni más gloria merecer
Que de tu boca a la mia
No cupiera un alfiler!

(*CPE* 2822).

§ 653. Sale mencionada la conjunción *ya que*, pero sólo en el número de las temporales (p. 278). Ocurre también en un sentido que raya en el de las concesivas (p. 277): *Así que, señor Ambrosio, ya que deis el cuerpo de vuestro amigo a la tierra, no querais dar sus escritos al olvido* Cervantes, DQ I 13; *Fernández Espino , . . trató de los prosistas y poetas líricos . . . con estudio directo, con buen gusto y crítica acertada en general, ya que no muy nueva y profunda* M. Menéndez y Pelayo, en el Prólogo a la Hist. de la literatura española de Fitzmaurice-Kelly [1], p. XVII; como quien dijera: 'y baste de alabanzas, ya que no podemos decir que fuese . . .', donde *ya que* tiene el valor ordinario. — Fin del párrafo: El sentido de *puesto que* = 'aunque' (<'encore en supposant que') pudiera mencionarse con referencia a Bello § 1268 (Cervantes, DQ I 24, 25, etc.).

§ 664. *mientras* resulta desempeñar a veces el papel de adverbio relativo (= 'cuanto'): *las dueñas de honor, Mientras más cubren su rostro, Más descubren su opinión* El Cid, Romances viejos, ed. Menéndez Pidal (»Libros de horas», Madrid MCMXV, folio XXXII),

Mientras la flor más chiquita,
Más fino tiene el olor

(*CPE* 1398),

Mi corazón en quererte
Es un monte de espesura:
Mientras más ramas le cortan,
Tiene la raíz más dura

(*CPE* 2980; otro en Cervantes, DQ I, 19). El paso de una idea de simultaneidad a la de comparación gradual es fácil concebirlo dado el *más* añadido. Contaminación de este *mientras* con *cuanto*:

Eres un grano d'esencia
Y m' arviertes lo que inoro:
Que contra más guardadito,
Más reluciente 'stá el oro

(*CPE* 1546; nota del editor: »*contra más*, por *mientras más*, o *cuanto más*, de uso frecuente en muchos pueblos andaluces»). La contaminación no parece enteramente mecánica, pudiendo ser que intervenga en ella la idea de contraposición, que poco dista de la de comparación.

§ 671. Sobre el uso (castellano etc.) de *si* tras *sospechar*, *temer*, *murmurar*, *cuidado* etc. véase ahora Spitzer, *Syntaktische Notizen zum Catalanischen*, Rev. de dialectologie romane VI (1914), p. 99 sig. Hé aquí un *si* de esta clase tras *decir*, que aquí no equivale precisamente a 'preguntar':

En er sementerio entré;
Le dije ar sepurturero
Si hay un sitio señalao
Pâ los que mueren queriendo

(*CPE* 5655). El *dije si* en vez de *pregunté si* (*pregunté que si*) realza lo modesto y contrito de la persona.

§ 679, las conjunciones. Aquí mencionaría los casos de asíndeton. Uno sólo lo tengo apuntado, conforme lo he oído a la gente de la calle: *¡vente verás!* (Casos análogos en catalán: »*¡Carn sense ossos! Ni cap no'n té. Paupaula veureu*», Rondayes mallorquines de Mosén Alcover, t. I, p. 146; 'Carne sin huesos. Ni uno solo tiene. Pálpela verá'; *¡Veniu,* [coma!] *veureu! deya ell. Veniu, que l'he mort. Veniu, y el veureu*, ibid. 54; gritos de un victorioso). — Añádase en Meyer-Lübke, Gramm. des langues rom., III, § 532.

Al margen del § 691 es donde tengo apuntado *a cual más*:

En la calle en que vives
¡Maldita sea!
Viven cuatro muchachas,
A cuál más fea.
La más bonita
Pecosa de viruelas,
Corta de vista

(*CPE* 7126), giro elíptico comparable al fr. *à qui mieux mieux*. Parece que a través de un »*a cual más hermosa*» se vislumbra

con bastante certeza algo como »a cual más hermosa, más le toca», como si se tratara de premios distribuídos en un certamen de bellezas. Ahora bien, dado »*a cual más hermosa*», se acabaría por extender este uso a otros adjetivos, por generalizarlo, hasta decir un día lo contrario: *a cual más fea*, en el sentido de 'una más fea que la otra' (mallorq. *una bona s'altre millor*, Rond. mallorquines I, p. 103). — Comp. la explicación correspondiente de Cuervo, Diccionario, II, pág. 619 b.

§ 700, hacia el fin, figura un *huyó de cobarde* en medio de ejemplos de otra índole diferente, es decir que no se da realce a lo adjetivo, a lo declinable de *cobarde*. Esta particularidad estudiada por Tobler, Verm. Beiträge zur franz. Grammatik II (1894), p. 182-184, ¿la trata el Sr Hanssen con más detenimiento, en alguna parte de su libro que ahora no logro encontrar? En el § 476, habla del giro correspondiente *por hermosa*, pero accidentalmente y al parecer, como de cosa sabida y conocida ya por los lectores. Comp. § 489.

§ 701, en medio. En latín, se dijo *longus pedes decem* y no *longus pedibus decem*.

§ 703, fin, remítase al § 677, fin (y viceversa), al § 473, frase segunda, y a Bello § 852, cf. Tobler I, núm. 20. Menciónese a lo menos *El rey nigromante de vuestro padre* Cerv. DQ I 37, y no sin que sea puesto en contacto con el plautino *scelus tu pueri es* 'tu es un coquin d'esclave' (Meyer-Lübke, Gramm. des langues romanes, III, § 240).

§ 713, la prep. *con*. »Puede llegar a ser condicional: *con tal que*.» Aquí y no bajo el *con tod esto* que sigue, cuadra bien el *con eso* de un melancólico coplista:

Mas valía que mi madre
Me hubiera dado la muerte;
Con eso mi corazón
No sintiera lo que siente

(*CPE* 5608), que es claro dice algo como 'si eso fuera', 'en tal caso'. Esto es regular, y pasajes semejantes se encuentran sin mucho buscar, p. ej., en el Diccionario de Cuervo. Tengo apuntado además:

Con ésta y no más canto,
Porque me boy;
Que m'están aguardando
Donde no estoy

(*CPE* 6973), forma vulgar debida a supresión elíptica o más bien quizás a una contaminación siléptica de »*esta copla la canto y no más*» con »*con esta copla basta*». Este último giro

significa naturalmente: 'basta lo que ya he cantado, más esta copla que ahora vengo cantando' (Comp. Mio Cid 3072). — Otro idiotismo mucho menos accidental, curioso por coincidir casualmente con un uso bien conocido en idiomas germánicos: *niños, ¡a la cama con vosotros!*, alem. *ins Bett mit euch, Kinder!* [1] Ejemplos cervantinos etc. los trae Cuervo, Diccionario, II, pág. 304 a, medio inferior de la columna, artículo largo al cual es verdad que remite el Sr Hanssen en el primer renglón de este párrafo.

Del catalán, mejor mallorquín de los *Rondayes* de Mosén Alcover, tengo apuntado un *anem ab noltros* (como quien dijera »andemos con nosotros»), donde sin embargo no se trata de un *¡vamos!* a secas, sino de una especie de contaminación entre este *¡vamos!* (= *anem*) y la idea de un *venid con nosotros*; de modo que este ejemplo no cuadra sin más ni más con los castellanos de aquí arriba.

§ 714 (*contra*). No hallará cabida quizás un paralelo rumano de *dixo contra el rey* 'dijo al rey': *zise către femeia sa* 'il dit à sa femme'. En el *Thesaurus linguae latinae* IV, p. 751, l. 39 ocurre un caso análogo: *contra quem talia fatur Euryalus* (Verg. IX 278). — Es curioso notar que en el mallorquín de las *Rondayes* de Mosén Alcover, menudea la forma *cuantre*, castellanismo introducido por no sé qué caminos en esta habla popular (en el tomo I, p. ej. págs. 48: *anà ben alerta a ferli cuantre*; 55, 78, 96, 110, 134). Hasta se topa con la forma verbal *Si encuantr ningú . . .* (ibid. 34), *encuantr una reyeta* (ibid. 78, dos veces; 'yo encuentro'). — Para otro empleo de *contra*, comp. aquí arriba, § 664.

§ 719, prep. *so*. Para la latinidad de esp. *souno, consuno*, latin vulgar SUB UNO, me permito enviar a Neuphil. Mitteil. XVI (1914), p. 95, n:o 78.

§ 720, prep. *sobre*. Suele el autor informar sobre el empleo de las preposiciones col el infinitivo (§§ 611, 705, 713, 718 etc.). Aquí debió tener en cuenta los giros cual *sobre ser rey quiere hacerse emperador* Wiggers § 70, 5, a), primoroso modelo de concentración sintáctica que no alcanzan muchos

---

[1] He aquí la explicación que da Hermann Paul de la génesis de este uso en alemán: »In einer aufforderung wie *weg mit ihm!* ist eigentlich eine person (oder mehrere) angeredet, die mit jemand weggehen, ihn wegschaffen soll, im sprachgefühl ist jetzt aber nur noch die vorstellung lebendig, dass jemand (respektive eine sache) auf irgendwelche weise weggeschafft werden soll; ähnlich *hinaus, hervor, her* m. m.» (*Deutsches Wörterbuch*, s. v. *mit*).

idiomas y en esp. sale aun bajo la forma de *además de ser* (§ 737).

§ 737, frases adverbiales que sirven de preposiciones. Añádase (delante de »etc.») *además de* y enumérense aquellas que como ésta pueden regir el infinitivo.

Al referirse a trabajos que no están citados en la lista de Abreviaturas (caso harto frecuente, pues la asombrosa información bigliográfica del Sr Hanssen excede mucho los límites de esa lista) hace mal el autor en omitir a menudo la indicación del año de publicación; y eso que no sirve de criterio la simple colocación de una referencia antes o despues de otras referencias fechadas, pues el orden de las referencias no es cronológico y no debió serlo. De resultas, para dar un ejemplo, ignora el lector (§ 692) la fecha del artículo de Munthe que trata del uso de la prep *a* en el caso acusativo, Studier i modärn språkvetenskap, Stockholm I (*1898*), 34. — También se echan de menos envíos de un párrafo a otro. Da sentimiento el volver a leer en el § 16 frases que recuerda uno haber leído antes, sin que sea remitido a ese paso anterior (§ 6; paréceme que pudiera suprimirse algo del 16, pero es un caso único). Remítase asimismo (y dicho sea sin repetir algunas observaciones hechas arriba) del 654 al 667 y vice versa: *según (que)*, *conforme (que)*, del 664 al 735 y vice versa: *mientras* preposición, de pág. 176, arriba, a pág. 180, abajo (*de* y *por*). En lo tocante a estos últimos puntos, no es muy grave la omisión, puesto que *según*, *conforme*, *mientras*, *de*, *por* se hallan en el Indice.

En fin, y en resumen, peca a veces, en mi concepto (ya que nada diré las alabanzas que me merece cada página del docto y admirado sudamericano), peca visiblemente por escasear a veces en referencias de bibliografía. Y dicho sea de un modo especial para la sintaxis, materia difusa que resulta siempre de orientación difícil, por abundante que salga el Indice. Referencias digo de un pasaje a otro, dentro de la obra; y por otra parte, como huelgue eso, referencias al tercer tomo de Meyer-Lübke. Es preciso que se dé mucho realce a cuantas analogías ofrezca el castellano con los demás romances, sobretodo en punto a las innovaciones sintácticas (o que aparenten serlo); y basta y sobra para conseguirlo, sin que sea necesario abultar excesivamente el volumen, con sólo remitir al respectivo párrafo del catedrático de Viena; pero que eso se haga siempre. Será inapreciable la ventaja de encontrar sin más tanteos, leyendo la segunda edición de Hanssen, el

fondo románico general sobre el cual se han de proyectar y de apreciar las manifestaciones vitales de la brillante y vigorosa sintaxis castellana. Meyer-Lübke no lo ha hecho todo, ciertamente; pero es de censurar el gramático que deja de remitir a éste al mencionar un giro como *pobre de tí*, que aumenta en interés en cuanto sea equiparado con su correspondencia rumana, indicada por Meyer-Lübke (v. arriba, § 473) — También se procurará profundizar, en la sintaxis romance del porvenir, la perspectiva necesaria hacia el latín vulgar y tardío. En esta materia, parece menos abundante la información de M.-L. III que no la del Sr Hanssen, el cual a su vez, sin embargo, no siempre alcanza hasta donde Bourciez, en los capítulos sintácticos del librito *Éléments de linguistique romane.*

Creo que será útil se tengan presentes, para componer la edición nueva (que de todo punto admirable ha de ser!), algunos libros concernientes al catalán, fuente de información potestativa para aclarar cuestiones referentes al aragonés; éste último dialecto es aducido por el Sr Hanssen muchas más veces que el casi ignorado catalán. Encomiendo la pormenorizada y excelente *Gramática de la lengua catalana* (descriptiva en primer término) de P. Fabra, Barcelona, Avenç, 1912, y el tomo titulado *Primer congrés internacional de la llengua catalana (Barcelona 1906)*, estampado en Barcelona y 1908, que entre artículos sin alcance alguno contiene estudios de dialectología aragonesa etc. Son de suma importancia, para el castellano también, las recientes *Syntaktische Notizen zum Catalanischen* de L. Spitzer, Revue de dial. romane VI (1914), p. 81 sigs.: un poco menos nos interesan aquí los *Syntaktische Beiträge* del mismo, Mitteil. des Rumänischen Instituts an der Univ. Wien, I (1914).

Para el estudio de las terminaciones en latín (§ 268), puede prestar servicios señalados el *Laterculi vocum latinarum, voces latinas . . . a tergo ordinandas curavit* O. Gradenwitz, Leipzig, Hirzel, 1904, que resulta desempeñar el papel de un diccionario latino clásico de la rima.

O. J. Tallgren.

Eugène Landry, La théorie du rythme et le rythme du français déclamé, avec une étude »expérimentale» *(sic)* de la déclamation de plusieurs poètes et comédiens célèbres, du rythme des vers italiens et des nuances de la durée dans la musique. Paris, Champion, 1911. 427 p. in-8^0 (Thèse pour le doctorat ès lettres).

Maurice Grammont, Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie. Paris, Champion, 1913. 510 p. in-8°. (Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris. 5).

Des occupations diverses, puis la guerre en cours ont retardé le compte-rendu de ces ouvrages, et en ce qui concerne le premier, je dois m'excuser d'arriver si tard. La raison en est en partie, pour bien dire, que l'ouvrage de M. Landry, fruit de longs travaux et de fastidieuses mesures, est d'une exposition touffue qui en rend la discussion assez difficile. Cela tient sans doute à l'ampleur du sujet, à mon sens trop vaste pour être abordé sur tous les points avec le détail qu'on souhaiterait. Les remarques ingénieuses y sont nombreuses, mais noyées. Pour venir à bout d'une tâche semblable, il faudrait une compétence dans un grand nombre de domaines; et il m'a paru qu'en ce qui touche p. ex. les questions de physiologie ou de psychophysiologie, l'exposé se borne trop à un compte-rendu des opinions de divers spécialistes sans qu'on y sente la critique d'un auteur en pleine possession de la matière. Les parties les plus intéressantes du livre sont par suite les chapitres consacrés au rythme du français, prose ou vers, où le philologue averti qu'est M. Landry donne de précieuses indications.

Dans son ouvrage sur le vers français, le savant professeur de Montpellier n'examine, à proprement parler, que deux aspects de la question métrique: sur quoi reposent le caractère expressif du vers et ses qualités harmoniques? — Sur le second point, les conclusions de M. Grammont me semblent acquises: l'harmonie du vers français tient à certaines combinaisons assez bien définies de timbre des voyelles et, à un degré moindre, des consonnes; et il étudie les différents systèmes qui se présentent. Son exposé, dans tout le livre, est appuyé sur un luxe d'exemples analysés avec beaucoup de finesse, qui en font un recueil d'une lecture agréable et profitable à l'esthéticien autant qu'au métricien.

Dans leurs livres, les deux auteurs ont touché, M. G. incidemment, M. L. plus longuement, à la question du rythme du vers français, et spécialement de l'alexandrin. Sur ce point je me rallie à une conception notablement différente de la leur; et, comme ces compte-rendus ont, par suite des circonstances, perdu le mérite de l'actualité, et que d'autre part je ne sais quand et si mes travaux personnels me laisseront le loisir

d'aborder à mon tour le problème, je crois pouvoir profiter de l'occasion pour indiquer quelques considérations que je crois utiles.

Tous les trois nous sommes d'accord sur ce que le vers n'existe que récité, ou déclamé, en prenant le mot sans nuance d'exagération, c. à. d. récité comme le demandent le sens et le style du morceau. On ne saurait trop le redire, d'abord parce que cela élimine les analyses faites sur le papier, d'après la forme écrite du texte, et ensuite parce que le choix du sujet récitant n'est pas indifférent. M. G. paraît (p. 84) être à cet égard aussi exigeant que je le serais moi-même, et se défier en particulier des comédiens ou déclamateurs professionnels, qu'une faiblesse pour le goût réaliste de l'époque et le désir de chercher des effets amènent aisément à défigurer un texte même dramatique. M. Landry, je le crains, n'a pas été assez prudent dans ses choix. Il paraît d'ailleurs lui-même ne pas nourrir d'illusions sur la portée de ses expériences, à cause surtout de la défectuosité des appereils, en partie à cause des conditions psychiques d'expérience. De fait, une expérience improvisée dans une chambre d'hôtel, sur une table branlante, avec une actrice quí ne peut dérober que quelques minutes d'une journée trop occupée, n'est bonne qu'à reléguer »au cabinet», comme disait Alceste. Le dressage d'un sujet, pour des expériences de ce genre, est long et pénible, et exige une application qu'on ne peut ni exiger ni attendre de célébrités de la scène.

D'abord parce qu'avant d'expérimenter il faut avoir étudié à l'oreille, attentivement, la récitation du sujet, et s'en être fait une certaine conception, que l'expérience, une fois soumise à la mesure, servira à corriger ou à contrôler, mais qu'elle ne saurait jamais donner à elle seule. Malheureusement nous ne sommes pas très avancés sur ce chapitre, faute d'un nombre suffisant d'études faites par la méthode d'observation; et je redoute que l'emploi prématuré des procédés expérimentaux pour résoudre un problème obscur et certainement compliqué n'aboutisse qu'à l'embrouiller d'une manière fatale en donnant l'impression d'une fausse sécurité. — Si encore nos méthodes actuelles étaient sûres; mais îl se trouve que sur un point essentiel, l'énergie acoustique, nous ne savons comment en instituer la mesure.

Il y a du reste une difficulté bien plus grave. M. G. remarque à juste titre (p. 102) (et chez M. L. on trouverait des indications du même genre) que les trois éléments: durée, hau-

teur, intensité, varient indépendamment l'un de l'autre, et que »souvent l'une de ces qualités tient la place de l'autre par compensation, et l'oreille est toujours assez malhabile à discerner exactement la part qui revient à chacune» dans le rythme. C'est là tout le problème expérimental. L'expérience peut nous apprendre sur quelle combinaison de ces éléments repose, dans chaque cas particulier, l'impression reçue par l'oreille, et que celle-ci peut en effet analyser d'une façon inexacte. Mais l'expérience est impuissante à faire la synthèse, c. à. d. à nous apprendre quelle impression fait sur l'oreille telle combinaison des éléments du rythme. Là-dessus, sur les limites du groupe rythmique, sa structure interne (place des temps forts et faibles, etc), l'oreille est *seule* juge, parce que le rythme est une qualité complexe. — Si on se demande en effet comment, à l'aide des données sur la durée, la hauteur et l'intensité des syllabes des textes analysés par M. G. et M. L. dans leurs livres, on pourrait construire le schème rythmique des vers étudiés en employant les symboles de la métrique, il me semble qu'on reste à court.

Ce n'est pas que l'expérimentation me paraisse inutile, tant s'en faut. Mais je voudrais que, pendant encore quelque temps, on se consacrât aux problèmes élémentaires, sans songer à aborder du premier coup l'étude des groupes les plus élevés.

Quant au rythme de notre vers, et plus particulièrement de l'alexandrin, j'avoue que je suis des gens — de qui M. Landry parle avec quelque dédain (p. 253) — qui estiment que c'est dans la voie ouverte par M. Saran qu'il convient d'orienter les recherches, et j'en dirai ici les raisons.

Le fond de la thèse revient à dire que le *mètre* de notre alexandrin est un mètre alternant — ïambique en l'espèce —, mais que, vu les conditions générales de l'accentuation française, les pieds ne ressortent pas d'une façon accusée et surtout monotone, mais s'ordonnent en membres rythmiques, dont les combinaisons peuvent se définir et se présentent en fréquence variable. Saran en a essayé un exemple par l'analyse complète d'*Athalie*.

Le premier point de cette thèse est celui qui semble avoir le plus heurté les idées régnantes. Il s'appuie pourtant sur de sérieuses raisons. L'une est de nature historique. Les indications de métriciens des 17^{e} et 18^{e} siècles montrent que le vers français de n syllabes comprenait pour eux $n:2$ »pieds»: l'alexandrin 6, le décasyllabe 5, etc. Et l'histoire des métriques germa-

niques montre aussi que non seulement au moyen âge, mais à l'époque moderne (précisément pour l'alexandrin), *toutes les fois* qu'un mètre roman, spécialement français, est adopté par elles, il a pour effet de substituer aux mètres variables du fond autochthone un mètre strictement alternant, et ennuyeusement alternant: même Goethe n'a pu donner à l'alexandrin allemand une souplesse quelconque.

L'autre peut encore, je crois, se constater actuellement. Saran remarque que le mètre de l'alexandrin est à proprement parler non un ïambe , mais un spondée ascendant, en ce sens que le »poids» du temps faible y diffère peu de celui du temps fort. Qu'on prenne la »poésie populaire», les rondes enfantines p. ex., on pourra vérifier la justesse de l'observation. La ronde connue:

Promenons-nous dans le bois
Pendant que le loup n'y est pas.
Loup, y es-tu? entends-tu?

pourrait se dire de plusieurs façons. En fait, je n'ai jamais entendu le premier vers que sous deux formes (je place une barre verticale après le temps fort):

Pro | menons | nous dans | le bois | $\bar{\wedge}$, ou

Pro | m'nons nous | $\bar{\wedge}$ dans | le bois | $\bar{\wedge}$, avec une pause nette entre *nous* et *dans*, qui a la durée d'une longue (ou du temps fort). De même, dans le 3e vers, pause avant *en-*(tends). Ce sont des spondées descendants avec, à la fin du vers, une pause remplissant le temps faible. C'est le rythme qui s'impose naturellement quand on entend ces rondes ou chants, où la musique n'exerce aucune tyrannie.

L'allure spondaïque ressort encore des conditions spéciales de diction qui s'imposent au vers français pour obtenir le compte des syllabes. Dans le premier vers du sonnet liminaire des *Trophées:*

Le temple est en ruine au haut du promontoire,

ruine forme deux syllabes, et ce fait même oblige à un débit de la lenteur nécessaire, où il ne saurait être question d'un mètre *ïambique.* En général ce sera la nécessité de faire sortir les *e* muets qui imposera cette allure lente.

Ceci ne prouverait pas encore que le mètre fût alternant. Mais, si on prononce un alexandrin comme de la prose, et qu'ensuite on le prononce comme vers, on s'apercevra, je crois — c'est du moins la remarque que j'ai faite —:

1° qu'il n'y a pas correspondance entre les deux rythmes,

et qu'en particulier il y a, dans le vers, des changements d'intonation ou en général de débit de certaines syllabes;

2⁰ que ces modifications à l'accent de prose ne se produisent pas à des places *arbitraires*, mais à des endroits bien déterminés du vers, ce qui ne peut s'expliquer que par les exigences d'un mètre inconsciemment directeur du débit. Et ce sont bien, autant que j'ai pu voir, les places exigées par le temps fort dans l'hypothèse de Saran. Qu'on se donne une phrase telle que: *il sentait l'âge blanchir ses cheveux courts et rudes*, ou le vers de Heredia (sonnet sur Ponce de Léon):

Sentant l'âge blanchir ses cheveux courts et rudes,

on verra que, dans le vers, la syllabe *ge* (même si elle se réduit, comme c'est très faisable, à la chuintante sans la voyelle), au lieu d'être sourde comme en prose, prendra une qualité sonore très marquée, une longueur notable et une modulation fortement marquée qui attirent l'attention et lui donnent un »poids» extraordinaire; de même *che* dans *cheveux*. Est-ce un pur hasard qui fait que ce sont les 4ᵉ et 8ᵉ syllabes, donc des temps forts? L'accentuation naturelle n'en est pas troublée, parce que *â-* et *-veux* conservent l'accent d'intensité; mais le contraste entre le traitement qu'ils reçoivent dans ce cas et leur traitement naturel produit l'effet métrique voulu.

Et c'est ici que l'expérimentation aurait, à mon sens, un champ d'études fécond et tout indiqué. L'exemple signalé par M. G. (p. 44) à propos de l'enjambement et du rejet:

Il fit scier son oncle Achmet entre deux planches
De cèdre, afin de faire *honneur* à ce vieillard
(V. Hugo, Sultan Mourad)

serait aussi tout indiqué. L'expérience nous apprendrait en effet exactement en quoi consistent les divergences entre accent de prose et accent de vers, et où elles sont. La variété même des ressources de notre accentuation explique la facilité de ces adaptations aux exigences du mètre, et la souplesse du vers.

Ce n'est pas la théorie le plus couramment adoptée; et il semble que celle de Becq de Fouquières, à laquelle se rallie M. Grammont, soit le plus répandue, surtout en France. Mais elle me paraît reposer sur une confusion. C'est celle qui vient le plus naturellement à l'esprit, et je me souviens que c'est ainsi que jadis, sans avoir lu Becq de Fouquières, je scandais l'alexandrin. Mais, en poursuivant l'étude systématique de *Phèdre*, je sentais qu'il y avait des difficultés, sans pouvoir me rendre clairement compte de leur nature. Maintenant je crois que l'erreur du système vient surtout d'une confusion entre la

structure rythmique et métrique du vers et son contenu grammatical (*Versfüllung* des métriciens allemands). Il est exact que l'alexandrin classique type renferme quatre idées, quatre groupes de concepts:

Je viens, | selon l'usage | antique | et solennel,
Célébrer | avec vous | la fameuse | journée;

mais ceci n'a rien à voir avec le mètre. D'ailleurs, si on admettait que les groupes qui résultent de l'analyse ainsi faite sont les unités métriques élémentaires de l'alexandrin, on aboutirait à cette conséquence que les limites du groupe métrique coïncident toujours avec celles du groupe syntaxique, ce qui, comme en sait, produit toujours une impression de monotonie: or ce n'est pas le cas de l'alexandrin. Quant à prétendre que l'unité élémentaire serait la syllabe, en d'autres termes que l'hémistiche n'aurait d'autre règle constitutive que la coïncidence de la dernière syllabe avec une syllabe naturellement accentuée, c'est une thèse qui ne devrait plus pouvoir se soutenir. M. G. remarque fort justement (p. 76): »il ne suffit pas d'aligner 12 syllabes l'une après l'autre; il faut que ces 12 syllabes soient rythmées et même que le rythme soit net». En un sens on peut dire que, grâce aux ressources phonétiques de la langue, il est toujours *possible* de rythmer conformément aux exigences du mètre, par les dissociations d'accent nécessaires; mais on peut obtenir ainsi un véritable monstre, un »vers impossible», ce qui ne s'explique qu'en admettant l'influence d'un mètre réellement existant. Les bons poètes sont précisément ceux qui n'abusent pas de ces dissociations d'accent, qui en un mot respectent la langue.

Mais le mètre ne suffit pas à définir un vers, ni surtout le vers d'un poète. Les vers se distinguent par des groupements rythmiques différents. Le mérite de Becq de Fouquières serait plutôt à mes yeux d'avoir cherché à définir ces formes rythmiques; mais les limites des membres de l'hémistiche ne sont pas les mêmes, si on adopte les vues de Saran. Ce dernier a, de son côté, essayé de déterminer pour *Athalie* les groupements rythmiques, et, autant que j'ai pu contrôler, ses constructions se défendent très bien.

Il resterait encore à essayer de définir les particularités des différents poètes. Quelquefois il peut s'agir d'une tonalité générale: les vers de V. Hugo, pour moi, se placent dans une tonalité élevée, ceux de Vigny au contraire ont une tonalité très basse. Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à lire (à haute voix, bien entendu) une poésie de Hugo, dans le registre

qu'on jugera soi-même naturel, puis à essayer de lire dans le même registre une poésie de Vigny: on s'apercevra que c'est impossible ou grotesque. Et qu'on fasse ensuite l'expérience inverse. Leconte de Lisle serait entre les deux registres. Ailleurs il sera surtout question du phrasé, p. ex. du caractère *staccato* ou *legato* des vers. Dans la première scène d'*Athalie*, p. ex., les vers d'Abner sont construits de telle sorte que le premier hémistiche porte une coupe nette au milieu *(staccato)*, tandis que le second est en *legato*:

Oui, je viens | dans son temple || adorer l'Éternel:

l'important est qu'il ose venir dans le temple, et non qu'il adore l'Éternel, puisqu'il n'a pas renoncé à la foi de ses pères; je ne marquerais pas de coupe, comme le fait M. Grammont (p. 15).

Je viens, | selon l'usage || antique et solennel:

la ponctuation indique la coupe; les épithètes d'ornement n'ont pas besoin d'être détaillées.

Célébrer | avec vous || la fameuse journée:

comme au vers 1.

Où sur le mont Sina || la loi nous fut donnée:

aucune indication précise de coupe; mais, si un mot doit être mis en lumière par une »pause rhétorique», c'est celui de la montagne célèbre.

Le peuple saint | en foule || inondait les portiques:

comme M. Grammont p. 19.

Les vers de Joad sont construits sur le type inverse: *legato* au premier hémistiche, *staccato* au second. Laissons provisoirement le premier vers, et prenons le second:

Sait aussi des méchants || arrêter | les complots:

il est évident que l'important est que Dieu arrêtera les complots des méchants, mais non pas que ce pouvoir rentre *aussi* dans sa toute-puissance; donc pas d'arrêt après *aussi*, comme on pourrait être tenté d'abord de le faire.

Soumis avec respect || à sa volonté | sainte:

la volonté de Dieu est par définition *sainte* pour Joad, et c'est pourquoi il craint Dieu, d'où nécessité de détacher l'adjectif; le respect va de soi.

Je crains Dieu, cher Abner, || et n'ai point | d'autre crainte:

malgré la virgule, l'incise *cher Abner* n'a pas besoin d'être détachée par une pause nette, qui entraînerait l'accentuation de *Dieu* et une modulation spéciale, lesquelles à leur tour donneraient à l'hémistiche un ton de reproche à Abner qui, à mon avis, serait un gros contresens. En revanche, Joad accentue

qu'il ne craint rien ni personne hors Dieu. — De même la tirade sur les interventions divines:

Et quel temps fut jamais || plus fertile | en miracles:

l'important est le nombre des miracles; ce serait une erreur, je crois, d'accentuer *quel temps*.

Auras-tu donc toujours || des yeux | pour ne point voir . . .

Et Dieu trouvé fidèle || en toutes | ses menaces:

l'essentiel est qu'aucune menace n'a été vaine, et non que Dieu a été fidèle à sa parole. Dans ces conditions le premier vers doit être aussi coupé selon ce type, avec une légère pause après *fureur*. Qu'on lise encore l'énumération des »miracles»: *l'impie Achab détruit* etc, où, sur 12 vers, je n'en vois guère que deux où le type général soit peu ou pas marqué. De même dans la scène avec Josabeth les vers cités par M. Grammont p. 25:

Et comptez-vous pour rien || Dieu, | qui combat pour nous?

Dieu, qui de l'orphelin || protège | l'innocence:

je couperais en effet le second vers autrement que M. G.; la pause après *Dieu* me semble devoir être faible, ou nulle; car l'essentiel n'est pas ici Dieu, comme dans le vers précédent, mais la protection qu'il assurera à l'innocence.

Les vers d'Athalie elle-même se caractérisent au contraire par un *staccato* marqué. C'est le cas pour le vers cité p. 25 par M. G:

Jéhu, | le fier Jéhu, || tremble | dans Samarie,

car il y a aussi une pause après *Jéhu*, qu'Athalie reprend avec une épithète: *le fier Jéhu*. De même:

Impitoyable | Dieu, || toi seul | as tout conduit!

C'est toi, | qui, me flattant || d'une vaine | espérance,

ou encore:

C'était | pendant l'horreur || d'une profonde | nuit:

l'épithète n'est pas de pur ornement. Ou encore:

Égorger | en un jour || quatre-vingts | fils de rois:

l'indication de temps et de nombre est essentielle. Et je cite vraiment au hasard. Ce sont là des caractéristiques métriques, qui, une fois reconnues, aident à la compréhension du texte et servent de guide à la diction. Dans cet ordre d'idées, qui est celui d'une métrique vivante et non plus réduite à des schèmes plus ou moins morts, tout est encore à faire, au moins comme études systématiques.

Quelques remarques de détail, pour terminer, sur le livre de M. Grammont. P. 93 dans le vers de La Fontaine:

Que vous êtes joli! Que vous me semblez beau!

M. G. note que le *b* de *beau* a duré $0^s,27$, et celui de *semblez* $0^s,09$ et dit que »l'allongement» a porté le *b* de *beau* du simple au triple. La conclusion est exagérée. Je crois qu'il y a eu effectivement allongement rythmique en position accentuée; mais la quantité naturelle de *b* dans *beau* est plus grande que dans *semblez*. Dans les 3 monosyllabes *bec*, *beau*, *boue* le *b* a des longueurs croissantes, parce que les mots eux mêmes ont des durées croissantes. — P. 359 sur la question des rimes féminines et masculines. M. G. proposerait de traiter comme rimes féminines tous mots terminés par une consonne prononcée, donc *mur* et *mûre*; inversement *gai*, *gaie* seraient rimes masculines. Cela dépend de l'intonation, et du degré d'exigence de l'oreille. Pour celui qui a dans les formes avec *e* muet une intonation circonflexe, l'assimilation restera difficile. Il y a un cas analogue en allemand. M. Leskien, qui est de l'Allemagne du Nord, me disait p. ex. qu'il est choqué par des rimes comme: *der Geist: er weist*, ou *die Braut*: *er braut*, que Schiller employait sans scrupules, parce que, étant Souabe, il n'avait plus la distinction des deux accents (gestossen—geschleift) qui subsiste très vivante dans l'Allemagne du Nord.

J. Poirot.

Viggo Brøndal, Substrater og Laan i Romansk og Germansk. Studier i Lyd- og Ordhistorie. (Thèse de doctorat). Copenhague, G. E. C. Gad, 1917. XVI+215 p. in-8^0.

La question des causes des changements phonétiques des langues est d'une importance capitale pour la compréhension de l'évolution linguistique en général. Aussi n'a-t-elle jamais cessé d'être débattue. Comme une des causes les plus efficaces des changements phonétiques a été, le plus souvent, considérée l'imitation imparfaite par les enfants de la façon de parler des adultes (Paul, Passy, Jespersen, et d'autres). M. Brøndal rejette cette explication comme erronée, de même qu'il désapprouve la théorie universellement adoptée selon laquelle l'évolution phonétique dépend en grande partie de déviations successives minimes dans l'articulation, rendues possibles par les variations imperceptibles dans la sensation du mouvement des organes de la parole de chaque individu (Paul: «Ver-

schiebung des Bewegungsgefühls»). Pour M. Brøndal, la cause principale de toute évolution phonétique est d'ordre *ethnique*. C'est le mélange d'individus n'ayant pas la même »base d'articulation» (appelée par M. Brøndal *idiome*, v. p. 44, note 2) qui, selon lui, explique suffisamment les différentiations phonétiques du parler humain. Pour prouver sa thèse, M. Brøndal essaie de démontrer que les traits caractéristiques de la langue *française* se retrouvent dans les langaes *celtiques* conservées (faute du *gaulois* perdu), et que même toutes les autres langues qui reposent plus ou moins sur un *substratum* celtique (parlers gallo-italiques, rhétoroman, provençal, portugais, dalmatique, albanais, néerlandais, allemand de l'ouest et du sud, anglais, tchèque, pontique, ombrien) montrent des traits analogues. Donc, à travers les âges, l'*idiome* celtique se continue, plus ou moins affaibli, dans les langues des contrées habitées autrefois par des Celtes.

Cette théorie *ethnique*, développée par l'auteur avec beaucoup d'habileté, me paraît justifiée dans ses grands traits, et certains détails de l'exposé de M. B. sont fort intéressants. Ainsi, l'examen de M. Brøndal ne saurait que corroborer la théorie de l'origine celtique de l'*u* français. Mais pour d'autres détails, l'auteur me semble aller trop loin dans ses conclusions généralisantes. Pour prendre un exemple, je ne saurais admettre une tendance »palatalisante», effet du *substratum* gaulois, dans le fait que dans quelques mots isolés du latin: captivum, manupulum, tremere, dans les mots du vieux français **espindle* (spinula) et *veintre*, ainsi que dans la prononciation vulgaire de *travail* et *Châtelet*, une consonne palatale a pris la place de la labiale ou de la dentale *(chaitif, manoil, criembre; épingle, vaincre; cravail, šAklè* [1]). C'est que je ne parviens pas à comprendre comment l'*idiome* gaulois aurait pu exercer son influence seulement sur quelques mots isolés du vocabulaire des conquérants romains (cf. rupta > *rote*, tres > *treis*) et aurait, en outre, pu rester latent pendant des siècles pour se faire jour, à diverses époques, partiellement aussi dans des cas isolés. Tous les cas isolés peuvent fort bien s'expliquer par l'hypothèse d'une contamination ou d'une analogie quelconque (facteurs linguistiques méprisés par M. Brøndal).[2]) Et pour

[1]) V. p. 66

[2]) Manupulum a bien pu, par substitution de suffixe, devenir *manuclu, tout aussi bien que scopulum a donné *scoclu (v. p. 66, note 4).

expliquer une »palatalisation» régulière moderne, a-t-on vraiment besoin de l'»idiome» gaulois? Il me semble donc qu'il faut être très prudent en expliquant des phénomènes linguistiques par des causes qui ont appartenu à une autre époque. Mais le fait que le celtique a fortement influencé la structure phonétique de plusieurs langues, parlées dans des contrées habitées autrefois par des Celtes, paraît indubitable après l'examen consciencieux de M. Brøndal.

La seconde partie de l'ouvrage concerne l'influence de la civilisation latine sur les Germains, prouvée par des mots germaniques venant du latin, sur l'origine desquels (latine ou germanique?) on a hésité et hésite encore. Je donne ici la liste des mots germaniques-romans avec leurs étymologies latines (étrusques) proposées par l'aut ur: goth. *baúrgs*, it. *borgo* (< burgus < gr. *πύργος*); nord. *tjald*, anc. norm. *tialz* (<*teldum, prononciation étrusque de *tendum); anc. angl. *scolu*, anc. bas-franc *scola*, holl. *schole*, angl. *school (of fish)* (< schola); goth. *wadi*, fr. *gage* (< vadium, prononcé dialectalement avec *w*); bas-lat. *plebire*, all. *pflegen* (< *plebire, dér. de plebs); bas-lat. *graphio*, all. *Graf* (< graphio, dér. du gr. *γράφειν*); goth. *skilliggs* (< *silicula); goth. *puggs* (<*pungus); germ. *taljan (< *taliare); all. *Kram* (< camera); fr. *crèche*, all. *Krübbe* (< præsepe); dan. *Plejl* (< flagellum); all. *Kissen*, fr. *coussin* (<*culcitinum); all. *Gesims* (< cimatium, gr. *κυμάτιον*); angl. *cinders* (< cinerem); bas-lat. *screuna* (<*excrémenia); fr. *pot* (<*pottus=potus); all. *Zwetsche* (<*damascena); dan. *pode*, angl. *put* (<(im-)putare); lat. *cattus*, all. *Katze* (<catus, *cattus, »habile, rusé»); rom. *ratto* (<rapidum, »rapax»); fr. *bouc*, it. *becco* (rhétique *bökku, *bökki); dan. *Silke*, *Særk* (< sericum, *sèricea); dan. *Bad* (<ba(l)neum, pron. étr. baððju); all. *Kebse* (<*cápitio).

Il y a de ces étymologies qui me paraissent fort douteuses, p. ex. celles qui concernent nord. *tjald*, goth. *skilliggs*, all. *Kram*, fr. *crèche*. Mais, en somme, la théorie de l'auteur, selon laquelle c'est dans la langue cultivée, le latin, et non dans la langue des Germains barbares, qu'il faut chercher l'origine des mots indiquant un certain degré de civilisation, me paraît pleinement justifiée.

L'ouvrage de M. Brøndal, même s'il pèche parfois par des hypothèses trop extravagantes, est donc un ouvrage d'une valeur scientifique incontestable et donne beaucoup à réfléchir.

Si j'excepte les cas nombreux dans lesquels l'auteur voit un *substratum* celtique au lieu d'une contamination ou d'une

formation analogique (p. ex. *haut* et *-ons*), l'ouvrage de M. Brøndal ne donne pas lieu à beaucoup de remarques de détail. Je ne mentionnerai ici que l'assertion suivante, qui m'a particulièrement frappé: P. 69: si **seiþ* «soif» avait perdu son *þ* [au lieu de le changer en *f*-], il aurait été confondu avec *sei* «soi». Cette façon de raisonner ne peut pas être correcte; elle suppose chez l'individu qui parle une activité psychologique consciente qui n'existe pas dans le langage ordinaire. Cf. *Neuph. Mitt.*, année 1903, p. 145-146.

A. Wallensköld.

Kr. Nyrop, Kongruens i Fransk. Extrait du *Festskrift udgivet af Kobenhavns Universitet i Anledning af Hans Majestæt Kongens Fødselsdag den 26. September 1917.* København 1917. — 138 pages pet. in-4⁰.

Ce travail traitant de la congruence en français ne nous intéresse pas seulement au point de vue de la philologie française. Au cours de son exposé, le grand romaniste danois trouve bien souvent l'occasion de relever également les parallèles que lui offrent le latin, les langues romanes méridionales, l'anglais. Je présenterai ici, à la place d'un compte rendu proprement dit, quelques rapides remarques détachées concernant surtout les *Anmærkninger* destinées à renfermer ces parallèles. Pour le catalan, je citerai par préférence le majorcain parlé, tel qu'il nous est mis sous les yeux par les incomparables *Rondayes mallorquines* de l'Abbé Alcover (pseudonyme: Jordi des Recó), t. I, Palma 1896.

p. 10, § 5 2⁰, *Anm.* — L'auteur parle de l'assimilation anticipante du genre et dit (§ 74 4⁰, § 81 3⁰, *Anm.*) que quelques-unes des constructions dont il s'agit subsistent encore, surtout dans la langue parlée (p. ex. esp. *una poca de agua* se disant parfois, du moins dans l'Amérique du Sud, à côté de *un poco de agua*; exx. chez Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes*, III, § 239; Hanssen, *Gramática histórica de la lengua castellana* [v. ci-dessus, p. 138], § 473) Cette assimilation semble être de rigueur dans le majorcain de nos jours, à en juger par l'abondance et la constance (?) avec lesquelles les contes populaires de l'Abbé Alcover nous débitent des constructions comme *es moro no 'n tenía tanta de son* ('le Maure n'avait point tant de sommeil', p. 30), *sabs que 'n tench de poca de jeguera* ('sais-tu que je n'ai point grande envie de cou-

cher', p. 62). Pour le catalan proprement dit, la *Gramática de la lengua catalana* de P. Fabra (Barcelone 1912) dit à propos de nos »adjetivos-pronombres cuantitativos» que »la mayoría . . ., al anteponerse al substantivo, pueden simplemente yuxtaponerse a éste, como en castellano (ej. *molta gent*), o unirse con él por medio de la preposición *de* (ej. *molta de gent*). En Barcelona es actualmente preferida la yuxtaposición» (p. 152; nombreux exx. anciens offrant le type *molta de*). Pour le lyrisme italien antérieur à Dante, je n'ai annoté que le vers *Non ò tanta di possa* (*Mém. de la Soc. Néophilol. de Helsingfors*, t. IV, p. 373). Le sicilien dit bien aujourd'hui *è tanta bella* (Schneegans, *Laute und Lautentwickelung*, textes, p. 168, v. 2, etc.) et disait de même au XIV[e] siècle: *la vista de Sanctu Benedictu pir putiri de Deu fo ta[n]ta crixuta, ki pocti zo vidire, Dialogu de S. Gregoriu*, éd. Grassi et De Santis, Palerme 1913 —, t. I, p. 112, l. 4)[1].

[1] Dans ses *Osserrantii dila lingua siciliana* (1543), Mario d'Arezzo, humaniste sicilien, arrivant à parler de la question de savoir s'il faut décliner on non les mots comme *multo, tanto, quanto*, fait le raisonnement curieux que voici. »*Multo*, e *tanto*: quisti dui particoli quando sonno adiettiui uanno cun loro substantiui, como a diri *multa genti*, & in lo plurali: *multi omini, tanta compagnia, & tanti dinari*. Quando aduerbialmenti serranno posti, non dirrimo, como molti fanno: *molta bella, & tanta gratiosa* [sicil. *murta bedda tanta raxiusa*], ma *molto bella, & tanto gratiosa*. Et con quista regola andirà *quanto*. Li exempli serranno quisti: *Molto*, nomo adiettiuo: isso Petrarcha in lo capitolo di la Fama . . . dissi: *Io vidi molta nobil gente insieme*. Aduerbialmente in la canzoni: 'Qual più diversa, e noua', in la terza stantia: *Molto conuiene accorta Esser qual vista mai uer lei si giri. Tanto* adiettiuo: Danti in lo terzo di lo Inferno . . . Et aduerbialmenti: . . . *Donna sei tanto grandi, e tanto uale*,« etc. (éd. diplomatique de G. Grassi Privitera, Palerme 1912, p. 20). — Mario d'Arezzo se règle par conséquent ici, non point sur l'usage sicilien courant, qu'il suit en général, mais sur l'exemple contraire de Dante et de Pétrarque. Tout en prétendant rendre un hommage éclatant au dialecte, tout en rédigeant son livre dans une espèce de sicilien illustre et non dans la langue de Dante et de Pétrarque, ce régionaliste du XVI[e] siècle a donc la fantaisie bizarre de condamner une des plus belles particularités syntaxiques distinguant son parler régional. Le sicilien qu'il écrit et qu'il enseigne en grammairien est un sicilien à la syntaxe toscanisée. Pauvre syntaxe! Combien de fois elle a eu à supporter, elle surtout, dans les annales de la culture littéraire des langues, la lutte la plus pénible et la plus interminable contre la prépondérance des idées préconçues. Dictés par l'idolâtrie subconsciente d'une langue littéraire déjà constituée, ces préjugés confus d'ordre non linguistique, ces préférences faciles pour la syntaxe soi-disant réglée jouissent d'une force et d'une vitalité incroyables, même chez les esprits dégagés qui, en tant d'autres choses, vont contre le courant. En Catalogne, par exemple, le plus fervent amour de la lan-

p. 36, § 29, fin (où M. Nyrop ne donne pas d'*Anm.*), je pense à l'ital. *quando si è tanto vicini alla fossa come sono io*, où le pluriel est de rigueur, du moins aujourd'hui, malgré l'absence d'une idée de pluralité nettement perçue (Nyrop, *Kortfattet italiensk Grammatik*[2], Copenh. 1903, § 254); et, chose plus intéressante sans doute, j'ajoute un exemple assez analogue que je trouve en catalan, mais qui est inattendu dans cette langue: *y afina una fadrineta com un sol, que no era possible mirarla-se, sense quedarne etsisats* (p. 116; 'et il remarque une jeune fillette [belle] comme le soleil, qu'il n'était pas possible de regarder sans en rester enchanté'). Pour ce qui est du castillan, un *hechizados* de cette espèce porterait bien un *-s* de trop.

p. 41, § 34 1°, *Anm.* Les grammaires espagnoles disent: »Los nombres de las ciudades se consideran en la mayoría de los casos como femeninos: *toda Tarso* . . . Pero en Chile son masculinos» (Hanssen, *Gramática*, § 457). D'autre part, exemple qui est peut-être susceptible de l'explication donnée par M. Nyrop en présence de *tout Rome, tutto Francia*, on lit, toujours chez Hanssen (§ 489): »Queda oculta la causa de la falta de concordancia en . . . *lo ha visto medio Sevilla*»; — reste à vérifier si, étant donné ce *medio*, qui est de rigueur (Bello § 850), on dirait également le cas échéant *todo Sevilla*. — Pour catal. *tot Barcelona, mitj Catalunya*, v. Spitzer, *Rev. de dialectologie rom.*, VI (1914), p. 115, note, fin.

p. 41, § 34 3°, à propos du mot *tout* non décliné dans des cas comme *nous étions tout regards, tout oreilles*, il convient d'avoir présent à l'esprit le latin tardif *totum*. Indéclinable, ce *totum* se rencontre très souvent p. ex. dans la *Peregrinatio* d'Aetheria et »bedeutet natürlich je nach dem Zusammenhang 'den ganzen Weg', 'die ganze Zeit', 'durchaus', 'lauter' usw.» (Löfstedt, *Philol. Kommentar zur Per. Aetheriae*, Upsal 1911, p. 49). Voici un de ces exemples: *via enim illic penitus non est, sed totum heremi sunt arenosae.* — Pour l'esp., Hanssen ne donne pas d'exemples appropriés, mais on lit chez Bello: »Dudo que se halle en el mismo caso *todo* [il s'agit précisément de »varios de los adverbios de cantidad» qui »no son otra cosa

---

gue indigène qu'on prétend cultiver n'a suffi que rarement pour faire bien rattraper au bout de la plume les idiotismes de la syntaxe. La syntaxe finnoise, elle, a un peu moins lutté: sa sœur suédoise, qui lui servait de modèle, était trop foncièrement diverse pour y tenir à la longue; ella a fini par perdre sa suprématie d'il y a quelques dizaines d'années.

que sustantivos neutros adverbializados»], y [dudo] que se le pueda emplear en el significado de 'totalmente' o 'del todo', y me inclino a creer que Jovellanos cometió inadvertidamente un galicismo, cuando dijo: *Se redujo el espectáculo a chocarrerías y danzas todo profanas*» (Bello, *Gramática de la lengua castellana*[10], Paris 1907, § 376, n.).

p. 66 suiv., §§ 64-66 bis, *Adjektiv som Prædikat.* — Où faudrait-il ranger exactement le cas sporadique français que voici? Mon texte se lit chez Tristan Bernard, *Amants et voleurs* (Calmann-Lévy, Nouv. collection illustrée), col. 76 a: *Quand on prend des gosses pour faire le guet, on aime mieux choisir ceux qui sont joueurs et qui ont des camarades, que ceux qui travaillent, et qui vivent sans compagnons. Parce que de jouer tout le temps ensemble, de s'empêcher de tricher, ça rend les enfants plus loyal.* Et comment expliquer ce singulier? La forme *loyaux* a-t-elle quelque chose qui rebute les gens qui parlent à la façon des voyous de Tristan Bernard?

p. 67, § 64 1°. Pour l'ital. et le catal., des exemples analogues ont été relevés par Spitzer, *Rev. de dialectologie rom.*, VI (1914), p. 87, n° 7.

p. 78, § 74 1°. Il s'agit de l'usage de l'adjectif prédicatif représentant les fonctions d'un adverbe dans des cas comme *medius ibam*, *andaba ligera*, et l'auteur a bien raison de dire que c'est là une particularité que connaît surtout l'esp. moderne et que n'ignore nullement l'italien. Le catalan se comporte de même, en général. Ainsi, dans les textes d'Alcover, »lui» a l'habitude de toujours répliquer *tot rabent*, »elle» *tota rabenta* ('bien vite'; pour l'étymologie, v. *Neuphil. Mitteil.* XIV-1912, p. 174, mais cf. *Rom. Etym. Wb.*, n:o 7049: prov. *raben* 'reissend'). D'autre part, on constate dans ce parler une vacillation curieuse, du moins entre un *aviat* invariable (»adverbe») et un autre *aviat*, qui, lui, fait au féminin *aviada* et au pluriel *aviats, aviades*, toujours dans le sens de 'vite' ou 'bientôt'. Pour plus de détails concernant *aviat*, voir ci dessus, p. 132.

p 79, § 74 4° (Cf. ci-dessus, note à la p. 10). Des exemples roumains etc. se lisent chez Hultenberg, *Le renforcement du sens des adjectifs et des adverbes*, Upsal 1903, p. 128-9. A noter l'ex. de Frédégaire cité ici (p. 129, n. 3): *cum esset litteris nimius aeruditus.* — »Auch in vielen deutschen Mundarten sagt man *ein ganzer guter Mann*, . . . *eine rechte gute Frau*», Paul *Prinzipien*[4], p. 366.

p. 88, § 87 *Anm.* — M. Nyrop me pardonnera-t-il encore ici une annotation marginale? Étant donné qu'il tient compte

des faits de syntaxe analogues des autres langues romanes, disant notamment que »I ældre Italiensk, Spansk og Portugisisk er Fænomenet væsentlig indskrænket til at omfatte Ordet *gente*», on vient à penser aux singuliers représentant l'idée de pluralité comme esp. *tanto pobre cristiano*, fr. *La veïssiez tant chevalier plurer* (Tobler, *Verm. Beiträge*, II[1], p. 41 suiv., Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes*, III, § 53, p. 69, Hanssen, *Gram.* § 540), et je trouve intéressant de rappeler à l'attention le curieux fait de non-congruence formelle que constituent l'anc. esp. *mucha dueña andauan* Berceo, S Millán 374 et, avec l'ordre inverse, *rrespondieron mucho buen infançon* 'beaucoup de bons nobles répondirent', *Poema de Fernan Gonçalez*, couplet 661. — Cf. Nyrop § 101; d'autre part, la règle, du moins en espagnol, c'est bien de mettre le verbe au singulier malgré la présence à l'esprit de l'idée de pluralité: *anda mucho parrafillo por esas gramáticas* . . . (Cf. Hanssen, *Gramática*, p. 185, avec les remarques de Spitzer, *Literaturblatt* XXXV-1914, col. 210).

p. 116, § 121 1°, *il y a*. Ce n'est pas seulement dès le VIII[e] siècle qu'on atteste en latin des tournures comme *habet quindecim annos*. Ce *habet* = 'il y a' (verbe au singulier, régissant l'accusatif) fait son apparition dès le IV[e] siècle chez Flavius Vopiscus, puis chez un Saint-Jerôme, chez un Saint-Augustin, chez Aetheria, etc. (Grandgent, *Vulgar Latin*, § 10, p. 8; Löfstedt, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, Upsal 1911, p. 43).

O. J. Tallgren.

Friedrich Vogt, Des Minnesangs Frühling mit Bezeichnung der Abweichungen von Lachmann und Haupt und unter Beifügung ihrer Anmerkungen. Zweite Ausgabe. Leipzig 1914. XVI + 459 S.

Seit mehr als dreissig Jahren hat Vogt die Sammlung frühmittelhochdeutscher Lyrik, welche Lachmann begonnen und Haupt vollendet und unter dem Namen Des Minnesangs Frühling herausgegeben hatte, in seiner Pflege gehabt und durch neue Ausgaben auf der Höhe der Zeit gehalten. Die beiden ersten von ihm besorgten Ausgaben (1882 und 1888) liessen — ebenso wie die von Wilmanns unternommene Neubearbeitung (1875) — den Textlaut und die Anordnung von Haupt fast gänzlich unberührt; nur in den Anmerkungen wurde das

Neue nachgetragen, was die Forschung inzwischen zur Erklärung der Gedichte gebracht hatte. Erst mit der dritten (bezw. vierten) Ausgabe liess Vogt die Bedenken fallen, die ihn an einer gründlichen Neubearbeitung des Buches gehindert hatten. Die Lesarten wurden nun von den Kommentaren geschieden und unter den Text verwiesen, während die letzteren ihren Platz hinter dem Texte am Ende des Buches behielten. Auch im Textlaut wurden Änderungen vorgenommen, die sich aus einer neuen Vergleichung und Prüfung der Handschriften ergaben, und der kritische Apparat wurde bereichert und genauer wiedergegeben. Eine Herstellung des mundartlichen Originaltextes wurde in grösserem Umfange nur in den Liedern Heinrichs von Veldeke unternommen. Diese Herstellung ist sehr geschickt gemacht und nur in ganz vereinzelten Füllen kann man zweifeln, ob das Richtige getroffen worden ist.

Besonders wichtig ist die Arbeit, welche der Bearbeiter dem Kommentar gewidmet hat. Hier ist alles verwertet worden, was die Forscher im Laufe der Zeit zur Geschichte und Erklärung der älteren mittelhochdeutschen Lyrik beigesteuert haben. Es ist klar, dass ein so ausgezeichneter Kenner der mittelhochdeutschen Litteratur wie Vogt sich nicht allein auf das Referieren der Resultate der Forschung beschränkt. Durch die kritische Behandlung der einschlägigen Litteratur hat er in den »Anmerkungen» die Lösung der Probleme auch da gefördert, wo er nicht direkt durch eigene Untersuchungen dazu beigetragen hat.

Mit grosser Pietät hat der Bearbeiter alles das bewahrt, was in dem alten Buche von Wert war, und überall ist Haupts und Wilmanns' Anteil mit einem besonderen Vermerk hervorgehoben. Obgleich somit die alte Grundlage behalten ist, so ist darauf doch so viel Neues gebaut worden, dass das Buch durch die Umarbeitung zu einem Werk geworden ist, das Vogt als sein eigenes in Anspruch nehmen darf. Er hat das berühmte Erbe von der Vergessenheit gerettet, in die es mit der Zeit — gleich vielen anderen veralteten Büchern — offenbar geraten wäre.

In der vorliegenden neuen Ausgabe vom Jahre 1914 sind keine bedeutenderen Änderungen vorgenommen worden und ich verzichte in dieser späten Anzeige auf eine Erörterung der Einzelfragen, die beim Erscheinen der früheren Ausgabe vom 1911 am Platze gewesen wäre.

Das Buch eignet sich ebenso gut für akademische Übungen wie zur Privatlektüre der Fachleute.

Hugo Suolahti.

***Arthur Cotter** and **Anna Bohnhof**, English Commercial Correspondence, Advanced Course. — Englantilainen kauppakirjeenvaihto, Toinen kurssi.* XX + 147 siv. Hinta Smk. 6: 20. — ***Arthur Cotter**, Sanaluettelo tähän.* Hinta Smk. —: 75, 35 siv.

***Anna Bohnhof** and **Arthur Cotter**, English Commercial Correspondence, Advanced Course. — Engelsk handelskorrespondens, Högre kurs.* XX + 147 sid. Pris Fmk 6: 20. — ***Anna Bohnhof**, Engelsk handelskorrespondens, Högre kurs, Ordbok.* Pris Fmk —: 75, 31 sid.

The book above mentioned is a very pleasant acquaintance. The compilers announce it as being intended for a continuation of the Elementary Course in English Commercial Correspondence, published in 1914 by the same compilers; but it strikes the reader as being an essentially independent work, well adopted for beginners and able to carry them on to a thorough knowledge of English letter-writing.

Besides quite a number of various letters, we have some general hints on commercial letter-writing, instructions concerning the construction of letters of offers and orders, transport, settling accounts and banking; complaints, claims and arbitration; also letters of application, enquiry, etc. The transaction chapter contains letters from various branches of Finnish importation and exportation, which seems to bear directly upon the work the student will have to do in future, and is therefore a direct way of training into business-ability. The explanations of commercial terms make the volume a valuable book of reference for those who are not business people. We get a concise explanation to all business-terms and everything belonging to commerce. Even the bewildering cablegrams with codes quoted in letters otherwise clear of meaning, with perfectly unintelligible words such as »lechzen», »swinish», etc, are given a satisfactory explanation in a special chapter.

A Finnish and a Swedish vocabulary are to be had separately. The rendering into Finnish is not very concise; examples: affidavit *velallinen* kertomus (pro: valallinen k.); prosperous *menestyminen* (pro: menestyvä); raise *nousta* (pro: nostaa); reluctant *vastenmielinen* (pro: vastahakoinen); sake *vuoksi* (pro: for sake); scarcely *melkein* (pro: tuskin), and so on. Words such as *nielä*, *huomauta* (infin.), *näyten* ottaminen (pro: näytteen), *aatelistiitteli*, *kompanhia*, etc. are not Finnish.

Having only glanced at the Swedish vocabulary I am under the impression that it is fairly concise.

Hanna Granström.

Engelske Forfattere for Gymnasiet. Kjøbenhavn-Kristiania, Gyldendalske Boghandel — Nordisk Forlag, 1915: No. 1. Modern English Plays and Dialogues, by Georg Bruun. 147 p. 8vo. Price Kr. 1: 75. — No. 2. English Essays, vol. I, by Georg Bruun, Emil Rathsach and V. Østerberg. 125 + 64 p. 8vo. Price Kr. 2: 25. — No. 3. English Essays, vol. II, by V. Østerberg, 121 + 104 p. 8vo. Price Kr. 2: 50. — No. 4. The Dickens Reader, edited and annotated by Vilhelm Stigaard. 134 + 91 p. 8vo. Price Kr. 2: 50. — No. 5. Shakespeare, The Merchant of Venice, by Jakob Alsted and V. Østerberg. 100 + 79 p. 8vo. Price Kr. 2: 25. — No. 6 a. George Eliot, Selections from Amos Barton, compiled and annotated by H. Helweg-Møller and K. Thaning. 93 p. 8vo. Price Kr. 1: 25. — No. 6 b. From Thackeray's Vanity Fair: Rebecca Sharp and the Crawleys, by V. E. J. Andersen. 89 p. 8vo. Price Kr. 1: —. — No. 7. English Poems, selected and annotated by V. Østerberg. 240 p. 8vo. Price Kr. 2: 75. — No. 8. A Reader's Companion to George Eliot's „Silas Marner", by Jakob Alsted. 72 p. 8vo. — No. 9. Modern Prose, selected and annotated by H. Helweg-Møller. 1916. 194 p. 8vo.

If our schools were lucky enough to possess a course of, let us say, 15 English lessons a week, the books here reviewed would be the most suitable reading for our young people. The excellent notes and introductory remarks are entirely in English, which makes them accessible to everybody.

To attain the needful variety in schools with a limited number of hours, three of the volumes should be studied side by side, the text in each being either wholly belletristic or all through of a severer nature. One of the three, English Poems, should accompany the pupils through the whole course. With 20 or more hours of English a study of the whole series would impart to the students a deep insight into English contemporary literature, as we have here a most representative collection of modern plays and poems as well as modern prose.

No. 1, *Modern Englisch Plays and Dialogues*, contains Anthony Hope's witty Dolly Dialogues and extracts from Sutro's The Man on the Kerb, Shaw's Widowers' Houses and Galswor-

thy's Strife, the three last perhaps rather too sad and melancholy. Why was not Shaw represented by You never can tell?

No. 2 and 3, *English Essays*, are among the most interesting volumes. Writers in vol. 2: Macaulay, Darwin, Huxley, Mrs. Stuart Mill, Spencer, Lubbock, in vol. 3 Bacon, Addison, Goldsmith, Lamb, Carlyle, M. Arnold, Ruskin, R. L. Stevenson, Birrel. I miss Emerson and Thoreau.

No. 4, *The Dickens Reader*, contains extracts from Nicholas Nickleby, The Pickwick Papers, Our Mutual Friend, Martin Chuzzlewit, and Bleak House. Dickens is incomparable and the extracts are well chosen; one is only sorry that he is too lengthy for the perusal of a complete work.

No. 5. Among Shakespeare's plays *The Merchant of Venice* is one of the most suitable for school reading. Yet in our schools it seems beyond all hope, ever to have time for the study of a text, where expressions and allusions necessitate such farfetched explanations. For the knowledge of the plays we had better rely on good translations and be content to teach our pupils a number of the wellknown passages out of the great treasure.

No. 6 a contains selections from George Eliot's *Amos Barton*, so arranged as virtually to give the whole story.

No. 6 b is a bit out of Thackeray's *Vanity Fair* with Rebecca Sharp as the central figure.

No. 8, A Reader's Companion to George Eliot's *Silas Marner*, provides notes for the complete story, while the story itself has not appeared in the series. There can be only one opinion about the choice: Silas Marner is most fascinating.

No. 9, *Modern Prose*, contains short stories, both humorous and otherwise, as far as I can judge, complete ones, a great advantage always. Names such as Barry Pain, J. K. Jerome, W. W. Jacobs, Austin Philips occur. To mention some out of the collection, Pain's When I was King is a touching story about a child's influence and power over man and Philips' Appleton's Election illustrates the same subject.

No. 7, *English Poems*, is apparently meant to be studied all along, as said above. There are the wellknown names, but the choice of poems is not quite the stereotyped one. Kipling contributes but two pieces, one of which is We have fed Our Sea, in three stanzas with its curious refrain: If blood be the price of admiralty, Lord God we have bought it fair. By Shelley there is God save the Queen, an apostrophe to Liberty. The volume finishes with Matthew Arnold's

Revolutions

Before Man parted for this earthly strand,
While yet upon the verge of heaven he stood,
God put a heap of letters in his hand,
And bade him make with them what word he could.

And Man has turned them many times: made Greece,
Rome, England, France: — yes, nor in vain essayed
Way after way, changes that never cease.
The letters have combined: something was made.

But ah, an inextinguishable sense
Haunts him that he has not made what he should.
That he has still, though old, to recommence,
Since he has not yet found the word, God would.

And Empire after Empire, at their height
Of sway, have felt this boding sense come on;
Have felt their huge frames not constructed right,
And drooped, and slowly died upon their throne.

One day, thou say'st, there will at last appear
The word, the order, which God meant should be. —
Ah, we shall know that well when it comes near:
The band will quit Man's heart: — he will breathe free.

A. B.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 28. April 1917. Anwesend der Präsident und 26 Vereinsmitglieder, sowie als eingeladene Gäste Professor Michel Marinescu und Frau.

§ 1.

Die Protokolle vom 21. Februar und 15. März wurden verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder wurden aufgenommen die Studierenden *Margaretha Chydenius, Eva Marklund* und *Ellen Strand.*

§ 3.

Dozent *B. Sjöros* hielt in deutscher Sprache einen Vortrag über verschiedene Formen von Wörtern in den germanischen Sprachen, die mit den Ableitungssilben *ing, -ung, -ang* gebildet sind. [1]

§ 4.

Professor *Marinescu* hielt in französischer Sprache einen Vortrag über die gegenwärtige rumänische Literatur.

In fidem:
Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 27. Oktober 1917. Anwesend waren: der Präsident, Prof. A. Wallensköld, und 18 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 28. April wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Bei der Wahl des Vorstandes für das Tätigkeitsjahr 1917—1918 wurden als erster Vorsitzender Prof. *A. Wallensköld*, als zweiter Vorsitzender Prof. *H. Suolahti* und als Schriftführer und Kassenverwalter, nachdem Dr. I. Hortling einer eventuellen Wiederwahl entsagt hatte, Cand. phil. *E. Müller* gewählt.

§ 3.

Als neues Mitglied wurde vorgeschlagen und aufgenommen: Fräulein Cand. phil. *Anna Slöör.*

§ 4.

Der Schriftführer verlas folgenden

[1] S. oben, S. 24.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins über das akademische Jahr 1916—1917.

Im Laufe des Jahres fanden 7 Sitzungen statt, die durchschnittlich von 23 Mitgliedern besucht waren. Die Programme der Verhandlungen enthielten Vorträge wissenschaftlichen und pädagogischen Inhalts sowie Besprechungen, die zu längeren oder kürzeren Diskussionen Anlass gaben.

Die »Neuphilologischen Mitteilungen» erschienen in einer Lieferung (Nummern 1—4), 1917, von 88 Seiten. Als Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten hat das Consistorium Academicum dem Verein für das Jahr 1917 500 Finn. M. angewiesen.

Von den »Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors» erschien Band VI, der 7 wissenschaftliche Aufsätze sowie eine Bibliographie enthält. Das Consistorium Academicum hat mit 3000 FMk. zur Bestreitung der Druckkosten beigetragen.

Das Jahresfest wurde am 15. März gefeiert.

Die Mitgliederzahl des Vereins betrug (ausser zwei Ehrenmitgliedern) 156 (gegen 142 im vorigen Jahr), die Zahl der Abonnenten 84 (bzw. 96).

Der Vorstand bestand aus den Herren Proff. *A. Wallensköld* (Präsident), *H. Suolahti* (Vize-Präsident) und Dr. *I. Hortling* (Schriftführer und Kassenverwalter).

Als Redakteure der Neuphilologischen Mitteilungen fungierten die Herren Proff. *A. Wallensköld* und *H. Suolahti*.

Helsingfors den 29. September 1917.

Ivar Hortling.

§ 5.

Der Vorsitzende trug ein Schreiben von der Finnischen Wissenschaftssozietät vor. Um bei den Bestrebungen verschiedenartiger wissenschaftlicher Forschung die Lebhaftigkeit anzuregen und das gegenseitige Verständnis zu befördern sei in der Sozietät der Gedanke entstanden an periodisch wiederkehrende Zusammenkünfte zu dem Zwecke, die auf verschiedenen Gebieten tätigen Forscher und wissenschaftlich interessierten Personen unseres Landes einander näherzubringen. Um diesen Vorschlag zu erörtern und die nötigen vorbereitenden Massregeln zu treffen beabsichtige die Sozietät ein Komitee einzusetzen.

Zum Vertreter des Neuphilologischen Vereins in diesem Komitee wurde Prof. *Wallensköld* gewählt.

§ 6.

Der Vorsitzende teilte mit, dass die Druckkosten des VI. Bandes der »Mémoires» mit FMk. 875:90 den von der Universität bewilligten Beitrag überschritten, weshalb er an die Universität ein Ersuchen um den fehlenden Betrag gerichtet hatte.

§ 7.

Der Vorsitzende referierte ein ihm von Dr. *J. Poirot* eingehändigtes Rundschreiben »Projet Honnorat sur l'organisation d'un enseignement spécial pour élèves étrangers dans certains de nos lycées». Nach diesem aus Frankreich herstammenden Vorschlag, an dessen Verwirklichung erst nach dem Friedensschluss zu denken sei, sollte ausländischen, ev. auch finnländischen Schülern die Gelegenheit dargeboten werden, unter vorteilhaften Bedingungen auf der Oberstufe gewisser französischer Lyzeen Unterricht zu geniessen, und zwar den schwedischen Schülern an dem Lyzeum von Caen, den norwegischen an demjenigen von Le Havre und den dänischen an dem Lyzeum von Rouen. Betreffs der finnländischen Schüler hatte man eventuell an einen Ort in Savoyen (etwa Annecy) gedacht. Neben dem Zwecke einer praktisch-sprachlichen Ausbildung der betr. Schüler zielt der Vorschlag auch dahin, einen regen Verkehr, besonders in kommerzieller Hinsicht, zwischen Frankreich und dem Auslande, vor allem den skandinavischen Ländern zu schaffen.

§ 8.

Prof. *Wallensköld* behandelte in einem in französischer Sprache gehaltenen Vortrag die neue Theorie über das keltische Substrat der französischen Sprache im Anschluss an die neuerschienene Arbeit von Dr. *Viggo Brøndal:* Substrater og Laan i Romansk og Germansk (Kopenhagen 1917).[1]

§ 9.

Mag phil. *Uno Cronvall* referierte die Frage der Stellung des Englischen in unseren Schulen.

Von der Tatsache ausgehend, dass die modernen Sprachen an den Vollanstalten nach dem Zurücktreten des Russischen wieder in eine veränderte Stellung eingetreten, wies der Referent darauf hin, dass in den neuen, vorläufigen Lehrplänen,

[1] S. oben, S. 165.

die seit Beginn dieses Schuljahres eingeführt sind, das Englische nach wie vor seinen bescheidenen Platz mit nur 4 Wochenstunden beibehalten hat. Nur an einigen Privatschulen sind der gennanten Sprache 5—7 Wochenstunden angewiesen. Da aber die Anforderungen an eine genügende Beherrschung des Englischen mit jedem Jahre grösser werden und das Interesse für dasselbe in den letzten Jahren stets gewachsen ist, sind einige Gesichtspunkte inbezug auf die Möglichkeit einer verbesserten Stellung dieser Sprache hervorzuheben.

Aus kulturellen Rücksichten und als Gegengewicht gegen das germanische Sprachelement wird nun in unseren Schulplänen das Französische allgemein beibehalten. Unter solchen Umständen stehen nur die zwei Möglichkeiten offen, entweder das Englische als ein wählbares Fach gegen das Russische zu stellen, oder aber es als ein freiwilliges Fach an der Seite des Russischen und Französischen beizubehalten. An ein paar Privatschulen ist auch der Versuch gemacht worden, die Schüler von der V. Klasse ab zwischen dem Russischen und dem Englischen wählen zu lassen, aber der Senat hat sich einer solchen Anordnung des Lehrplans widersetzt mit Hinweis auf die nicht aufgehobene Verordnung, dergemäss das Russische den Knaben obligatorisch sei. Ref. machte betreffs der Privatschulen den Vorschlag, dass der Neuphilologische Verein für die Sache eintrete und eine Anheimstellung dem Senat einreiche. — Die in den staatlichen nicht-klassischen Lyzeen dem Englischen als freiwilligem Fache angewiesenen 4 Wochenstunden in den zwei höchsten Klassen sind ganz ungenügend. Zur Abhilfe des Übelstandes möchte der Referent den freiwilligen Kursus schon in der V. Klasse anfangen lassen, mit je 2 Stunden in dieser und in den folgenden Klassen oder zusammen 8 Stunden.

Im Anschluss an seinen Vortrag legte der Referent folgende Thesen zur Diskussion vor:

1⁰ Findet der Neuphilologische Verein es möglich, irgend welche Vorkehrungen zu treffen um das Englische in unseren Privatschulen zur Stellung eines gegen das Russische wählbaren Faches zu verhelfen, und in welcher Form sollten etwaige Anstalten getroffen werden?

2⁰ Ist die Einführung des Englischen schon in unsere Mittelschulen wünschenswert und welches sind die Vor- und Nachteile dieses Verfahrens?

3⁰ Welche Massregeln liessen sich denken um die Stundenzahl des Englischen an den staatlichen Knabenschulen zu vermehren?

Während der folgenden Diskussion, an der sich mehrere der Anwesenden beteiligten, trat Lektor *L. Granit* dem Vorschlag des Referenten bei, dass der Verein zusammen mit den Privatschulen oder dem Privatschullehrerverein den Senat um das Recht ersuche, in den privaten Lehranstalten das Russische gegen das Englische zu vertauschen. Prof. *Wallensköld* war der Ansicht, dass eine derartige Anheimstellung vielmehr Sache der betreffenden Lehranstalten sei und seitens des Vereins etwa ein motiviertes Urteil beigeschlossen werden könnte. Auf Vorschlag des Prof. *U. Lindelöf* wurde die Beschlussfassung aufgeschoben um die Ansichten in den Privatschullehrerkreisen einzuziehen.

Betreffs der 2. und 3. These hob Dr. *I. Uschakoff* das grosse Bedenken hervor, das ein langer, ev. vierjähriger freiwilliger Kursus ausserhalb des täglichen Stundenplans errege. Ein solcher Kursus habe, ausser dass er die Stundenzahl bedenklich vermehre, eine zu lockere Organisation und wäre ein Notausweg, der nicht zu empfehlen sei. Die dem Englischen gegenwärtig angewiesenen 4 Wochenstunden seien aber auch mit kleinen Ansprüchen zu knapp; mit 6 Wochenstunden würde man sich vielleicht befriedigt fühlen, aber die Schwierigkeit bestehe darin, wie sie zu verteilen seien. Prof. *Lindelöf* trat derselben Ansicht bei und wollte in keinem Falle den freiwilligen Kursus über die Gymnasialstufe ausstrecken. Nachdem noch verschiedene Auswege erörtert, wobei u. a. auch ein $2^1/_2$-jähriger Kursus von Frl. *H. Granström* empfohlen wurde, beschloss der Verein, die Frage zu der nächsten Sitzung weiter zu bereiten durch ein Komitee, zu dessen Mitgliedern Prof. *Lindelöf*, Dr. *Uschakoff* und Mag. *Cronvall* gewählt wurden.

In fidem:
Ewald Müller.

Verzeichnis der Mitglieder des Neuphilologischen Vereins am Ende des Jahres 1917.

Ehrenmitglied.

Gustafsson, F. W., Professor, Helsingfors.

Ehrenpräsident.

Söderhjelm, W., Professor, Helsingfors.

Erster Vorsitzender.

Wallensköld, A., Professor, Helsingfors.

Zweiter Vorsitzender.

Suolahti, Hugo, Professor, Helsingfors.

Schriftführer und Kassenverwalter.

Müller, Ewald, Cand. phil., Helsingfors.

Mitglieder.

Ahlblad, Agnes, Cand. phil., Helsingfors.
Alén, Lydia, Student, Helsingfors.
Almark, J. M., Lektor, Åbo.
Appelberg, Signe, Mag. phil., Jakobstad.
Arvela, E., Lektor, Kuopio.
Berg, E. A., Student, Helsingfors.
af Björkesten, Ester, Frau, Helsingfors.
Björkman, Alice, Lehrerin, Helsingfors.
Björnberg, J. A., Lehrer, Helsingfors.
Blåfield, Ella, Cand. phil., Helsingfors.
Blåfield, Hanna, Lehrerin, Helsingfors.
Bohnhof, Anna, Lehrerin, Helsingfors.
Brofeldt, F., Lehrer, Helsingfors.
Brusén, Sigrid, Mag. phil., Lovisa.
Cannelin, K., Lektor, Helsingfors.
Castrén, Hellin, Lehrerin, Helsingfors.
Cavén, Aino, Mag. phil., Helsingfors.
Chydenius, Margaretha, Student, Helsingfors.
Cronwall, U., Mag. phil., Helsingfors.
de Pont, Fanny, Frau, Helsingfors.
Edelfelt, Annie, Lehrerin, Helsingfors.
Edelfelt, Bertha, Lehrerin, Helsingfors.
Eichinger, Lydia, Lehrerin, Helsingfors.
Ekström, Matilda, Mag. phil., Petrograd.
Ellinen, Matilda, Lehrerin, Helsingfors.
Emeléus, Irene, Mag. phil., Helsingfors.
Fogde, Ulla, Mag. phil., Helsingfors.
Fontell, Elsa, Cand. phil., Helsingfors.
af Forselles, Jenny, Dr. phil., Helsingfors.
Forsman, Aina, Cand. phil., Helsingfors.
Forss, B. W., Cand. phil., Mariehamn.
Frenckell, Alice, Lehrerin, Helsingfors.

Freudenthal, Edla, Frau, Helsingfors.
Furuhjelm, A., Mag. phil., Helsingfors.
Granit, L., Lektor, Helsingfors.
Granström, Hanna, Lehrerin, Helsingfors.
Göhle, Aina, Cand. phil., Helsingfors.
Hackman, O., Dr. phil., Helsingfors.
Hagfors, E., Oberlehrer, Helsingfors.
Haglund, M., Frau, Åbo,
Hahl, Julia, Cand. phil., Tavastehus.
Hedvall, Ruth, Lic. phil., Helsingfors.
Heikel, Marjo, Frau, Hyvinge.
Hildén, Grete, Mag. phil., Nurmi.
Hildén, Otto B., Kaufmann, Helsingfors.
Hildén, Tyyne, Student, Helsingfors.
Hirn, Emma, Lehrerin, Helsingfors.
Holmström, Aina, Lehrerin, Helsingfors.
Homén, O., Dozent, Helsingfors.
Hortling, I., Lektor, Helsingfors.
Hårdh, E., Lektor, Helsingfors.
Hämäläinen, A., Mag. phil., Helsingfors,
Ilmoni, Synnöve, Mag. phil., Helsingfors.
Jakobsson, M., Lektor, Viborg.
Johansson, N. O, Cand. phil., Helsingfors.
Järnström, E., Dr. phil., Helsingfors.
Kæstlin-Burjam, Aduli, Frau, Petrograd.
Karsten, T. E., a. o. Professor, Grankulla.
Katara, P., Dr. phil., Helsingfors.
Koskimies, A., Cand. phil., Nyslott.
von Kræmer, Agnes, Frau, Helsingfors.
von Kræmer, Alexis, Universitätslektor, Helsingfors.
Krook, Augusta, Lehrerin, Helsingfors.
Kuusinen, H. G., Mag phil., Nurmes.
Lagerstam, Minna, Frau, Kauhajoki.
Langenskjöld, Agnes, Mag. phil., Vasa.
Laurikainen, Lydia, Cand. phil., Värtsilä.
Laurila, K. S., Dozent, Helsingfors.
Liljequist, Tyra, Mag. phil., Helsingfors.
Lindelöf, U., a. o. Professor, Helsingfors.
Lindfors, Augusta, Lehrerin, Helsingfors.
Lindgren, Gerda, Frau, Malm.
Lindstedt, A., Student, Åggelby.
Lindström, Ida, Lehrerin, Helsingfors.
Lundqvist, J., Lektor, Boxbacka.

Lunelund, Dagny, Frau, Helsingfors.
Långfors, A., Dozent, Paris.
Långström, Selma, Lehrerin, Helsingfors.
Marklund, Eva, Student, Boxbacka.
Mattsson, Signe, Mag. phil., Helsingfors.
Nevanlinna, Ines, Frau, Helsingfors.
Nordling, A., Cand. phil., Helsingfors.
Nummelin, A., Cand. phil., Ekenäs.
Nyberg, Barbi, Cand. phil., Björneborg.
Nyman, Eva, Cand. phil., Helsingfors.
Nyman, K. A., Mag. phil., Helsingfors.
Petersen, H., Mag. phil., Helsingfors.
Pipping, Aline, Lehrerin, Helsingfors
Pipping, H., Professor, Helsingfors.
Pipping, R., Mag. phil., Uppsala.
Poirot, J., Universitätslehrer, Padasjoki.
Pontán, E., Lektor, Helsingfors.
Reims, W., Mag. phil., Helsingfors.
Reuter, J. N., a. o. Professor, Helsingfors.
Rikberg, Selma, Frau, Helsingfors
Rosenius, Carin, Cand. phil., Helsingfors.
Runeberg, Hj. J., Dr. phil., Grankulla.
Råbergh, Tony, Frau, Helsingfors.
Saxén, R., Oberlehrer, Helsingfors.
Schischmarev, V., Lehrer, Petrograd.
Schlegel, Anna, Lehrerin, Helsingfors.
Schmidt, G., Dr. phil., Kristina.
von Schoultz, Ingrid, Cand. phil., Helsingfors.
von Schoultz, Jenny, Cand. phil., Helsingfors.
Silander, Svea, Cand. phil., Helsingfors.
Sjöros, B., Dozent, Helsingfors.
Slöör, Anna, Cand. phil., Helsingfors.
Snabb, Elin, Cand. phil., Helsingfors.
Snäll, Martta, Cand. phil., Helsingfors.
Solitander, Berta, Lehrerin, Helsingfors.
Solitander, Edit, Lehrerin, Helsingfors.
Standertskjöld, Mercedes, Lehrerin, Helsingfors.
Stoltzenberg, Maisie, Mag. phil., Grankulla.
Strand, Ellen, Student, Helsingfors.
Sumelius, Raf., Bankbeamter, Helsingfors.
Sundman, Sigrid, Lehrerin, Helsingfors.
Sutinen, P. J., Mag. phil., Terijoki.
Svibergson, E., Cand. phil., Kotka.

Sykäri, Aili, Cand. phil., Helsingfors.
Tallgren, O. J., Dozent, Helsingfors.
Tallgren, Tyyni, Frau, Helsingfors.
Tammelander, Astrid, Mag. phil., Helsingfors.
Thesleff, Greta, Frau, Helsingfors.
von Troil, Mathilda, Lehrerin, Helsingfors.
Tötterman, Nanna, Lehrerin, Hoplax.
Uschakoff, I., Oberlehrer, Helsingfors.
Vasenius, J. V., Lektor, Uleåborg.
Vilén, Agda, Frau, Masaby.
Vuorinen, Tyyne, Lehrerin, Helsingfors.
Väisälä, Hanna, Cand. phil., Helsingfors.
Wallensköld, Dagmar, Frau, Helsingfors.
Warén, P., Mag. phil., Helsingfors.
Wasenius, M., Mag. phil., Helsingfors.
Wichmann, Gerda, Student, Åggelby.
Wichmann, Yrjö, a. o. Professor, Helsingfors.
Wiik, K. H., Mag. phil., Malm.
Winckelmann, Thyra, Mag. phil., Helsingfors.
Ylppö, Tyyne, Student, Helsingfors.
Yrjö-Koskinen, Katri, Student, Helsingfors.
Zilliacus, E., Dozent, Helsingfors.
Zilliacus, V., Oberlehrer, Helsingfors.
Öhmann, E., Cand. phil., Helsingfors.

Eingesandte Literatur.

Carl Collin, Ordlista till tyska översättningsövningar. Lund 1916. 56 S. Preis: Kr. 1:—

Carl S. R. Collin u. *Heinz Hungerland*, Der Höllbart, eine Erzählung von Peter Rosegger, mit Kommentar. Lund 1916. 149 + 24 S. Preis: Kr. 2:—

Collin — Hungerland, Anmärkningar till prepositionerna i tyskan. Andra tillökade upplagan. Lund 1917. 41 S. Preis: Kr. —:60.

Fredr. Palmgren, Studier och utkast till fransk ljud- och uttalslära. Vänersborg 1916. 27 S. 8:o. Preis: Kr. —: 75.

Schriftenaustausch.

Les Langues Modernes, XV^e année, n:os 2—5 (mars — oct. 1917).

Mnemosyne, nova series, vol. XLV (1917), partes III-IV.

Moderna Språk, XI. Jahrg., Nr. 6—7 (Sept. 1917): F. J. Fielden, Charles Lamb, seen in his Essays; Theodor Hjelmqvist, »Nichts weniger als»; Artur Korlén, Randanmärkningar till tyska skoltexter; Besprechungen; usw. — Nr. 8 (Nov. 1917).

Museum 24^ste Jaarg., Nr. 7—12 (April — Sept. 1917); 25^ste Jaarg., Nr. 1 (Oct. 1917).

Namn och Bygd, Jahrg. V (1917), Heft 2—3: Hjalmar Lindroth, Onomatologiska anmärkningar till T. E. Karstens Germanisch-finnische Lehnwortstudien (Forts.); A. Goodall, The Scandinavian Suffixed Article in Yorkshire Place-Names; E. Ekwall, The Scandinavian Suffixed Article in English Place Names; usw.

Revista de Filología Española, tomo IV (1917), cuad. 1.º: Alfonso Reyes, Un tema de »La vida es sueño» (El Hombre y la Naturaleza en el monólogo de »Segismundo»); J. Saroïhandy, El boque de Biterna en los Fueros catalanes del Valle de Aneu; Miscelánea; Notas bibliográficas; Bibliografía; Noticias. — Cuad. 2.º: R. Menéndez Pidal, »Roncesvalles», un nuevo cantar de gesta español del siglo XIII; Miscelánea; Notas bibliográficas; Noticias.

Språk och Stil, XVII. Jahrg. (1917), Heft 1—4.

Svensk Humanistisk Tidskrift, månadsblad för filologiska, historiska o. filosofiska vetenskaper. Herausgeber: Prof. Dr. Vilh. Lundström (Göteborg). Die Zeitschrift erscheint monatlich zu je 16 Seiten 4:o. Preis: 4 Kronen jährlich. — Jahrg. I (1917), Nr. 1—7: Sp. 33: Johan Vising, Den moderna franska litteraturen enligt ett nyutkommet arbete; Sp. 97: Karl Kärre, Har Shakspeare själv föranstaltat om utgivningen av sina skådespel?; Sp. 193: K. F. Sundén, En ny läsebok för universitetsstudier i medelengelska (A. Brandl u. O. Zippel, Mittelengl. Sprach- u. Literaturproben).

Virittäjä, 1917, Nr. 5—7.

Mitteilungen.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *A. Långfors*, Bespr. von R. S. Loomis, Illustrations of Mediæval Romance on Files from Chertsey Abbey, in Rev. crit. 1917, I, S. 253—254.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *A. Långfors*, Huon le Roi de Cambrai, Œuvres I, und L'Histoire de Fauvain, bespr. von A. Guesnon. Le Moyen Age 1915, S. 58—77; *Derselbe*, Notice du ms. fr, 12483 de la Bibl. nat., bespr. von A. Guesnon, Le Moyen Age 1916, S. 400—402, [E G. Ledos], Polybiblion 1917, S. 72—73, A. Jeanroy, Rev. crit. 1917, I, S. 202, G. Bertoni, Arch. rom. I (1917), S. 287; *L. Sorrento*, Note di sintassi siciliana (N. M. 1915, S. 101—117), bespr. von G. Bertoni, Arch. rom. I (1917), S. 282; *Tallgren, Blåfield, Eskelinen, Öller*, Studî su la lirica siciliana del Duecento (N. M. 1915, S. 53—80, 164—188), bespr. von G. Bertoni, Arch. rom. I (1917), S. 286—287. — *Mémoires de la Société Néo-phil. de Helsingfors, VI*, bespr. von Johan Vising, Sv. Hum. Tidskr, I (1917), Sp. 210—213.

Berichtigung: Habitant à la campagne, j'ai dû citer de mémoire les vers d'*Athalie* qui entrent dans mon compte-rendu du livre de M. Grammont (pp. 163—164). Il s'y est glissé quelques erreurs dont je m'excuse, mais qui ne changent rien à ma thèse.

J. Poirot.

SHL
WITHDRAWN

UL 15 APR 1963